

SCIENCE & VIE

GUERRES & Histoire

Exclusif !

« L'US Navy nous a abandonnés aux Nord-Coréens »



Un de ses officiers raconte la prise du *Pueblo* en 19



Les zouaves, vraies ou fausses troupes d'élite ?



Taxis de la Marne, première légende de la Grande Guerre



Porte-avions Essex, la grande classe américaine

Dossier

La guerre du Péloponnèse

Athènes contre Sparte Comment la Grèce s'est suicidée



L 17103 - 14 - F: 5,95 € - RD





**Pour faire
les journaux, il faut
des journalistes.
Pour les trouver,
il faut un marchand
de journaux.**

28.000 marchands de journaux se lèvent chaque matin pour que les Français trouvent leurs magazines.
Par cette annonce, publiée dans tous les titres, la presse magazine leur dit merci.

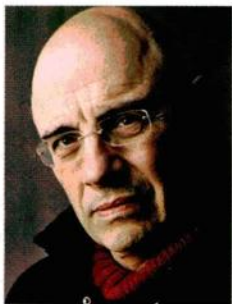
sepm SYNDICAT
DES ÉDITEURS
DE LA PRESSE
MAGAZINE

EDITORIAL

Sparte contre Athènes ! Belle affiche, longtemps admirée par les penseurs européens. De laquelle des deux cités les plus connues du monde grec faut-il se sentir le plus proche ? Robespierre et, avant lui, Mably et Rousseau ont idéalisé la cité de Lycurgue. D'elle, ils retenaient l'amour de la patrie, la frugalité, la mission éducative de l'État, la soumission à la loi... Nombre de Prussiens, au XIX^e siècle et même après, se sentiront aussi ses héritiers, pour des raisons quasi identiques. En revanche, la haute société anglaise, sous Victoria, s'est volontiers reconnue dans l'empire maritime et marchand, la démocratie limitée de la cité de Démosthène. Bref, chacun choisissait son modèle de façon purement fantasmagique, où l'histoire ne trouvait certes pas son compte. Le conflit entre Sparte et Athènes dit encore autre chose à l'Europe. Le « génie grec » naît et grandit de la compétition entre cités-États rassemblées sur un petit territoire, au sein d'une même aire culturelle. C'est le même ressort formidable qui a fait de l'Europe le Prométhée des temps modernes, le grand transformateur du monde à partir de la Renaissance. L'analogie va plus loin. En s'affrontant jusqu'à leurs dernières forces, Sparte et Athènes, également folles et aveugles, se sont suicidées, pavant la voie aux conquêtes macédoniennes. Entre 1914 et 1945, les États européens se sont aussi saignés à blanc, laissant le champ libre à deux empires, américain et soviétique, nés d'eux mais si différents d'eux. Hasardons l'hypothèse que cette étrange similitude des destins nourrit la fascination persistante pour la guerre du Péloponnèse. En espérant que *Guerres & Histoire* aura su rendre intelligible ce conflit dont Thucydide disait avec horreur et émerveillement : « *Vraiment, ce fut la plus grande affaire qu'on ait vue dans l'histoire, pas seulement celle des Hellènes, mais aussi celle d'une large part du monde barbare — je dirais presque celle de l'humanité.* »
Inoxydablement vôtre. ■

Jean Lopez, directeur de la rédaction

NOTRE COMITÉ ÉDITORIAL



■ **Jean Lopez**
Directeur de la rédaction. Scrute les deux guerres mondiales depuis qu'il sait lire. Un des spécialistes français de l'Armée rouge et du conflit germano-soviétique.



■ **Pierre Grumberg**
Rédacteur en chef adjoint. N'aime rien plus que les ponts d'envol des porte-avions et l'odeur du kérosène. Autre centre d'intérêt : les rapports entre guerres, sciences et techniques.



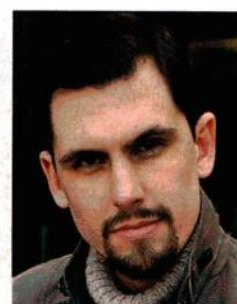
■ **Yacha MaLasha**
Ancien diplomate, fin connaisseur du monde russe, écumeur des steppes et des archives. Capable d'interviewer en six langues.



■ **Michel Goya**
Colonel, directeur de recherches à l'Irsem, l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire, titulaire de la chaire d'histoire militaire à l'École de guerre.



■ **Laurent Henninger**
Chargé d'études à l'Irsem, organisateur d'innombrables colloques savants sur la guerre à travers les âges, accoucheur d'idées, militant de la nouvelle histoire bataille.



■ **Benoist Bihan**
Chercheur en études stratégiques, rédacteur en chef adjoint de la revue Histoire & Stratégie. Explore l'évolution de l'art de la guerre et plus particulièrement de l'opérative.

SOMMA

SUR LE FRONT

18 → Caméra au poing Grozny, le Stalingrad tchéchène

En 1995, l'armée russe envahit Grozny, proie facile en principe... Mais les Tchétchènes vendent chèrement leur peau, comme en attestent les incroyables photos d'Anthony Suau, commentées ici par un témoin exceptionnel : Maïrbek Vatchagaev, un des chefs de la résistance.

58 → La bataille oubliée Talas, 751 : quand la Chine se heurte à l'islam

Progressant vers l'Orient, les conquérants musulmans tamponnent les ambitions de la Chine des Tang en Asie centrale. Le choc cataclysmique dure cinq jours... Et les Chinois en repartent vaincus. Le plus étonnant dans cet affrontement inédit et unique : personne ne souhaitait se battre.

66 → Chasse aux mythes Taxis de la Marne, la légende se dégonfle

Les fameux taxis n'ont contribué qu'à la marge à la victoire française sur la Marne en septembre 1914. Et ils n'ont pas non plus constitué une première. Les vrais héros mécaniques des débuts du conflit sont en fait les autobus parisiens. Il est temps de rendre son ticket à César !

70 → À la loupe Grand-Port, 1810 : une victoire pour l'honneur

Une seule victoire navale figure sur l'Arc de Triomphe, celle de Grand-Port, remportée dans une rade de l'actuelle île Maurice. En réalité, une toute petite affaire, menée par une poignée de frégates et surtout remportée grâce aux erreurs de l'adversaire. Mais s'il en faut une...

78 → Troupes Les zouaves, légendes de l'armée d'Afrique

On les connaît surtout grâce à leur pantalon rouge (et troué). Ce qui est moins connu, c'est que les « chacals » se sont illustrés avec une impitoyable férocité dans la contre-insurrection.

86 → Aux armes ! Essex : des porte-avions de grande classe

Spacieux, rapides, endurants, ils ont constitué la base aéronavale de l'US Navy dans le Pacifique à partir de 1943. Leur perfection leur a même assuré les premiers rôles pendant la guerre froide, jusqu'au Vietnam. Beau palmarès pour un navire né dans l'urgence.

92 → Un classique revisité Svietchine, le Clausewitz du XX^e siècle

Ex-officier tsariste passé aux bolcheviks, Alexandre Svietchine est un visionnaire injustement oublié. Théoricien hors pair, il comprend mieux que personne les liens qui unissent économie, politique et art militaire. Prophète incompris de la stratégie victorieuse de 1945, il a aussi le malheur d'être trop brillant : Staline le fait fusiller en 1938.

CHRONIQUES

77 → Opérations spéciales par Jean-Dominique Merchet Cafouillages et succès en Bosnie

114 → D'estoc et de taille par Charles Turquin L'anabase de Bigophon

EXCLUSIVITÉ

6-12 → « L'US Navy nous a livrés en pâture aux Nord-Coréens »

Frederick Schumacher était lieutenant à bord de l'USS *Pueblo*, quand ce navire-espion a été capturé par les Nord-Coréens. Il raconte sa triste odyssee, sanctionnée par 335 jours de détention... Parfois comique, surtout tragique, l'affaire est une monumentale claque à la Navy.

RUBRIQUES

14 → Actualités...

... de l'histoire militaire dans la presse et la recherche.

28 → Vos questions à la une !

Écrivez-nous, nous répondons.

64 → 1 objet, 1 histoire

Cinémitrailleuse, la preuve par l'image

84 → Peindre la guerre

Japon, XVI^e siècle : le réveil des daymiô

98 → L'œil du cinéma

Front de l'Est, l'innocence assassinée

102 → À lire, à voir, à jouer

Jesse Ferris, auteur de *Nasser's Gamble*, révèle les liens entre l'intervention égyptienne au Yémen du Nord et la guerre des Six Jours. Suit l'actualité de l'édition, des expositions, des sorties DVD, du jeu vidéo et du wargame.

111 → Quiz

Connaissez-vous la conquista espagnole ?

112 → Courrier des lecteurs

32-55 → Guerre du Péloponnèse Athènes contre Sparte Comment la Grèce s'est suicidée

34 → **Vingt-sept années qui ont ruiné la Grèce**

De 431 à 404, les deux superpuissances de la Grèce du v^e siècle, Athènes et Sparte, se jettent à la tête tout ce qui passe à leur portée, sans parvenir à se toucher. Mais la Grèce, elle, paye les pots cassés.

40 → **Les deux extrêmes du monde grec**

Tout oppose les deux cités-États, surtout leur système politique : démocratie contre oligarchie. Cette rivalité, exportée au sein des autres cités, explique en grande partie la férocité du conflit.

44 → **Victor Davis Hanson :**

« La lutte n'est plus territoriale mais existentielle »

Le grand historien américain, spécialiste incontesté du conflit, explique pourquoi la guerre bascule d'un conflit ritualisé à but territorial à une lutte à mort, où tous les coups sont permis.

46 → **Le crépuscule des hoplites**

Non, l'hoplite n'est pas le combattant type de la guerre du Péloponnèse, les batailles rangées sont en effet rarissimes. Il cède de plus en plus la place à des troupes plus légères et diversifiées.

52 → **Thucydide, prophète des conflits du XX^e s.**

Extraordinaire précurseur, l'historien athénien invente l'histoire, et donc l'histoire militaire. Mais il se révèle également un visionnaire dont les écrits apparaissent aujourd'hui étrangement actuels.

EXCLUSIVITÉ

FE



'We need help
... Pls send
assistance
... Pls send
assistance'

"In each ship there is one man who in the hour of emergency or peril at sea can turn to no other man. There is one who alone is ultimately responsible for the safe navigation, engineering performance, accurate gunfire and morale of his ship. He is the commanding officer. He is the ship!"
Source: plaque - Office of Naval Operations

The story of Commander Lloyd M. Bucher and his captive ship, U.S.S. Pueblo, as it has unfolded these past weeks in frightening and often painful detail before a Navy Court of Inquiry in Coronado, Calif., contains elements of drama and conflict which far outweigh the bare bones of the event: the captain of an intelligence ship—outgunned, shot up and encircled by the vessels of a hostile power whose coast he lay near—surrendered his ship, his crew and himself to the North Koreans without firing a shot. But there is much more. The story of Bucher and the Pueblo raises cruel questions about duty and about the value of human life. Questions of patriotism and of the pride and tradition of service enter, too. At the vortex of all this is Lloyd Bucher. What kind of man is he? Was his act of surrender on that latter day a year ago a confused and capitulation of a confused and alarmed leader? Or was he, in fact, the tormented victim of a national policy and a command system that placed him in such awful jeopardy?

The exploration of the fair which follows is drawn from the narrative and presented to the inquiry interviews with men who have served with Lloyd Bucher since his youth, from the moments of career decisions, from strong opinions about the nature of command, and

Hounded by North Korean vessels, including the submarine (top) which first fired on him, Bucher decided to surrender the Pueblo. The U.S. Navy places the point of capture (X on the chart) almost 18 miles from Ung Do Island, the nearest North Korean territory.

« Détruisons les envahisseurs américains, ennemis de la Corée Nord », proclame le slogan inscrit sur cette vedette nord-coréenne (à dr.). L'assaut contre la coquille de noix qu'est le Pueblo, raconté ici dans le magazine Life du 7 février 1969, mobilise finalement quatre vedettes, deux chasseurs de sous-marins, deux MiG... L'affaire, brutale, fait un mort et 18 blessés au sein de l'équipage.

« L'US Navy nous a livrés en

Propos recueillis et traduits de l'anglais par Maurin Picard

Le 23 janvier 1968, en pleine guerre du Viêt Nam, le navire-espion USS *Pueblo* est capturé par les Nord-Coréens. Ils y saisissent de précieuses informations et retiennent l'équipage en captivité onze mois... Officier chargé des opérations, le lieutenant Frederick Carl « Skip » Schumacher raconte son calvaire. Et accuse ses ex-patrons.

Créée en 1952, la **National Security Agency** est une agence gouvernementale, distincte de la CIA, chargée de la surveillance des communications et de la collecte du renseignement électromagnétique et électronique. Rattachée au Pentagone, elle emploie aujourd'hui près de 38 000 militaires et civils. Et vient d'être mise en cause dans le scandale des écoutes lié à son programme Prism.

G&H: Comment vous retrouvez-vous sur l'USS Pueblo?

Frederick Carl Schumacher: J'y suis affecté comme officier en charge des opérations, directement sous l'autorité du pacha, le capitaine Lloyd « Pete » Bucher, un solide sous-marinier de 40 ans. Le *Pueblo* est un navire-espion armé conjointement par l'US Navy et la NSA. Il ne paie pas de mine. Il est instable, se traîne et est terriblement inconfortable. Mais cela ne me dérange pas : je le trouve unique et un peu spécial.

Quelle est votre tâche à bord ?

Je suis en charge de toutes les opérations sur le pont, manœuvres et exercices, communications. Je suis également officier d'armement, c'est-à-dire que je supervise la maintenance et la mise en œuvre des armes de bord.

Quelle est la mission du Pueblo ?

Elle n'est pas très claire pour tout le monde. C'est bien là le problème : officiellement, il s'agit de dresser la topographie des fonds sous-marins,

le long des côtes nord-coréennes. En réalité, surveiller et enregistrer les communications électroniques ennemies, observer l'activité navale autour des ports nord-coréens, améliorer notre connaissance des défenses côtières, surveiller les mouvements de navires soviétiques dans le détroit de Tsushima.

Est-ce risqué ?

Oui, il y a toujours une part de danger. Il y a eu l'affaire du **Liberty** l'année précédente, un autre



« pâture aux Nord-Coréens »

navire-espion sérieusement endommagé par les Israéliens durant la guerre des Six Jours. Mais sur ce coup-là, je ne m'inquiète pas outre mesure : la Navy a classifié la mission « routine ». Elle n'y voit que des gesticulations habituelles. Le sistership du *Pueblo*, le *Banner*, revient d'ailleurs de mission sans avoir connu le moindre incident. La NSA, elle, a émis des réserves, mais nous n'en sommes pas informés. Seul Bucher se fait du mouron. Il n'est pas convaincu de l'utilité des mitrailleuses Browning de 12,7 mm qui viennent d'être installées. Notre couverture ne colle pas avec ce genre d'armement monté bien en évidence. Il m'a donc demandé de les stocker loin des regards. Nous sommes là

pour faire des écoutes électroniques, pas la guerre.

Pourquoi la NSA est-elle inquiète, à la différence de la Navy ?

Les choses se gâtent en Corée. La tension est à son comble. Radio Pyongyang a diffusé deux avertissements, menaçant de recourir aux grands moyens si l'espionnage naval américain continuait. Et puis le 21 janvier, un commando nord-coréen a tenté d'assassiner le président sud-coréen, dans sa résidence de Séoul. L'US Air Force (USAF) est si inquiète qu'elle nous propose un soutien rapproché. Mais la Navy refuse et nous partons donc jouer au chat et à la souris avec les marines nord-coréenne et

soviétique. Il faut serrer les fesses, sans donner l'impression de céder et en maintenant une attitude pacifique. « *Vous n'allez pas là-bas pour déclencher une guerre* », a dit au capitaine Bucher le vice-amiral Frank Johnson, le commandant en chef des forces navales au Japon.

Les autorités ne prennent donc pas les Nord-Coréens au sérieux ?

Le problème, c'est qu'il n'y a aucun centre de collecte des données sur la Corée du Nord au sein de la Navy. Et puis pourquoi s'inquiéter ? Les Soviétiques font la même chose que nous le long des côtes américaines : s'ils nous prennent un navire, on prendra un des leurs et un échange sera négocié. Nous n'avons

Le 8 juin 1967, le navire-espion USS *Liberty* est mitraillé au large des côtes du Sinaï par des avions israéliens (34 tués, 171 blessés). Avertissement délibéré ou erreur ? Le débat n'est pas tranché.



Né le 5 mai 1943 dans une famille aisée, à Saint Louis (Missouri), Frederick

Carl « Skip » Schumacher s'engage dans la Navy en octobre 1965. Après un poste de responsable des communications sur le transport *Vega*, il est capturé sur le *Pueblo* en janvier 1968. Après un retour au pays difficile, il quitte l'US Navy en septembre 1969 – son rôle courageux pendant l'assaut lui vaut toutefois la Silver Star, au 3^e rang des distinctions. Il devient agent d'assurances à Saint Louis, où il vit toujours, et revoit ses ex-camarades de captivité. En 1990, il reçoit du Président George Bush père la médaille des prisonniers de guerre, reconnaissance tardive de ses souffrances.



Le *Pueblo* est pris au large de la grande base de Wonsan, à quelques milles dans les eaux internationales. Ce que conteste Pyongyang, pour qui, de toute façon, la nature des activités du *Pueblo* justifie pleinement sa capture.

juste pas compris que les Coréens ont leur logique propre... et une susceptibilité farouche.

Sur le *Pueblo*, tout le monde n'est pas logé à la même enseigne. En effet, le *Special Operations Detachment* (SOD) et ses 28 hommes dépendent de la NSA. Son commandant, le lieutenant Harris, n'est pas tenu de rendre compte de ses activités au skipper, qui n'est donc pas seul maître à bord. Bucher connaît

bien Harris et les deux hommes s'apprécient, il a ainsi accès comme moi au « repaire » du SOD, à condition que quelqu'un ouvre la porte ! Mais Bucher ne sait pas tout : les techniciens du SOD sont au courant de la situation en Corée par leurs interceptions, mais nous, non. Nous filons droit dans la gueule du loup.

Comment se déroule la traversée ?

Nous appareillons de Sasebo le 11 janvier à 6 heures du matin, dans une aube houleuse et glaciale. Les conditions météo se dégradent, le *Pueblo* est ballotté par la houle, mais nous poursuivons notre mission, en descendant progressivement le long de la côte orientale de la Corée du Nord. Mon principal souci, c'est l'accumulation de glace, qui risque d'alourdir le navire et de le faire chavirer. Deux incidents notables, qui auraient dû nous mettre la puce à l'oreille, se produisent cependant entre les 20 et 22 janvier. Deux chalutiers puis un patrouilleur SO-1 nord-coréen viennent nous flayer d'assez près, puis s'en vont. Nous estimons que ce genre de harcèlement n'a rien de préoccupant et qu'il faut continuer : ils n'ont pas l'air de nous considérer comme une menace. C'est la décision que nous prenons avec Bucher et, avec le recul, bien sûr, ce n'était pas la bonne.

Que se passe-t-il le 23 janvier 1968 ?

Depuis la veille, nous croisons au large du port de Wonsan. Il fait un temps glacial, la mer est d'huile. Nous sommes en train de procéder

à des écoutes des communications nord-coréennes, une manip dite « *collecting electronics intelligence* » [ELINT en jargon, NDLR]. Nous détectons un patrouilleur SO-1, le même que précédemment, qui s'approche de nous à grande vitesse. Il nous demande de nous identifier. Bucher fait hisser le pavillon de recherches océanographiques, ordonne de lancer des sondes aussi visiblement que possible pour étayer la couverture puis de remettre en route, afin de quitter la zone sur la pointe des pieds. Mais les Nord-Coréens nous intimement l'ordre de « mettre en panne ». Bucher me fait envoyer à Kamiseya [la base de la Navy au Japon, NDLR] un message FLASH, disant qu'il pense rester sur zone tant que c'est possible.

Le *Pueblo* n'est-il pas dans les eaux internationales ?

Tout à fait. Nous sommes exactement à 15,8 milles [29,3 km] du rivage nord-coréen le plus proche, l'île d'Ung-do [donc hors de la limite des 12 milles fixée par le droit international, NDLR]. Les Nord-Coréens, eux, disent que nous avons violé leur souveraineté. Mais en fait, ils contestent le droit de la mer, appellent la mer du Japon la « mer de Corée ». L'année suivante, ils abattront sans vergogne un EC-121 de l'US Navy, bien plus au large encore.

Qu'ordonne Bucher ?

Il me fait envoyer un deuxième message, classé CRITIC [Critical



Chronologie

- 13 mai 1967 L'ancien cargo USS *Pueblo* est armé par la Navy et la NSA en navire-espion.
- 29 décembre Le *Pueblo* reçoit son ordre de mission de la communauté du renseignement américain puis du très secret « comité 303 », malgré les tensions en Corée du Nord.
- 11 janvier 1968 Le *Pueblo* quitte Sasebo (Japon).
- 16 janvier Le *Pueblo* est détecté par les radars nord-coréens.
- 21 janvier Des agents nord-coréens tentent d'assassiner le président sud-coréen Park Chung-hee à Séoul. Le commandant du *Pueblo* ignore la dégradation de la situation en Corée.
- 23 janvier Capture du *Pueblo*.
- 25 janvier US Air Force et Navy mobilisent des réservistes et renforcent le dispositif face à la Corée du Nord.
- 26 janvier Le Conseil de sécurité

- de l'ONU renonce à une résolution.
- 28 janvier Le *Pueblo* est localisé dans le port de Wonsan.
- 4 mars « Lettre ouverte » de l'équipage du *Pueblo* demandant au Président Lyndon Johnson d'admettre la violation des eaux territoriales de la Corée du Nord.
- 22 mars Pyongyang menace d'exécuter les marins du *Pueblo* faute d'excuses officielles.
- 19 décembre Washington annonce un accord pour la libération des marins.
- 23 décembre Libération des 82 marins. Le général Gilbert Woodward signe le document d'excuses exigé par Pyongyang.
- 24 décembre Constitution d'une commission d'enquête de l'US Navy.
- Mai 1969 Le secrétaire d'État à la Marine John Chaffee fait classer l'affaire.
- Septembre Skip Schumacher quitte l'US Navy.



L'affaire du *Pueblo* est largement exploitée par la propagande de Pyongyang, qui met savamment en scène la capture (à gauche). Les prisonniers (en tête, le commandant Bucher, Schumacher dans ses pas) sont ainsi copieusement insultés à leur descente de bateau par une foule réunie ad hoc. Mais ils se vengent de leurs geôliers en indiquant leur réprobation par des gestes obscènes (ci-dessus). Les majeurs innocemment pointés sont, expliquent-ils, des gestes hawaïens destinés à porter chance ! Une indiscretion de la presse américaine va malheureusement trahir cette résistance passive, punie d'un sévère passage à tabac.

Le 15 avril 1969, un avion de surveillance radar EC-121M Warning Star (basé sur le quadrimoteur Lockheed Constellation) de l'US Navy est abattu (35 morts) par des chasseurs nord-coréens à 167 km de leurs côtes, soit dans les eaux internationales de la mer du Japon. Washington renonce aux représailles afin de ne pas faire dérailler le précaire armistice coréen.

Intelligence, pour renseignement prioritaire, NDLR], sollicitant une « assistance immédiate ». Cela garantit qu'il remontera jusqu'à la Maison Blanche. Bucher pense que l'apparition de renforts aériens découragera les assaillants. Un sabordage paraît exclu : il prendrait deux heures et demie. Nous sommes en eaux peu profondes (55 m). La récupération des documents et matériels de bord serait affaire aisée pour des plongeurs.

Que font les Nord-Coréens ?

Le SO-1 est rejoint par trois embarcations plus petites, des vedettes lance-torpilles P4, puis nous sommes survolés par deux MiG-21. Nous apercevons à la jumelle une douzaine de marins casqués, baïonnette au canon, constituer un groupe d'abordage. Bucher ordonne une manœuvre dilatoire : il fait augmenter la vitesse d'un tiers, dans l'espoir de gagner la haute mer, en adressant un message aux bâtiments nord-coréens : « Merci pour votre considération, nous quittons la zone. » Le SO-1, lui, ouvre le feu au canon. Les obus dévastent le mât du radar et la passerelle. Nous avons trois blessés, dont Bucher qui a reçu des éclats. Les trois vedettes P4 nous arrosent à la mitrailleuse lourde. Un des MiG tire quatre roquettes, qui nous manquent largement.

L'équipage peut-il se défendre ?

Non. Nous pourrions tout au plus livrer un baroud d'honneur. Je sais que les matelots auxquels

j'ordonnerai de foncer sur le pont armer les deux Browning seront envoyés à une mort certaine, car il leur faut traverser un espace à découvert. Avec nos dix pistolets-mitrailleurs Thompson et nos revolvers, nous pourrions tuer quatre ou cinq de leurs types avant d'être taillés en pièces. À quoi bon...

Pourquoi les renforts n'arrivent-ils pas ?

Personne ne semble se préoccuper de notre sort. L'arrivée de jets aurait suffi à nous tirer d'affaire. Des chasseurs ont bien décollé d'Okinawa après avoir reçu le message CRITIC, mais ils sont rappelés. Je n'ai jamais su pourquoi. Le porte-avions USS *Enterprise* de la 7^e flotte, qui croise dans la zone, aurait pu faire décoller quatre chasseurs F-4B Phantom, mais il lui fallait 90 minutes. Le pacha a reçu notre message CRITIC mais ne sait rien de nous, car nous constituons, avec le *Banner*, la 8^e flotte !

Que décide le skipper du *Pueblo* ?

Bucher va prendre la décision la plus difficile de sa vie. S'il persévère, nous allons à notre perte car les Nord-Coréens ne semblent pas décidés à nous laisser filer. Nous nous sacrifierons, mais l'honneur de la Navy sera sauf... S'il obtempère, il sauve

la vie de son équipage, mais ce sera une tache indélébile pour le blason de la marine américaine. La mort dans l'âme, il décide d'obéir aux injonctions nord-coréennes et de suivre les assaillants vers le port de Wonsan. Tout en ordonnant de hâter la destruction du maximum d'équipements sensibles, en maintenant une allure aussi lente que possible.

Pouvez-vous détruire les équipements sensibles ?

L'équipage n'a pas été formé à cela.

Bucher a demandé de faire piéger le navire, mais cela lui a été refusé. Il ne nous reste que des haches et des masses pour détruire des matériels en acier. Il y a des tonnes de fiches confidentielles. Nos deux mini-broyeuses

et notre petit incinérateur ne suffiront jamais. Les documents pleuvent par les hublots, mais c'est mission impossible.

Que fait Bucher ?

Il ordonne de mettre en panne, voyant que les destructions ne vont jamais être terminées à temps. Furieux, les Nord-Coréens ouvrent le feu au canon de 57 mm. Dans une course tout près de moi, le matelot Duane Hodges, qui transportait des liasses de documents à broyer, est tué. Bucher découvre que Harris

« Nous ignorons ce qu'il se passe en Corée. Et filons droit dans la gueule du loup. »



[de la NSA] lui a caché l'ampleur de la paperasse à bord. Le skipper est en rage, les noms d'oiseaux volent...

Et les Nord-Coréens passent à l'abordage...

Le groupe d'abordage prend pied sur le *Pueblo*. Nous sommes extirpés de nos postes à coups de crosse et de baïonnette, ligotés et bâillonnés. Une fois débarqués à Wonsan, les coups pleuvent. Il y a des milliers de gens sur les quais, qui nous crachent dessus et crient « Kill Yankee! ». C'est effrayant. Ils ont vraiment l'air de nous haïr.

Dans quel état d'esprit êtes-vous ?

Nous sommes en état de choc, hébétés devant ce qui nous arrive. Nous encaissons les coups et les invectives comme des automates. Tout cela est tellement impensable. Jusqu'à

■ Le KW-7, l'appareil qui livre les secrets de la Navy à l'URSS

Émetteur-récepteur ultramoderne employé par l'US Navy pour les communications cryptées de ses navires, le KW-7 n'existe encore qu'à cinq exemplaires en 1968, lorsque l'un d'entre eux est saisi à bord du *Pueblo* et remis à l'URSS. L'appareil seul ne vaut rien : il requiert une mise à jour quotidienne de ses codes de cryptage. Mais les Soviétiques les ont obtenus dès 1967 d'un sous-officier de la Navy, John Walker Jr., tandis qu'un de ses complices, Jerry Whitworth, fournit les codes de deux autres machines, les KW-37 et KG-14. Jusqu'à l'arrestation des deux traîtres en 1985, Moscou lit à livre ouvert dans les communications de la Navy, apprenant son fonctionnement intime et anticipant ses activités et déplacements. Un avantage déterminant si la guerre froide avait dégénéré dans l'Atlantique.

la dernière seconde, nous avons cru à l'arrivée de la cavalerie. Nous faisons partie de la plus puissante marine du monde ! Mais personne n'a levé le petit doigt pour venir nous sauver.

Que font-ils de vous ?

Nous sommes alors envoyés à Pyongyang et accusés d'être des « agents de la CIA ».

La convention de Genève ne peut donc s'appliquer, nous dit-on, et nous allons tous être exécutés le soir même. En fait, nous sommes expédiés dans un bâtiment décrépi que nous surnomons « la grange », pire que tous les clichés hollywoodiens sur le Goulag. Nous sommes battus sauvagement. Bucher est soumis à un simulacre d'exécution, revolver sur la tempe. Le garde appuie sur la détente, mais il n'y a pas de balle dans la chambre. Sommé de signer des confessions, il accepte à contrecœur lorsqu'ils le menacent de nous exécuter un à un, en commençant par le plus jeune d'entre nous. Mais il réussit un magistral pied de nez. Il déclare : « *We paeen North Korea. We paeen their great leader Kim Il-sung* » [Nous faisons allégeance à la Corée du Nord, nous faisons allégeance à

son grand leader Kim Il-sung, NDT], mais le prononce d'une telle manière — « *we pee on* » au lieu de « *we paeen* » [soit : nous pissons sur la Corée du Nord et Kim Il-sung, NDT] — que le résultat est impayable.

« L'arrivée de jets aurait suffi à nous tirer de là. Personne n'a levé le petit doigt pour nous sauver. »

Vous y allez aussi de votre propre confession ?

Oui, sous les coups répétés des gardes. J'ai essayé de me suicider dans ma cellule, dès la première nuit, mais ça a foiré

lamentablement : je voulais me noyer en plongeant la tête dans un seau d'eau, trois fois. Je n'ai pas trouvé la force. Je ne retenterai plus rien par la suite. En fait, nous comprenons vite qu'ils ne cherchent pas à nous extorquer de quelconques secrets militaires. Tout ce qu'ils veulent, c'est nous forcer à reconnaître que les États-Unis et la Corée du Sud fomentent des complots contre leur régime, que nous sommes de sales espions, que nous avons eu très peur en approchant des côtes et que les défenses nord-coréennes étaient très bonnes. Tout ça à visée interne, bien sûr, mais aussi pour leurs amis non-alignés. Dès lors, toute mon énergie est concentrée sur un seul objectif : ruiner leur propagande.



Et puis Bucher est admirable. Il nous maintient littéralement en vie par son abnégation. Dans un poème composé en captivité, l'un de nous nous a surnommés les « *Bucher's bastards* » [les bâtards de Bucher].

De quels moyens disposez-vous pour résister ?

En regardant une bande d'actualités où l'équipe de football de Corée du Nord joue en Angleterre, nous nous apercevons qu'un Anglais fait un geste obscène en direction du bus, que les Nord-Coréens n'ont pas compris puisque la séquence n'a pas été coupée au montage. Nous faisons alors gober à nos geôliers que le majeur en l'air veut dire « bonne chance » à Hawaï et nous sommes autorisés à l'exhiber sur les photos de groupe ! [voir p. 9] Les gardes se l'adressent même entre eux. Le subterfuge va tenir, jusqu'à ce que *Time Magazine* révèle le pot aux roses en octobre 1968. La nouvelle parvient aux oreilles des Nord-Coréens, qui découvrent alors que nous nous sommes payé leur tête. Ils sont furieux. Les brutalités recommencent, si dures que nous appellerons cette période la « *Hell Week* » [la semaine en enfer], qui va en réalité durer dix jours. Nous attendons toujours les excuses de *Time*.

Le 23 décembre 1968, après 335 jours de captivité, les 82 marins américains traversent enfin le « pont de non-retour » vers la Corée du Sud (à gauche et au centre). Rapatriés dans la foulée à San Diego, en Californie, ils sont accueillis par leurs familles. Le capitaine Bucher, pacha du *Pueblo* blessé dans l'abordage, retrouve sa femme (ci-contre).

Nous ne sommes pas les seuls : notre interprète, que nous avons baptisé « *silver lips* » [lèvres d'argent], porte un uniforme déchiré et il est couvert de bleus. Il a clairement été tabassé pour avoir failli à sa tâche d'interpréter nos actes et nos propos.

Que s'est-il passé autour de cette *Hell Week* ?

Ils nous préviennent que nous avons ruiné toutes nos chances de libération. Je suis tabassé durant quinze





Après leur libération des geôles nord-coréennes, le capitaine et l'équipage sont accusés par une commission d'enquête d'avoir livré leur navire sans combattre... Mais la Navy, coupable de nombreuses négligences, préfère jeter l'éponge.

Pas de reddition sans combat, surtout en temps de paix : telle est la tradition dans la Navy. La règle n'a souffert que deux exceptions : la frégate *Chesapeake*, arraisonnée par la frégate britannique *Leopard* en 1807, et le *President*, en 1815, là aussi face aux Britanniques.

minutes par les gardes, toutes les six heures, pendant cinq jours. Mais je tiens bon, car je réalise que nous les avons vraiment fichus en rogne.

Et puis vous êtes libéré. Dans quelles circonstances ?

Le 19 décembre 1968, un accord finit par être conclu : les États-Unis formulent des excuses formelles à la Corée du Nord pour la violation des eaux territoriales et les activités d'espionnage par le *Pueblo*, ouvrant la voie à notre libération. Le 23 décembre, nous sommes emmenés en bus à la frontière avec la Corée du Sud. On nous dit de marcher vers le *Bridge of No Return* [« pont de non-retour »] et surtout sans courir, sous peine de se faire abattre.

Dans quel état êtes-vous à votre sortie de captivité ?

J'ai deux yeux au beurre noir, des côtes brisées, des ecchymoses

partout sur le corps, mais je suis euphorique. Nous sommes libres, et fiers de la façon dont nous avons résisté psychologiquement.

Quel accueil avez-vous reçu à votre retour aux États-Unis ?

Les Américains nous portent en triomphe, mais la Navy veut faire un exemple et crée une commission d'enquête. Bucher risque la cour martiale. Il veut en tirer parti pour dénoncer la somme des

négligences qui ont scellé le sort du *Pueblo*. Nous sommes pourtant considérés comme des traîtres, qui ont failli à leur devoir. « Pourquoi n'avez-vous pas essayé de tirer au moins quelques coups de pistolet ? », demande même un amiral à Bucher pendant son audition. Pas un de ces types ne reconnaît nous avoir envoyés au casse-pipe, sans aucun plan B. Bucher met un point d'honneur à préciser qu'il n'a pas capitulé ni dérogé aux traditions de la Navy, mais que nous avons été capturés en haute mer, sans moyen de nous défendre.

Quels bénéfices en ont retiré les Nord-Coréens ?

Je me souviens avoir été effaré par la quantité de documents saisis sur le *Pueblo*, lorsqu'un officier nord-coréen m'en a montré un échantillon. Dans le repaire du SOD, des documents « *classified* » jonchaient littéralement le sol. Nous n'avons probablement réussi à détruire que 10 % du total, au grand maximum. Il y a des listes de cibles de renseignement pour toute la zone Pacifique, des livrets de communication de la NSA et de la Navy avec les codes, de l'OTAN et des forces armées japonaises, les noms de code de tous les navires de l'US Navy, des équipements de cryptage et de décryptage de la NSA, de premier ordre, dont un appareil KW-7 [voir encadré p. 10]. Des matériels qui

nous plaçaient quinze ans en avance des Soviétiques. Il y a aussi un inventaire des codes et fréquences des radars nord-coréens, soviétiques et chinois. Peu de temps après notre capture, un avion nord-coréen s'est envolé pour l'URSS, avec à son bord 360 kg de matériel provenant du *Pueblo*. Les Soviétiques vont donc pouvoir exploiter ce dont les Nord-Coréens ne savent que faire, comme l'a reconnu plus tard le chef du KGB Oleg Kalouguine. Une semaine après, une station NSA à Wakkanai, au Japon, intercepte aussi un fax nord-coréen faisant l'inventaire détaillé des codes cryptos américains. La NSA, en interne, estime qu'il s'agit d'un « *coup majeur* » en termes de renseignement, « sans équivalent dans l'histoire moderne ».

Pensez-vous que les leçons de ce drame ont été tirées ?

J'aimerais le penser, mais malheureusement non, absolument pas. La Navy n'a jamais confessé ses erreurs. Elle a toujours clamé que

la mission du *Pueblo* avait été bien conçue. L'armée a tiré ses leçons du Vietnam. Mais pas la Navy. Tout se déroule comme avant : nous continuons d'envoyer dans l'inconnu des équipages

mal préparés, sur des bâtiments inadaptes, sans soutien adéquat. Quant à la NSA et aux dégâts réels infligés à la sécurité nationale, je pense que nous en saurons plus... dans une autre vie! ■

« Documents secrets et matériel d'espionnage saisis sur le *Pueblo* sont expédiés en URSS. »

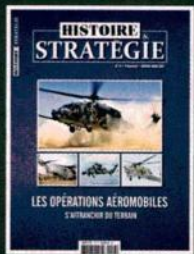
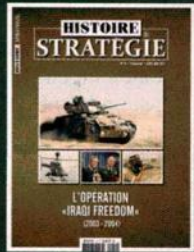
■ L'avis de la rédaction de G&H

Quelle arrogance, quel amateurisme dans les faits dénoncés par Skip Schumacher ! Ainsi, la Navy expédie patrouiller, sous le nez de ses pires ennemis, un vieux rafiot sans défense, pourtant bourré de documents et d'équipements secrets. La mission est mal préparée : les mesures de précaution, en dépit d'une situation locale dégradée, n'ont pas été envisagées, il n'y a pas d'escorte, les communications avec les commanditaires et les secours ne sont pas bien assurées... Sans parler du double équipage, mal équipé et mal préparé, sur lequel le capitaine, en principe seul maître à bord, n'a même pas autorité ! Toutes les conditions du désastre sont dans ce cas réunies. Et il ne manque pas de se produire. Le plus incroyable dans l'affaire est que les équipements saisis dans le *Pueblo* vont continuer à équiper la Navy, sans souci des gravissimes conséquences possibles. Humiliation infligée par l'une des plus détestables dictatures de l'après-guerre mais aussi débâcle spectaculaire du renseignement, l'affaire de l'USS *Pueblo* est l'une des heures les plus sombres de l'histoire militaire américaine.

Pour en savoir +

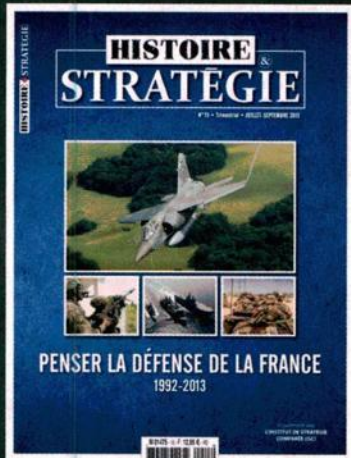
À lire • *Bucher: My Story*, Lloyd M. Bucher avec Mark Rascovich, Doubleday, 1970.
• *A Matter of Accountability: The True Story of the Pueblo Affair*, Trevor Armbrister, The Lyons Press, 1970 (édition révisée en 2004).
• « Rapport de l'audition de la Chambre des représentants, sous-commission spéciale sur l'USS *Pueblo*, comité des forces armées », publications du gouvernement américain, Washington, mars-avril 1969.
• *The Pueblo Incident: A Spy Ship and the Failure of American Foreign Policy*, Mitchell B. Lerner, University Press of Kansas, 2002.
• « Bucher of the *Pueblo*: the cruel dilemmas of duty », in *Life*, vol. 66, n° 5, 7 février 1969.
• « Capture and confrontation : a new threat in Asia », in *Time*, 2 février 1968.
Sur le Web • Le site de l'Association des vétérans du *Pueblo*: www.usspueblo.org

En vente en kiosque



H&S

Histoire & Stratégie
Trimestriel - 100 pages - 12,95 €
Codification Presstalis 01475



DSI

Défense & Sécurité internationale
Mensuel - 116 pages - 6,85 €
Codification Presstalis 08434



www.GEOSTRATEGIQUE.COM

Abonnement

Abonnez-vous à H&S et DSI
et économisez jusqu'à **40 %!**

~~77,70€~~ **H&S**
55€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 77,70 €.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

~~152,50€~~ **DSI et H&S**
95€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 152,50 €.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à :
AREION Group - DSI magazine - 91, rue Saint-Honoré - 75001 Paris
Tél. : +33 (0) 1 75 43 52 71 - Fax : +33(0) 8 11 62 29 31
www.geostrategique.com - commande@areion.fr

Abonnement à H&S pour 1 an/6 numéros - 4 + 2 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 55 € Europe/DOM-TOM : 95 € Reste du monde : 115 €

Abonnement à H&S pour 2 ans/12 numéros - 8 + 4 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 175 € Reste du monde : 215 €

Abonnement à DSI pour 1 an/11 numéros (port compris)

France métropolitaine : 50 € Europe/DOM-TOM : 70 € Reste du monde : 90 €

Abonnement à DSI pour 2 ans/22 numéros (port compris)

France métropolitaine : 90 € Europe/DOM-TOM : 130 € Reste du monde : 170 €

Abonnement à H&S + DSI pour 1 an (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 155 € Reste du monde : 195 €

Abonnement à H&S + DSI pour 2 ans (port compris)

France métropolitaine : 180 € Europe/DOM-TOM : 300 € Reste du monde : 380 €

Nom _____
Prénom _____
Profession/Organisation _____
Adresse _____

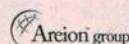
Code postal _____ Ville _____
Pays _____
Téléphone _____
E-mail _____

Paiement :

- par chèque uniquement pour la France (à l'ordre d'Areion)
 par mandat postal en euros (à l'ordre d'Areion)
 par carte bancaire (VISA/ Mastercard)

N° de carte _ _ _ / _ _ _ / _ _ _
Date d'expiration _ / _ / _
Cryptogramme (3 derniers chiffres au dos de la CB) _ _ _
Signature (obligatoire)

[TARIFS VALABLES JUSQU'AU 30 AOÛT 2013]



Délai de livraison : sous quinzaine dès réception de votre règlement.
Pour des commandes en express, contactez le service commandes.

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6.01.1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Les renseignements demandés sont réservés au traitement de votre commande. Par notre intermédiaire, vous n'êtes pas amené à recevoir de propositions émanant d'autres sociétés.



Le journal de l'idéologue nazi Alfred Rosenberg retrouvé aux Etats-Unis

Émoi en juin dernier dans la communauté des spécialistes du III^e Reich : le gouvernement américain vient d'annoncer, après expertise, avoir mis la main sur les années 1935-1944, jusqu'à présent portées disparues, du journal personnel d'Alfred Rosenberg (1893-1946). Théoricien d'un antisémitisme pseudo-scientifique, farouche anticommuniste, Rosenberg joue un rôle majeur dans l'élaboration de l'idéologie nazie (*ci-dessus, à gauche, aux côtés d'Hitler à l'époque du putsch de Munich en 1923*). Il exerce également des fonctions au sommet du III^e Reich, notamment celle de ministre du Reich pour les territoires occupés de l'Est, qui lui valent la corde au procès de Nuremberg. Bien que marginalisé auprès d'Hitler par ses innombrables rivaux et privé de pouvoir réel après 1943, Rosenberg n'en

demeure pas moins un personnage majeur, un des grands barons du nazisme. Reste à savoir ce qui se cache dans les 400 pages manuscrites, dérobées à Nuremberg en 1946 par Robert Kempner, un des magistrats américains, et retrouvées tout récemment à la suite d'une longue enquête... « *C'est un document d'une importance considérable, affirme le communiqué publié par l'Holocaust Memorial Museum de Washington chargé d'authentifier et d'évaluer la prise. Une analyse rapide indique de nouveaux éclaircissements sur nombre d'affaires importantes relatives à la politique du III^e Reich. Le journal sera une source importante d'informations qui corroborent et, en partie, contredisent la documentation déjà connue.* » On s'en doute, c'est plus la contradiction qui suscite l'intérêt. Ce qui n'exclut pas une certaine

dose de précaution, voire de scepticisme. C'est que Rosenberg est déjà fort bien connu, les historiens disposant de ses autres écrits, de son (immense) correspondance, de ses papiers de travail, sans oublier le reste du journal. « *Cette découverte peut ajouter une couleur supplémentaire à son portrait, mais pas plus* », modère ainsi Ernst Piper. Spécialiste du personnage dont il a écrit la biographie*, l'historien allemand estime que le journal pourrait clarifier cependant le mécanisme de décision politique au sommet du pouvoir, panier de crabes où les conflits entre les barons du régime étaient quotidiens : « *Au sommet du III^e Reich, on ignorait toujours qui était l'autorité compétente et la prise de chaque décision reposait la question du pouvoir. Par exemple, qui était le responsable de la propagande dans les*

territoires de l'Est, le ministre de la Propagande ou bien le ministre de l'Est ? Et les traces de ces conflits, nous les verrons, sans doute, dans ce journal. » Pas grand-chose à attendre cependant sur les crimes perpétrés à l'Est par les Allemands, qui n'entraient pas dans le cadre des pouvoirs dévolus à Rosenberg, limités aux affaires civiles, explique Ernst Piper. Le journal pourrait devenir enfin un objet d'intérêt pour les milieux néonazis allemands, où Rosenberg fascine encore certains idéologues (le leader d'extrême droite Andreas Molau a écrit en 1993 une histoire de ses idées). « *Chaque pays a ses fous, soupire Ernst Piper. Je ne crois pas cependant que Rosenberg soit si populaire auprès de cette bande d'abrutis...* » ■

Yacha MacLasha

* Alfred Rosenberg, *Hitlers Chefideologie*, Blessing, 2005.

On l'appelait le « Schindler italien » et il était honoré comme Juste. Giovanni Palatucci, chef de la police de Fiume, était en fait un auxiliaire zélé des SS, révèle une commission d'historiens italiens ••• Les 175 derniers survivants américains et canadiens de la First Special Service Force, surnommée la « brigade du diable » et célèbre pour ses exploits dans les montagnes italiennes en 1944, vont recevoir, fait exceptionnel pour des non-Américains, la médaille d'Honneur du Congrès, la plus haute distinction militaire outre-Atlantique •••



BRITISH MUSEUM

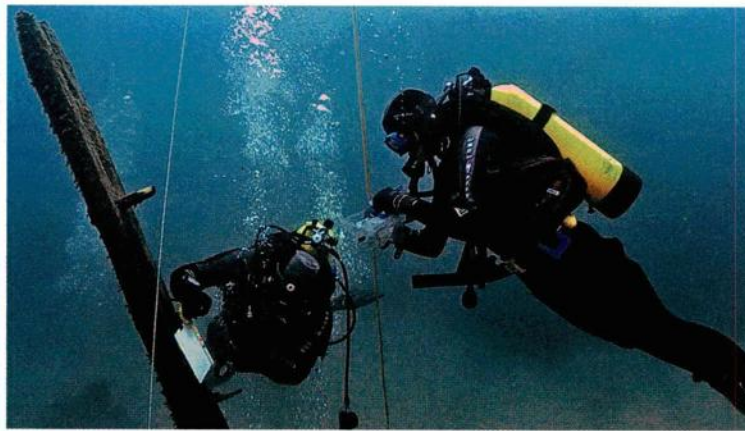
Il y a 500 ans...

Balboa découvrait l'océan Pacifique

Le 1^{er} septembre 1513, le conquistador Vasco Núñez de Balboa (1475-1519) part de la côte nord de l'actuel Panamá, espagnole depuis 1502. À la tête de 200 hommes, il se dirige au sud, à la recherche d'un hypothétique eldorado situé au bord d'une mer inconnue... Combattant autant la jungle que les Indiens hostiles, Balboa débouche le 25 sur un sommet d'où il aperçoit, miroitant au midi, ce qu'il appelle (logiquement) la mer du Sud. Le 29, Balboa en prend possession au nom du roi d'Espagne, bouleversant ainsi l'équilibre stratégique de la planète. Il n'en profitera guère : il est décapité en 1519 après une querelle avec l'envoyé de Madrid, Pedro Arias de Ávila. ■ P. G.

Le Griffon de Cavalier de La Salle gît-il au fond du lac Michigan ?

Le mât de beaupré découvert dans les eaux cristallines du lac Michigan en 2001 (photo) appartient-il au légendaire Griffon, le bateau de René Robert Cavalier de La Salle (1643-1687), explorateur des Grands Lacs et de la vallée du Mississippi qui a offert d'immenses territoires à Louis XIV ? D'après le plongeur américain Steve Libert, auteur de la découverte et à l'origine d'une coûteuse campagne de recherches sous-marines, c'est certain. Et ce serait une extraordinaire trouvaille. Des archéologues français, invités en juin dernier à fournir leur expertise, restent cependant plus circonspects, malgré un « faisceau de présomptions » très favorable. La pièce de bois, longue de 6 m, présente un pedigree engageant. Mais le navire, disparu lors d'une tempête en 1679, reste introuvable, enfoui sous une couche épaisse de sédiments et de... moules zébrées faussant les relevés sonar. Les fouilles doivent néanmoins reprendre avant la fin de l'été. ■ M. P.



DAVID J. RUCK/GREAT LAKES EXPLORATION GROUP

Ce casque celte, un casse-tête pour les archéologues

Un rarissime casque de bronze celte du 1^{er} siècle av. J.-C. a été découvert par un archéologue amateur dans un champ près de Canterbury (Angleterre). L'objet – qui ne semble pas provenir des îles Britanniques – contient, c'est une première, des ossements brûlés, signe de crémation. Il est daté d'une époque antérieure à la conquête romaine de la Bretagne (sous Claude, en 43). Peut-être remontait-il au temps de la conquête de la Gaule ou des raids de César dans l'île, période d'échanges entre le Sud-Est de l'île et la Gaule. S'agissait-il d'un Breton combattant aux côtés des Gaulois ou engagé comme mercenaire par les Romains ? Et, surtout, alors qu'un objet de ce genre était rare et très cher, donc le plus souvent réservé aux chefs ou aux membres de la haute aristocratie celte, pourquoi a-t-il été retrouvé enterré de façon quasi clandestine à même la terre, sans bénéficier d'une sépulture prestigieuse ? Les archéologues britanniques sont sur l'affaire. ■ L. H.

ET LE GÉNÉRAL VOUS VOYEZ QUOI ?



- FAUSOUR -

Lee a perdu à Gettysburg... pour avoir mal vu

La question hante les historiens de la guerre de Sécession depuis cent cinquante ans : comment le brillant stratège qu'était le général Robert E. Lee, chef de l'armée confédérée, a-t-il pu se fourvoyer de la sorte le 2 juillet 1863 à Gettysburg, en envoyant ses hommes en rangs serrés et à découvert face à un adversaire nettement supérieur en nombre ? La réponse est simple, avance une équipe de cartographes américains emmenée par Ann Kelly Knowles, professeur au Middlebury College (Vermont). En reconstituant la topographie du champ de bataille à l'aide d'un logiciel appelé GIS (Geographic Information Systems, développé en collaboration avec le Smithsonian Institute), les géographes ont constaté que, depuis le promontoire où il se tenait, Lee n'avait tout simplement aucune visibilité sur la profondeur des réserves nordistes, dissimulées dans les bois derrière le modeste mamelon de Little Round Top. La boucherie qui s'ensuit, dans la lutte vaine pour conquérir cette position verrouillant le flanc gauche des unionistes, sonnera le glas des espoirs confédérés... « Notre analyse montre que Lee avait une compréhension très limitée des forces dressées contre lui, ce qui lui a fait tenter cet audacieux coup de dés », explique Anne Knowles. Même les meilleurs généraux ne peuvent pas voir à travers la colline. ■ M. P.

DESSIN : LOIC FAUJOUR/ICONOVOX POUR « G&H »

Un T-34 soviétique a été exhumé dans la ville israélienne de Holon, sur la côte méditerranéenne où jamais les Arabes ne sont parvenus. Il s'agit probablement d'un char capturé en 1967, emmené dans un atelier puis oublié... Yuri Gagarine, premier homme dans l'espace, est mort en 1968 lorsque la trajectoire de son MiG-15 a été perturbée par l'irruption intempestive d'un chasseur Sukhoï Su-15. Déséquilibré, le MiG s'est mis en vrille avant de percuter le sol, révèle le cosmonaute russe Alexei Leonov, éclairant enfin les circonstances

ACTUALITES

Kim Jong-un distribue *Mein Kampf* à ses sbires

Selon les médias sud-coréens, Kim Jong-un, dictateur de la Corée du Nord et héritier en titre de la dynastie Kim, aurait offert à plusieurs hauts responsables de son régime des copies du *Mein Kampf* d'Adolf Hitler, en les encourageant à s'en inspirer pour conforter l'unité de son peuple autour du projet national. Ce conseil peut paraître surprenant de la part d'un leader (en principe) communiste et plutôt connu jusqu'à présent pour apprécier Walt Disney. S'inspirer d'un homme dont le programme a totalement ruiné son pays peut paraître en outre mal inspiré. Tant qu'à choisir un livre allemand, Kim aurait pu préférer les mémoires d'Helmut Kohl, le « chancelier de l'union » (*Kanzler der Einheit*). ■ Y. McL.



DESSIN : LOÏC FAUJOUR/ICONOVOX POUR « G&H »

Une énorme forteresse gauloise surgit dans le Calvados

Avec ses fossés profonds de 4 mètres et larges de 6, creusés dans la roche sur plusieurs centaines de mètres de longueur, la forteresse gauloise mise au jour à Bourguébus (Calvados), par une équipe de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), était véritablement impressionnante. Un rempart complétait le dispositif, ainsi qu'une grande porte surmontée d'une haute tour. Peu de sites gaulois de telles dimensions sont connus en France. Les rares exemples étudiés montrent que la superficie de ce type de place forte pouvait atteindre 20 hectares, soit une petite ville de l'époque. Il s'agissait de résidences aristocratiques situées au centre d'un vaste ensemble de domaines agricoles. Ce qui a été confirmé par la présence de céramiques de luxe, d'une lance et d'un fourreau d'épée. Des fragments de crânes humains, reliques d'ancêtres glorieux ou d'ennemis vaincus, qui devaient trôner à l'entrée de l'enceinte, ont également été découverts. ■ L. H.

Une missive éclaire la guerre anglo-écossaise de 1311

Découverte par chance, une lettre écrite en 1310 par le roi d'Écosse Robert I^{er} (dit « *the Bruce* ») à son ennemi Édouard II d'Angleterre illustre sous un angle nouveau les relations politico-stratégiques entre les deux royaumes rivaux. Dans ce

courrier, Robert I^{er}, tout en exigeant d'Édouard la reconnaissance de son trône et la séparation des deux royaumes, supplie instamment le souverain anglais d'interrompre la marche de son armée vers l'Écosse, se déclarant prêt à accéder à toute autre demande anglaise. Robert I^{er} a en effet besoin d'affirmer son autorité chez lui, et sait qu'Édouard s'est essentiellement lancé dans l'expédition écossaise pour palier son impopularité auprès de ses

nobles. Si l'on n'a pas trace d'une réponse, Édouard fait cependant demi-tour en juillet 1311... avant de repartir vers le nord en 1314. Mais Robert, désormais bien assis sur son trône, ne supplie pas deux fois : en juin, il étrille et humilie l'envahisseur à Bannockburn, étape clé vers la reconnaissance de l'indépendance écossaise par Édouard III en 1328. ■ B. B.

En chiffres

10,7 millions. C'est le nombre de cartes de membres du parti national-socialiste (NSDAP)

qui étaient archivées depuis 1945 dans un ancien centre d'écoutes de la Gestapo reconverti, le Berlin Document Center. Les documents ont été récupérés par les Américains après guerre et délibérément conservés jusqu'en 1994, afin d'éviter d'embarrasser le gouvernement allemand, affirme le journaliste Malte Herwig dans son livre *Die Flakhelfer* (DeutscheVerlags-Anstalt, 2013). Les *Karteikarten* portent en effet les noms de quantité de politiciens (comme Hans-Dietrich Genscher, ministre des Affaires étrangères de 1974 à 1992) et d'écrivains (Günter Grass, Martin Walser...). Sans oublier, à sa plus grande surprise, les deux grands-pères de l'enquêteur. ■ M. P.



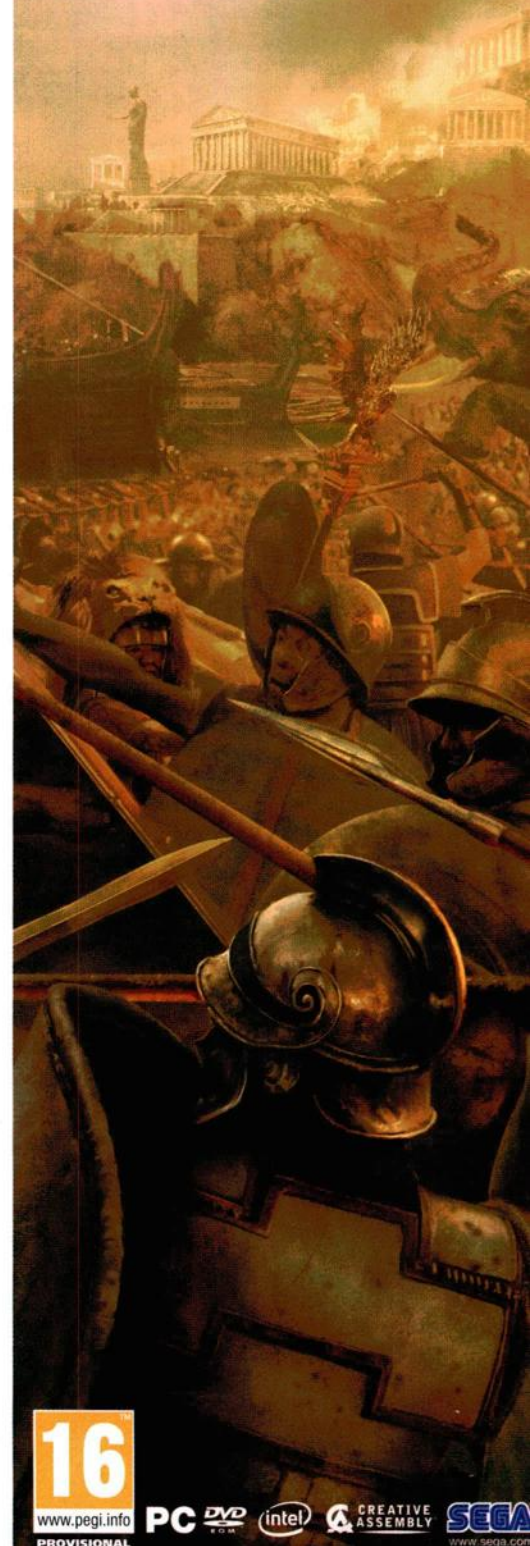
IMAGE TIRÉE DE « BRAVE HEART », DE M. GIBSON/20TH CENTURY FOX

mystérieuses du crash ••• OVER. Le 8 mai dernier, l'US Navy a renoncé à n'utiliser que les capitales d'imprimerie dans ses messages, habitude inaugurée dans les années 1850, époque où les télétypes ne comportaient qu'un jeu de caractères ••• L'ex-Monty Python Michael Palin va jouer pour la BBC le rôle d'un capitaine de 1916, rédacteur en chef d'un journal satirique paru dans les tranchées ••• L'acteur australien Russell Crowe refait *Un long dimanche de fiançailles* sauce kangourou : un père part en 1919 en Turquie à la recherche de



SERGEY GUNEEV/RIA NOVOSTI/AFP

JUSQU'OU IREZ VOUS POUR ROME ?



La Russie verrouille son histoire soviétique

Mois de juin chargé à la Douma, l'assemblée russe : Irina Yarovaïa, député du parti Edinnaya Rossia (« Russie unie », au pouvoir), a introduit un projet de loi visant à poursuivre les personnes qui « disséminent des informations notoirement fausses sur les actions des armées de la coalition antihitlérienne [c'est-à-dire, en réalité, de l'Armée rouge, NDLR] » pendant la Deuxième Guerre mondiale. La peine pour blasphème peut aller d'une amende de 300 000 roubles (environ 7 500 euros) à trois ans de prison. Sergueï Narychkine, président de la Douma et président de l'Association d'histoire, a lui réclamé que chaque scénario de film historique soit soumis à une expertise d'historiens avant que le projet soit approuvé, pour ainsi éviter la « falsification » de l'histoire. Avec les efforts du président Poutine (ci-dessus, lors d'une cérémonie le 7 juillet avec des vétérans) pour créer un nouveau manuel d'histoire, où la Grande Terreur stalinienne de 1937-1938 est présentée comme une « lutte contre la cinquième colonne potentielle », on assiste à une nouvelle tentative de l'État russe pour forger un esprit national. Apparemment, selon Poutine, seuls Staline et la « Grande Guerre patriotique » peuvent servir comme matrice d'un patriotisme capable de consolider la société et resserrer ses rangs autour de son président. ■ Y. McL.

Un Dornier Do 17 émerge de la Manche

L'épave d'un Do 17, bombardier moyen allemand surnommé le « crayon volant » pour son étroit fuselage, a été arrachée du fond de la Manche le 10 juin. Découvert par un plongeur au large des côtes du Kent, en 2008, l'appareil, abattu pendant la bataille d'Angleterre, serait le dernier exemplaire original de ce type encore existant. Appartenant au KG 3 (escadre de bombardement n° 3), l'avion remonté (à l'envers) des flots y dormait depuis le 26 août 1940 : un chasseur de la RAF l'avait alors touché. Son pilote, blessé, avait été contraint d'amerrir en catastrophe puis fait prisonnier avec un membre d'équipage (les deux autres sont morts).



AFP/HO/IAN DUNCAN/TRUSTEES OF THE RAF MUSEUM

Un temps entravée par le mauvais temps, l'opération de récupération de l'appareil, immergé par 15 m de profondeur sur un banc de sable, a eu lieu sans encombre. Le Do 17 devrait rejoindre prochainement le musée de la RAF à Cosford pour restauration. ■ B. B.

ses deux fils disparus avec l'Anzac (le corps d'armée australo-néo-zélandais) à Gallipoli quatre ans plus tôt ••• Le remake du célèbre film anglais *Dambusters* (« Les Briseurs de barrages », 1955) est retardé : le réalisateur néo-zélandais Peter Jackson qui a racheté les droits et devait démarrer le tournage cette année, est retenu par la trilogie *Le Hobbit*.



www.pegi.info
PROVISIONAL



© SEGA. Creative Assembly, the Creative Assembly logo, Total War, Total War: ROME and the Total War logo are either registered trademarks or trademarks of The Creative Assembly Limited. SEGA and the SEGA logo are either registered trademarks or trademarks of SEGA Corporation. All rights reserved. *Offer available at participating retailers.

Grozny, 1995 : au cœur du champ de ruines où s'enlissent les troupes de Boris Eltsine, le photographe américain Anthony Suau réalise côté russe un reportage exceptionnel. Auquel Mairbek Vatchagaev, ex-bras droit d'Aslan Maskhadov, âme de la résistance tchétchène, apporte pour *G&H* un contrepoint aussi passionnant qu'inédit.

Texte : Arthur Labaume • Reportage photo : Anthony Suau

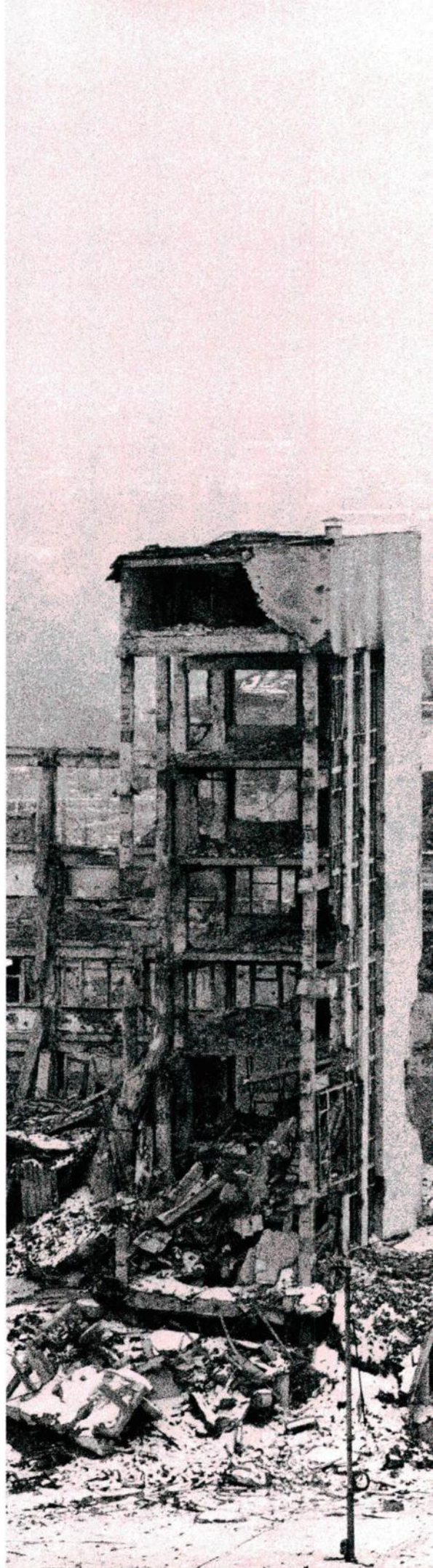
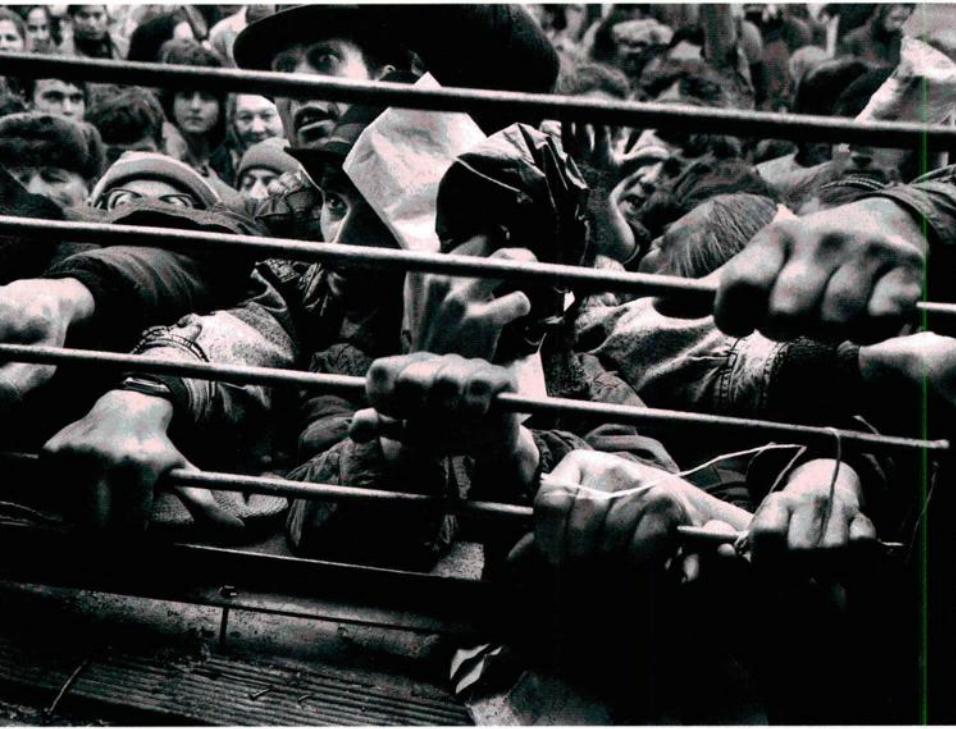
Grozny,

le Stalingrad tchétchène





« Ces soldats avec des bandanas noirs, nous les appelons à l'époque les pirates. Ils appartiennent au MVD [ministère de l'Intérieur russe], engagés volontaires pour un salaire de 150 \$ par mois : de vrais maraudeurs, qui n'acceptent aucune discipline militaire. Par exemple, sur leurs BTR [transport blindé à huit roues de 10 t, avec trois hommes d'équipage et huit passagers, NDLR], ils arborent des tas de drapeaux, souvent celui de l'URSS, mais jamais le drapeau tricolore russe. Entre le MVD et les militaires, il n'y a aucune liaison ou coordination. Pour que les hommes du MVD contactent les unités militaires, ils doivent passer par Khankala [la base militaire des troupes russes] : il n'y a pas de contact direct ! Et s'ils voient des soldats russes en difficulté, ils ne bougent que si leur ministère leur en donne l'ordre. Voyez, par ailleurs, l'état des routes de Grozny... Le BTR est le seul moyen de déplacement. »



**« Quand la guerre éclate, les civils
ne quittent pas Grozny : ils n'imaginent
pas que la capitale sera massivement bombardée. »**



« Voilà [ci-contre] ce qui reste du palais présidentiel en janvier 1995. L'armée russe commence à le pilonner le 31 décembre 1994, jour où le ministre de la Défense donne l'ordre de prendre la ville en 24 heures. Des députés russes, en pourparlers avec le président Douaïev, s'y trouvent au même moment : ils courent s'abriter dans les caves. L'assaut sur le palais marque le début de la guerre [en fait, de la phase aiguë du conflit, car les troupes russes entrent en Tchétchénie le 11 décembre, marquant ainsi le début des hostilités, NDLR]. Quand elle éclate, les civils [en haut à g.] ne quittent pas Grozny. Ils n'imaginent pas que la capitale va être bombardée massivement par l'aviation et l'artillerie lourde : en 1997-1998, quand nous commencerons à déblayer, nous trouverons beaucoup de fosses communes de civils morts suite aux bombardements. Parmi les 405 000 habitants d'alors, 150 000 sont russes. Ce sont eux qui souffrent le plus car, à la différence des Tchétchènes, ils n'ont pas de parents chez qui se réfugier en montagne. Certains se retrouvent dans des camps [au centre à g.], où les Russes, qui ne voient pas d'un bon œil les organisations humanitaires internationales, distribuent eux-mêmes la nourriture. En bas, l'image classique d'une mère qui perdu son enfant. Elles se comptent toujours par milliers. » Selon Mémorial, l'organisation russe des droits de l'homme, 50 000 civils sont morts pendant la guerre.



« Les snipers russes ne font pas toujours la différence entre jeunes et vieux, hommes et femmes. En fait, ils tirent sur tout ce qui bouge. »



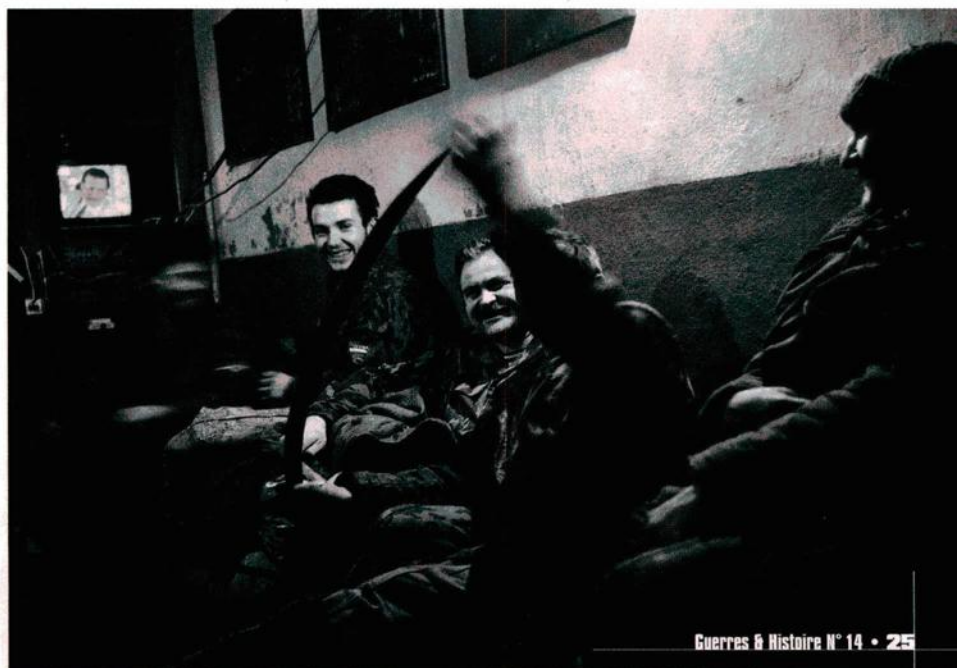
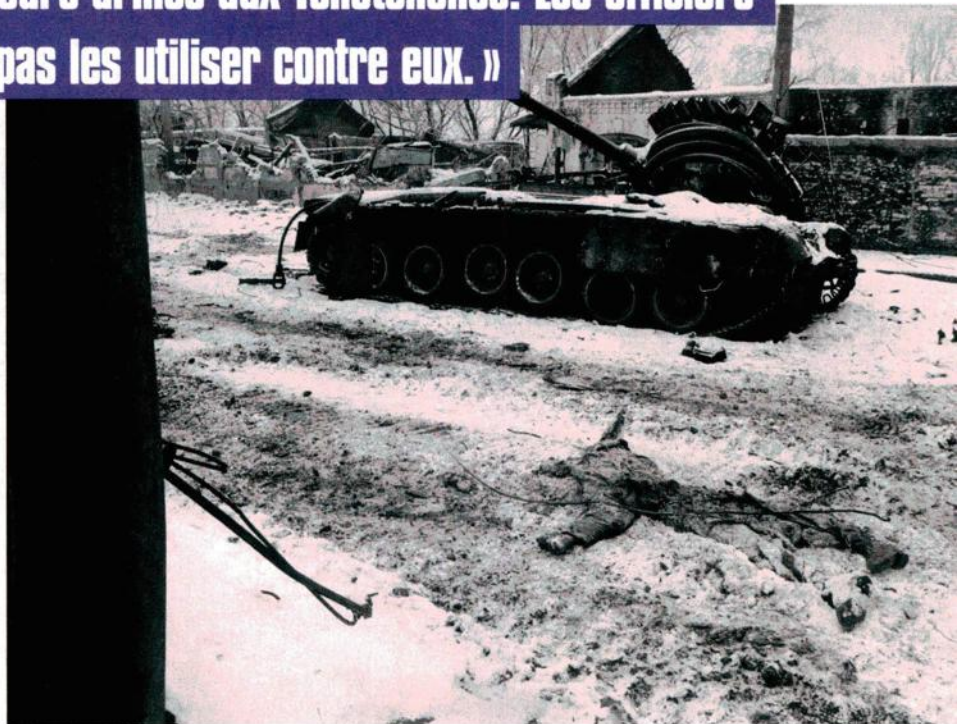
« Un tireur d'élite... Oui, les Russes en utilisent pas mal. Ils ne font pas toujours la différence entre hommes jeunes et vieux, ou entre hommes et femmes. En fait, ils tirent sur tout ce qui bouge. Les Tchétchènes aussi font appel à quelques snipers. Les médias russes parlent de snipers lituaniens en collants blancs... Pourquoi cette origine et cette tenue, aucune idée... C'est un délire qu'ils ont inventé et auquel ils ont cru eux-mêmes. Aucun ressortissant des pays baltes ne participe d'ailleurs à cette guerre : les premiers étrangers qui arrivent en 1995 sont des Jordaniens d'origine tchétchène, vétérans des guerres d'Afghanistan et du Tadjikistan. D'autres viennent de Turquie. L'apport des pays du Golfe et l'islamisation du mouvement tchétchène sont des phénomènes plus tardifs. La vraie internationalisation intervient avec la deuxième guerre [qui dure de 1999 à 2009, à l'instigation de Vladimir Poutine, et qui conduit à la réintégration de la Tchétchénie dans la Fédération de Russie, NDLR]. J'ai connu deux Français d'origine algérienne, qui ont été tués dans les combats. Jusqu'en 2007, c'était une guerre d'indépendance. Avec la mort de Maskhadov, abattu par les Russes, l'objectif est devenu la création d'un État islamique. »



« Pendant la guerre, la première question des journalistes est toujours: "D'où vient l'armement des combattants tchéchènes?" La réponse est simple: les militaires russes nous ont vendu des armes. Les officiers nous demandaient juste de ne pas les utiliser contre eux personnellement. À gauche, le photographe dit que ces hommes cherchent un sniper. Je crois que c'est l'inverse: ce sniper russe monte en position de tir. Le gars avec le sabre [en bas à dr.] a dû le voler au Musée historique de Grozny, pillé en janvier 1995, car les Tchétchènes ont pour tradition d'avoir un poignard et pas un sabre. Le cadavre [au milieu à dr.] est sûrement russe, car pour les Tchétchènes, enterrer les morts est si important qu'on les échange contre des prisonniers, ou qu'on les rachète, 3000 dollars en moyenne. De ce fait, les Russes ramassent toujours les Tchétchènes morts, plus souvent que les leurs. » En dépit d'une énorme supériorité matérielle (en haut), un obusier 2S3 de 152 mm pilonne Grozny), les pertes chez les conscrits russes s'élèvent à 14 000 tués, selon le comité des mères de soldats, contre 2 700 (d'après l'organisation russe Mémorial) à 3 000 (selon l'état-major des forces tchéchènes) chez leurs adversaires.



« Ce sont les Russes qui ont vendu leurs armes aux Tchétchènes. Les officiers demandaient juste de ne pas les utiliser contre eux. »





À Grozny, les Russes relèvent les morts et font les comptes... Ils ont perdu 4 000 hommes pour se rendre maîtres de Grozny, faisant de la ville un champ de ruines sous lequel gisent 25 000 civils.

La guerre devait être « courte et victorieuse ». Elle vire à l'humiliation pour les Russes.

Les combats qui font rage de décembre 1994 à août 1996 sont connus sous le nom de « première guerre tchétchène ». Mais ils ne sont qu'un épisode de plus dans le conflit démarré au début du XIX^e siècle par les tsars, colonisateurs du Caucase du Nord (Grozny, la capitale tchétchène, est fondé par Alexandre I^{er} en 1812). Après les Romanov, les bolcheviks prennent le relais contre le nationalisme tchétchène : par la soviétisation forcée des années 1920, puis avec la collectivisation des terres et des troupeaux dans les années 1930. L'oppression stalinienne culmine avec la déportation de 387 000 Tchétchènes au Kazakhstan de 1944 à 1956, quelques milliers d'entre eux ayant été accusés d'avoir voulu rejoindre la Wehrmacht en 1942.

À l'été 1991, la Tchétchénie, sous l'impulsion du général ex-soviétique Djokhar Douaïev, profite de l'effondrement de l'URSS pour proclamer unilatéralement son indépendance. Mais les clans qui s'affrontent alors plongent le pays dans la guerre civile. Le Kremlin, déchiré entre les ambitions de Boris Eltsine et celles de ses rivaux, n'a ni la force, ni la volonté d'intervenir. C'est seulement à l'été 1994, quand Eltsine consolide son pouvoir, que Moscou commence à financer et à armer les clans rivaux de Douaïev.

Fin 1994, un an avant les élections législatives et dix-huit mois avant les élections présidentielles russes, la popularité d'Eltsine atteint son niveau le plus bas. Il pense alors redorer son image en menant une guerre courte et victorieuse contre la Tchétchénie. Gratchev, le ministre de la Défense, ne se vante-t-il pas



de rétablir l'ordre dans la république sécessionniste en 72 heures avec un seul régiment de paras ? Eltsine ne prend pas de risques : en décembre 1994, c'est 40 000 soldats, soutenus par l'aviation, qui entrent en Tchétchénie. Trois mois plus tard, au prix de pertes terribles, ils « contrôlent » tout juste les ruines de Grozny... La campagne des Russes est accompagnée de crimes de guerre systématiques : ils installent des camps spéciaux où ils « filtrent » (moyennant torture et extorsion de rançons) tous les hommes entre 16 et 60 ans qu'ils soupçonnent d'avoir combattu contre eux. Mais les forces rebelles ont quitté presque intactes la capitale pour les montagnes.

En juin 1995, nouveau revers pour Moscou : après avoir impunément traversé 350 km de territoire russe, le chef indépendantiste Chamil Basaïev et 200 de ses hommes lourdement armés prennent en otage les 1 500 occupants, patients et personnels, de la maternité de la bourgade de Boudionnovsk. Cette attaque terroriste d'ampleur exceptionnelle tourne au

massacre quand les Russes tentent un assaut : 105 civils et 25 agents (dont trois membres de la troupe d'élite Alfa) sont tués. Le groupe de Basaïev s'échappe presque sans pertes. En août 1996, les Tchétchènes infligent à l'armée russe le suprême camouflet : à Grozny, 3 500 combattants encerclent par surprise la garnison russe forte de 10 000 hommes et bloquent une autre unité sur la base militaire de Khankala. La guerre, promise « courte et victorieuse », vire à l'humiliation et met en péril la réélection d'Eltsine. Qui, pour sortir de l'ornière, signe en catastrophe des accords avec Aslan Maskhadov le 31 août (successeur de Douaïev assassiné le 21 avril 1996, tué à son tour en 2005), reconnaît *de facto* l'indépendance de la Tchétchénie et retire ses troupes. Elles reviendront en 1999, sous les ordres de Vladimir Poutine... ■

Né en 1965, Maïrbek Vatchagaev dirige la propagande à l'état-major général de l'armée tchétchène puis, en janvier 1997, la campagne qui porte le chef de guerre Aslan Maskhadov à la présidence. Représentant la république tchétchène en Russie en 1999, il y est arrêté, condamné puis libéré contre argent avant d'émigrer en France. Auteur de *L'Aigle et le Loup : la Tchétchénie dans la guerre du Caucase au XIX^e siècle* (Buchet Chastel, 2008), il est désormais historien à la Jamestown Foundation (Washington).

Né en 1956 à Peoria (Illinois), le photographe Anthony Suau s'impose en 1984 lorsque son travail sur la famine éthiopienne est récompensé du prestigieux prix Pulitzer, tout comme ce reportage sur la Tchétchénie obtient la médaille d'or Robert Capa en 1995. Continuant à publier ses photos dans les plus grands magazines, il anime depuis 2009 un collectif bénévole voué à la documentation de la crise économique américaine.

ABONNEZ-VOUS!
OFFRE EXCEPTIONNELLE



SCIENCE & VIE
GUERRES & Histoire
2 ANS | 12 numéros
55€ au lieu de ~~71,40€~~
SEULEMENT

soit **23%** DE RÉDUCTION

BULLETIN D'ABONNEMENT

Commandez en ligne sur le site www.kiosquemag.com
C'est rapide, pratique et sécurisé

à compléter et à retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE - B400 - 60643 CHANTILLY Cedex

- OUI, je profite de cette offre exceptionnelle : je m'abonne pour 2 ans (12 numéros) à Guerres&Histoire pour 55 € seulement au lieu de 71,40€* soit 23% de réduction.** 746826
- je préfère m'abonner pour 1 an (6 numéros) pour 29 € seulement au lieu de 35,70€* soit 1 numéro gratuit. 746834

> Mes coordonnées :

Nom : _____ Prénom : _____
 Adresse : _____
 Complément d'adresse (Résidence, lieu-dit, bâtiment...) : _____
 Code Postal : _____ Ville : _____
 Tél. : _____ Email : _____
Grâce à votre numéro (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement. Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de SVJ (groupe Mondadori)

> Je règle l'abonnement par :

Chèque à l'ordre de **Guerres et Histoire**

CB _____
 Expire fin : _____ Cryptogramme: _____
Les 3 derniers chiffres au dos de votre CB

Signature obligatoire: _____

* Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un premier abonnement livré en France métropolitaine jusqu'à fin décembre 2013. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de Guerres et Histoire au prix de 5,95€ frais de port non inclus. Vous ne disposez pas du droit de rétractation pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi «informatique et liberté» du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande. vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. Vous êtes susceptible de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre



POVEDA/SIPA - BOCKE/SIPA



Quelles sont les capacités militaires du Sentier lumineux, la guérilla maoïste péruvienne, avant la capture de son leader en septembre 1992 ? Aurait-il pu créer une force armée conventionnelle ?

DAVID E., MONTPELLIER (34)

Le déchaînement de violence qui traumatise le Pérou en 1992 pourrait laisser entendre qu'Abimael Guzmán, leader messianique — et illuminé — du Sentier lumineux depuis 1970 est arrivé à l'« équilibre stratégique », objectif annoncé en 1988. Dans le jargon maoïste, cette phase doit succéder à la « défense stratégique », considérée comme aboutie à la fin des années 1980, et précéder l'« offensive stratégique » [qui n'a jamais eu lieu mais aurait dû s'imposer à l'horizon de 1996]. Pour Guzmán, l'équilibre stratégique suppose de mettre en valeur les acquis de la lutte précédente à travers le contrôle permanent des territoires du centre péruvien qui constituent la base historique du Sentier, pour se lancer ensuite à l'assaut des centres urbains,

en particulier Lima. On retrouve là le concept maoïste d'asphyxie des villes par les campagnes. À partir de 1989, les troupes du Sentier se lancent ainsi dans une politique d'expansion vers la capitale, qui culmine, donc, en 1992. Mais cette « victoire » est un trompe-l'œil : elle s'appuie sur la déliquescence passagère de l'État péruvien (gouverné en 1988 par Alan Garcia), sur son désintérêt total des régions reculées du pays et son refus de laisser carte blanche à l'armée, par crainte d'un putsch. En outre, le Sentier n'a pas gagné les campagnes du centre : au contraire, les paysans s'y sont formés en milices d'auto-défense (*ci-dessus, manifestation d'une telle milice en avril 1985*). En fait, quand Guzmán annonce « l'équilibre stratégique »,

il s'agit d'une fuite en avant, car sa situation devient intenable. Certes, le Sentier parvient à instaurer un climat de terreur, mais il perd quantité d'hommes et de militants. La violence se révèle de plus contre-productive : les Péruviens élisent en effet en 1990 un dur, Alberto Fujimori, qui marque rapidement des points. Quand le nouveau président se dote en 1992 des pleins pouvoirs et ordonne à une armée bien préparée d'en finir, les affaires ne traînent pas. Dès septembre, Guzmán est arrêté (*photo*). Quelques mois plus tard, ses troupes sont écrasées. On se rend compte alors que le Sentier regroupait seulement 2000 à 3000 militants, armés de 200 fusils d'assaut, 43 vieux fusils Mauser modèle 98, quelques

centaines de fusils et carabines de chasse, environ 4500 armes blanches (machettes, outils agricoles, couteaux). En clair, même si le Sentier constitue une réelle nuisance, son déchaînement en 1992 était un chant du cygne, résultat de ses faiblesses militaires et stratégiques. Incapable de maintenir une guérilla digne de ce nom une fois l'armée engagée de front contre lui, il aurait été bien incapable de se lancer dans une guerre conventionnelle. Guzmán, condamné à perpétuité, est toujours emprisonné, ainsi d'ailleurs que son vainqueur Fujimori, condamné en 2007 pour arrestation illégale, violation des droits de l'homme, détournement de fonds, corruption... ■ **Thierry Noël**

REPONSES



Quand la justice militaire apparaît-elle ?

HERVÉ LEQUESNE, LE RAINCY (93)

C'est l'Empire romain qui, le premier, innove sur ce plan en Europe. Sous la république, le commandant de la légion, consul ou tribun, avait le droit de punir et de juger, selon un code plus ou moins rigide évoqué par le Grec Polybe (208-126). Ces règles perdurent sous l'empire. Mais la professionnalisation de l'armée et le recrutement croissant de mercenaires entraînent, à partir du II^e s., une dissociation des deux fonctions. Naît alors une juridiction purement militaire, où le chef d'unité des soldats jugés ne figure pas. Ce système avancé, qui transparaît par exemple dans le code théodosien (438), sombre avec l'Empire romain d'Occident. La justice militaire spéciale ne réapparaît, tout au moins dans le royaume de France, que vers le milieu du XIII^e s. avec le tribunal de la Connétable.. ■ J. L.

AKG

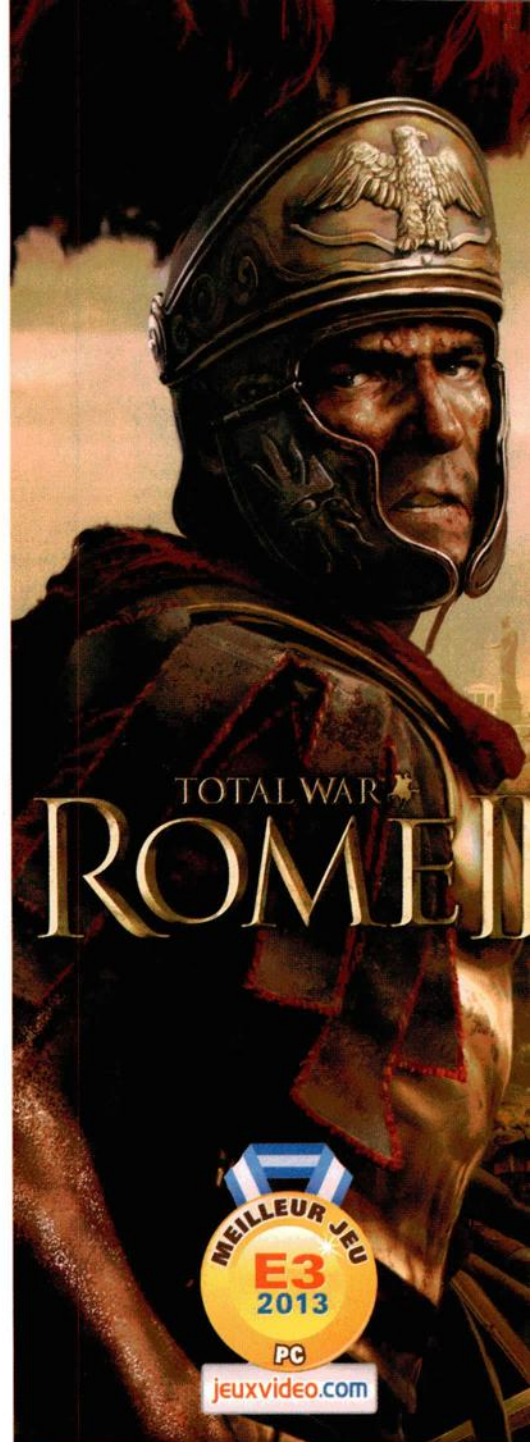
Quel est actuellement le meilleur char de combat en service au monde ?

BENOIT WEINACHTER, VICHY (03)

Aujourd'hui, ni d'ailleurs au long de l'histoire des blindés, il n'existe pas de critère déterminant la supériorité absolue d'un char (ou de n'importe quel armement) sur tous les autres. En fait, le char est le résultat d'un compromis, plus ou moins adapté à la doctrine de l'armée dans laquelle il sert. Ainsi, pendant la Seconde Guerre mondiale, le Panther est le fruit d'une pensée allemande privilégiant la supériorité technologique et le duel de char tactique, tandis que l'Armée rouge opte pour le T-34, facile à construire et doté d'une autonomie

record qui correspond mieux aux opérations en masse et en profondeur. Actuellement, comme en 1944, le meilleur char est celui qui remplit le mieux les missions qui lui sont confiées. En Israël, où préserver la vie des soldats est essentiel, le Merkava (*ci-dessous*) privilégie la protection de l'équipage tandis que le Leclerc français excelle dans le combat mobile. Le plus équilibré des chars actuels est peut-être le Leopard II allemand, ce qui explique sans doute son adoption record par une vingtaine d'armées. ■ B. B.

JIM HOLLANDER/EPA/CORBIS



TOTAL WAR
ROME II



CATÉGORIE :
JEU DE STATÉGIE

16

www.pegi.info
PROVISIONAL

PC DVD

intel

CREATIVE ASSEMBLY

SEGA

www.sega.com

© SEGA. Creative Assembly, the Creative Assembly logo, Total War, Total War: ROME II and the Total War logo are either registered trademarks or trademarks of The Creative Assembly Limited. SEGA and the SEGA logo are either registered trademarks or trademarks of SEGA Corporation. All rights reserved. *Offer available at participating retailers.



TIME LIFE PICTURES/GETTY

La citation

« Il est plus utile de blesser que de tuer. Alors que le mort est étendu immobile, et ne compte guère que pour un homme en moins, le blessé est une charge grandissante pour son camp. »

Capitaine Basil Liddell Hart, Pensées sur la Guerre, 1944.

La chevalerie française était-elle la fine fleur de la chevalerie occidentale pendant la guerre de Cent Ans, ou s'agit-il d'une invention du XIX^e siècle ?

BENJAMIN PIPROT, AMIENS (80)

Cela n'est pas une invention de la propagande du XIX^e siècle ! La chevalerie française avait au Moyen Âge la réputation d'être la plus brillante d'Europe : la plus courageuse, la plus impétueuse, la plus puissante, mais aussi la plus nombreuse et même la plus riche. Comment l'expliquer ? C'est en France que le système féodal, ce lien particulier qui unit

suzerain et vassal, est le plus « parfait », le plus « chimiquement pur » de la chrétienté. Sur cette base se développe et prospère une chevalerie brillante, particulièrement redoutable pour la puissance de choc de ses charges frontales, tactique qui correspond exactement à cette catégorie sociale et à son idéologie fondée sur l'exaltation

de l'honneur et du courage. Face à l'archerie anglaise [voir notre dossier guerre de Cent Ans, G&H n° 10] et vu de notre siècle rationnel et selon nos valeurs, ces charges tête baissée peuvent paraître archaïques et inefficaces. Mais les gens de l'époque n'en avaient pas nécessairement conscience. Ou tout au moins pas de la même façon. ■ L. H.

Est-il vrai que la Luftwaffe a perdu plus d'avions en 1940 contre les aviations hollandaise et française lors de l'invasion respective de leurs pays que lors de toute la bataille d'Angleterre ?

LECTEUR ANONYME

Il s'agit d'une légende. Les pertes de la Luftwaffe pendant la bataille d'Angleterre (10 juillet-31 octobre 1940) sont aujourd'hui bien connues : 1014 bombardiers (ci-contre un He 111) et 873 chasseurs abattus. Par contraste, l'ensemble des opérations entre l'invasion partielle de la Scandinavie

et la fin des combats en France coûte à l'aviation allemande 1 688 appareils détruits, dont 260 au-dessus de la Norvège. En outre, tous n'ont pas été perdus en combat aérien : le chiffre inclut plus d'une centaine de transports Ju 52 détruits au sol en Norvège et à Rotterdam, plus les victimes de la DCA. Ne pas oublier non plus l'investissement massif de la RAF en France, où elle perd plus de 1 000 avions, selon l'historien Patrick Facon*, qui estime entre 800 et 850 le nombre des victoires aériennes à partager entre Français ET Britanniques.

On est donc loin de la légende des 1 000 avions abattus par l'armée de l'air, forgée après guerre. Enfin, les conséquences des combats sont différentes. Les équipages allemands abattus au-dessus de la France et du Benelux sont en effet libérés pour l'essentiel à la reddition française, alors que leurs camarades descendus au-dessus de l'Angleterre restent captifs. Or ce sont les pertes en aviateurs qui sont, pour l'Allemagne, les plus difficiles à combler. ■ B. B. * « L'honneur des vaincus, l'armée de l'air en 1939-1940 », *Le Fana de l'Aviation*, hors-série n° 7, décembre 1997.



ENVOYEZ VOS QUESTIONS à courrier.SVGH@mondadori.fr
ou déposez-les sur www.facebook.com/guerresethistoire



Comment l'artillerie de Napoléon est-elle organisée sur les champs de bataille ?

GILBERT AZIZA, SARCELLES (95)

Arme essentielle, capable de créer la rupture dans les rangs adverses qu'elle exploite ensuite la cavalerie comme de briser les attaques adverses, l'artillerie est omniprésente dans la Grande Armée (voir notre article sur Gribenval, G&H n° 8, p. 88). Déclinée en artillerie à pied et à cheval — cette dernière, plus mobile, appuyant la cavalerie et pouvant effectuer des bascules rapides d'un point à un autre du champ de bataille —, elle se répartit grossièrement en deux composantes. Chaque division d'infanterie est normalement appuyée par une compagnie d'artillerie combinant une dizaine de pièces de campagne de 4, 6 ou 8 livres (boulets de 2, 3 et 4 kg) et un ou deux obusiers de 6 pouces (calibre 165 mm). Au niveau du corps d'armée, s'y ajoute une réserve équivalant au moins à l'artillerie d'une division, employée directement par le commandant de chaque corps, de manière autonome. Napoléon, lui, dispose toujours d'un « grand parc » d'artillerie de réserve, regroupant les pièces lourdes de 12 livres (boulet de 5,9 kg) et des pièces plus légères. Cette réserve générale est destinée à renforcer chaque corps ou à constituer dans la bataille une « grande batterie », instrument de rupture directement à la main de l'Empereur. ■ B. B.

Le mot : « Tank »

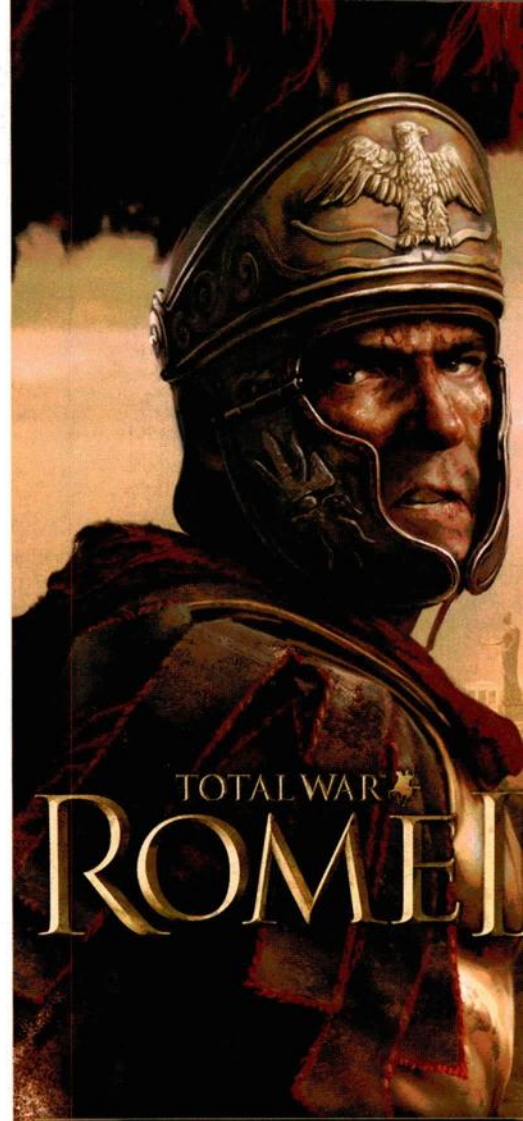
Si le mot *tank* (« réservoir ») est bien choisi fin 1915 pour camoufler les travaux britanniques sur les « cuirassés terrestres » (*landships*), les circonstances de son apparition restent controversées. Le premier scénario est le suivant : chargé de rédiger en termes discrets le compte rendu d'une réunion du « Landship Committee » du 24 décembre 1915, le lieutenant-colonel Ernest Swinton

Henri VIII d'Angleterre est-il le père de la marine militaire armée de canons, ainsi que de l'artillerie en fonte et non plus en bronze ?

BENOÎT JOSSEMAND, VINCENNES (94)

Le véritable coup d'envoi de l'essor maritime de l'Angleterre est donné sous le règne précédent, celui d'Henri VII, premier des Tudors. L'Angleterre a été expulsée de France peu avant et vient d'en finir avec la guerre civile dite « des Deux-Roses » (voir G&H n° 5, p. 74). Très au courant de ce qu'il se passe en Espagne, alors première puissance maritime mondiale, Henri engage comme Madrid des marins italiens. John Cabot (Giovanni Cabotto) va ainsi explorer les côtes d'Amérique du Nord en 1497, cinq ans après Colomb. Mais c'est en effet sous Henri VIII que l'Angleterre « largue les amarres avec le continent », comme l'écrira le juriste allemand Carl Schmitt. Son règne marque véritablement la fondation de la Royal Navy. Les fouilles sur l'épave de la *Mary Rose* (armée en 1512, coulée en 1545) le confirment. Toutefois, cela fait longtemps que des canons sont installés dans des navires (on les évoque déjà à La Rochelle en 1372; voir G&H n° 12, p. 56). En outre, les Britanniques sont alors rarement des inventeurs en matière de technologie. Les sabords, ces ouvertures percées dans la coque qui permettent de multiplier les canons sans déséquilibrer le navire, semblent bien avoir été imaginés au Portugal. De même, les canons de fonte (métal moins coûteux que le bronze) sont nés en Italie à la fin du xv^e siècle. Reste que ce sont les Anglais qui, les premiers, intègrent toutes ces innovations pour transformer les châteaux flottants du Moyen Âge, transports de l'infanterie destinée à l'abordage, en véritables systèmes d'artillerie combattant à distance. ■ L. H.

préfère le terme « *tank* » à « *water carrier* » (transport d'eau) originellement envisagé, l'abréviation de ce second terme pouvant prêter à confusion. Selon une autre source, le même comité, chargé de rebaptiser discrètement les véhicules envoyés en France, aurait pensé les étiqueter « *Water Carriers* », avant de changer d'avis pour les mêmes raisons. ■ P. G.



TOTAL WAR
ROME II

PRÉCOMMANDEZ LE JEU
ET OBTENEZ GRATUITEMENT
3 FACTIONS JOUABLES



3 SEPT 2013

16
www.pegi.info
PROVISIONAL

PC DVD
www.sega.com

intel

CREATIVE ASSEMBLY

SEGA

© SEGA. Creative Assembly, the Creative Assembly logo, Total War, Total War: ROME II and the Total War logo are either registered trademarks or trademarks of The Creative Assembly Limited. SEGA and the SEGA logo are either registered trademarks or trademarks of SEGA Corporation. All rights reserved. *Offer available at participating retailers.

Guerre du Péloponnèse

Athènes contre Comment la Grèce s'est suicidée

De 431 à 404 avant J.-C., Athènes et Sparte s'affrontent sans merci. Cette fois, il ne s'agit pas d'une énième querelle entre cités grecques, aussi jalouses que belliqueuses. Balayant les règles imposées par les rituels, les belligérants inventent une guerre sans limites, entraînant les soldats des autres cités comme leurs populations civiles dans une succession de massacres. Ce conflit n'accouche pas seulement d'un art de la guerre étonnamment moderne, il signe, avec son chroniqueur Thucydide, l'acte de naissance de l'histoire.



ILLUSTRATION: GEORGES FACILIT/BRIDGEMAN

Sparte



La charge irrésistible des hoplites a culbuté l'immense Empire perse. Et qui aurait pu leur résister ? Et pourtant, de menace extérieure, c'est contre eux qu'ils vont retourner leurs propres forces. Au sommet de sa puissance vers 470, l'empire d'or de Périclès, la Grèce n'est plus qu'une ombre ruinée, une proie sans défense, qui s'achève le 5^e siècle.

Ces vingt-sept années qui

Par Pierre Grumberg

Ensemble, ils avaient écrasé l'Empire perse en 479. Et qui aurait pu leur résister ? Mais à peine un demi-siècle plus tard, c'est entre eux que s'affrontent les meilleurs soldats du monde. Cette lutte « fratricide » n'est pas seulement un combat à mort, mais, par ses innovations, le creuset de la guerre moderne.

Des cavaliers athéniens surprennent une patrouille spartiate dans la campagne de l'Attique. La cavalerie n'a jamais été le fort des anciens Grecs. Mais le refus des batailles rangées classiques pour une guerre de raids relance l'intérêt tactique pour cette arme négligée.

En 479 avant J.-C., l'Empire perse est la première force géopolitique du monde, avec une population de 50 millions d'âmes, appuyée par 200 000 soldats. Face à ce monstre, le monde grec est éparpillé entre plus de 1 200 cités-États dont seules les cinq plus grandes parviennent à dépasser 30 000 habitants. Au mieux, les Grecs sont dix fois moins nombreux que leurs adversaires. Et même si les guerres incessantes qu'ils se livrent renforcent la militarisation de leur

société, les Grecs n'alignent guère que 40 000 soldats. Et pourtant... En 479, c'est eux qui sortent vainqueurs de cette lutte inégale, à un contre cinq. Guerre de doute possible : les cités grecques regroupées dans l'alliance hellénique forment au milieu du V^e siècle l'une des toutes premières puissances militaires de la planète. Un demi-siècle encore, et la Grèce n'est plus que l'ombre d'elle-même. Son heure est passée, au profit d'autres acteurs : la Macédoine au nord, Carthage au sud... La Grèce, en fait, est morte avant même d'avoir

existé ; la guerre du Péloponnèse est passée par là. Pourquoi ? La première raison de cet apparent suicide d'une civilisation repose sur une illusion d'optique : ce n'est pas la Grèce unie, concept nationaliste vide de sens au V^e siècle, qui triomphe des Perses, mais une alliance de circonstance, très probablement minoritaire : l'alliance hellénique ne regroupe guère autour d'Athènes et de Sparte qu'une petite quarantaine de cités. Des centaines d'autres restent prudemment neutres ou, comme Thèbes, s'allient à l'ennemi.



ont ruiné la Grèce

Dès que les Perses sont vaincus, les affaires reprennent : ce qu'on appelle la « guerre du Péloponnèse », qui démarre en principe en 431, n'est que le moment critique d'un état de guerre quasi permanent et, en fait, la deuxième du nom. Ce paroxysme découle directement d'une tentative hégémonique, la première du genre dans la péninsule.

La Grèce : une civilisation, pas une nation

Tout démarre en réalité dès 478 avec la création de la ligue de Délos, association de quelque 150 cités vouée à la lutte contre la Perse mais, surtout, dominée par Athènes — où le trésor sera d'ailleurs transféré du sanctuaire de l'île de Délos en 454. Difficile de contester les prétentions athéniennes à prendre la tête des coalisés : depuis le début des hostilités, la cité a été à la pointe du combat contre les Achéménides. Elle a été la puissance présente dans tous les grands succès décisifs, sur terre comme sur mer : Marathon (490), Salamine (480), Platées et cap Mycale (479). Pour la première fois dans l'histoire, une cité a tous les atouts pour unifier la Grèce (voir le portrait comparé d'Athènes et de Sparte p. 40) :

des mines d'argent (celles du Laurion) assurant des ressources financières, un commerce florissant, un arrière-pays agricole productif, un réservoir démographique considérable pour l'époque (300 000 habitants) et en expansion (plus 2 % par an), un régime politique stable, un chef remarquable — Périclès (voir encadré) — choisi par son peuple en 461 et maintenu au pouvoir jusqu'à sa mort. Ces conditions sont idéales pour équiper et maintenir une armée et une flotte puissantes, dont il est tentant de se servir. Petit à petit, la ligue de Délos se transforme en empire, les « associés » devenant des « protégés », au sens mafieux du terme. Ne pas se méprendre en effet sur le sens du mot « démocratie » : si Athènes en est une et tente d'exporter son modèle, son système politique n'est en aucun cas

associé à l'idée de « liberté ». Ainsi, Naxos, qui secoue la tutelle dès 471, se voit expédier une flotte punitive puis est privé de ses murs, de sa marine et de son vote à l'assemblée de la ligue. L'île de Thasos, dont les intérêts miniers sont concurrencés sans vergogne par la nouvelle colonie athénienne Ennea Hodoi (futur site d'Amphipolis fondée en 437), est écrasée en 463 à l'issue d'un siège féroce. Vers 430, l'empire athénien regroupe, selon les estimations, entre 30 et 50 % de la population d'un monde grec peuplé de 1,5 à 3 millions d'habitants : chiffres imprécis, mais qui laissent entrevoir l'émergence d'une masse critique.

Sparte, curieuse protectrice de la liberté

Dans l'incroyable puzzle que constitue le monde hellénique au V^e siècle, une unique puissance peut s'opposer aux ambitions d'Athènes : Sparte. Sur terre, les troupes spartiates, sorte d'élite politico-militaire que l'historien Victor Davis Hanson (voir p. 44) compare aux Waffen SS, passent à bon droit pour invincibles, elles l'ont d'ailleurs prouvé largement contre les Perses. Mais le régime lacédémonien

a plus de faiblesses qu'Achille n'avait de talons : il n'a pas de flotte, son économie est primitive et, surtout, il repose sur l'exploitation brutale d'une classe d'esclaves agricoles, les hilotes, qui ne demandent qu'à se révolter.

La fragilité du système social spartiate oblige l'armée à conserver sur

son territoire une force de maintien de l'ordre. Ce « fil à la patte » lui interdit de fait les longues expéditions et limite ses forces à un corps de 8 000 à 10 000 fantassins, contre le triple à Athènes. Cette particularité explique pourquoi Sparte, à la différence d'Athènes, n'a pas les moyens d'un empire et ne recourt aux armes qu'en dernier ressort. La force principale des Lacédémoniens, en fait, est la peur suscitée par Athènes qui jette des cités dans les bras de la

« ligue du Péloponnèse », contrepoids à la ligue de Délos. Ce n'est pas l'un des moindres paradoxes du conflit à venir, explique Hanson, que de faire de la pire **oligarchie** réactionnaire la championne de la liberté.

Après la paix froide qui dure depuis 479, la situation entre les deux « superpuissances » s'envenime en 465, lorsque Sparte, ébranlée par une révolte d'hilotes, renvoie les hoplites qu'Athènes expédie à son secours. Ne s'agirait-il pas d'un cheval de Troie ? A-t-elle vraiment tort de décliner l'offre ? Quoi qu'il en soit, Athènes (vexée ou jouant double jeu) recueille les révoltés et les installe dans sa colonie de Naupacte, porte d'entrée du très stratégique golfe de Corinthe (voir carte p. 37). Le geste est, on s'en doute, assez peu apprécié. Six ans plus tard, la guerre éclate entre les deux rivales. Lorsque Mégare et sa voisine Corinthe, deux alliées de Sparte, en viennent au glaive, Athènes décide d'appuyer la première, mettant un pied dans l'isthme tout aussi stratégique qui sépare le Péloponnèse du reste de la Grèce. Cette « première guerre du Péloponnèse » va s'étendre par intermittence sur quinze années, multipliant les retournements,

Suite page 38

■ Périclès, stratège irremplaçable

Né vers 495, Périclès mérite bien par sa carrière exceptionnelle de donner son nom au V^e siècle grec. Fils de Xanthippe, politicien et militaire estimé depuis qu'il a vaincu les Perses au cap Mycale en 479, il est logique pour lui d'embrasser la double carrière. Doué pour la parole, ami des philosophes, il est flanqué d'Aspasie, maîtresse qu'il traite avec respect et qui participe à la vie publique, dans une cité où les femmes sont cloîtrées. Périclès réussit le tour de force, dans un système démocratique où l'élection des dix stratèges est annuelle, de rester au pouvoir de 461 à 430. Cette longévité incroyable s'appuie sur le menu peuple, qui profite largement de ses mesures, contre le parti conservateur incarné par Cimon (fils de Miltiade, vainqueur de Marathon). Militairement, le bilan est plus mitigé. Toutes ses campagnes ne sont pas victorieuses : il est en partie responsable du fiasco de l'expédition envoyée en Égypte au secours d'une insurrection antiperse (459-454). Mais il est assez clairvoyant — et brutal — pour mater les rébellions dans l'empire, de sorte qu'Athènes, à la veille de la guerre, est la première puissance du monde hellénique. Sa stratégie de refus de la bataille rangée en 431 est saine et intelligente, même si elle lui vaut d'être mis à l'écart en 430. Homme de son temps, Périclès ne peut prévoir l'épidémie qui l'emporte en 429 à 66 ans. Il va manquer cruellement à sa cité en guerre, les démagogues qui lui succèdent — Cléon et autres Alcibiade — n'étant pas du même calibre. Athènes va payer ainsi doublement le prix de la peste...

Outre la cavalerie, la guerre révèle les troupes légères, comme ce peltaste, roi de l'embuscade et du raid.

Une **oligarchie** (*oligarkhia*, « commandement de quelques-uns ») est un régime politique où le pouvoir est détenu par une petite partie de la population. En Grèce au V^e siècle, les oligarques sont en général issus des classes de riches propriétaires fonciers, opposés aux classes populaires non possédantes.

Une tragédie grecque en quatre actes

Acte I : LA GUERRE D'ARCHIDAMOS [431-421]

431 - Dès mars, les Thébains, alliés de Sparte, tentent de saisir la petite cité de Platées, alliée d'Athènes. Mais les défenseurs capturent le commando et, à l'issue d'un marché de dupes, le massacrent... Le ton est donné, tout comme l'alerte : Athènes n'est pas surprise lorsqu'en mai le roi de Sparte Archidamos envahit l'Attique à la tête de 60 000 coalisés. Il compte ravager le territoire ennemi afin de forcer une bataille rangée, que les hoplites spartiates remporteront. Mais Périclès refuse le combat et abrite la population derrière les Longs Murs (voir p. 43). Impuissant, Archidamos évacue. Il reviendra sans plus de succès en 430, 428, 427, 425... En attendant, la flotte athénienne lance des raids dès juillet sur le Péloponnèse.

430 - Retour d'Archidamos en Attique en mai et nouvel exode vers les Longs Murs. Mais les réfugiés, entassés dans des conditions précaires, sont victimes d'une terrible épidémie (voir encadré p. 39), dont meurent un tiers des Athéniens (y compris Périclès). Seule note positive pour la cité attique : la rebelle Potidée, assiégée depuis 432, tombe en fin d'année.

428 - En juin, Mytilène, sur l'île de Lesbos, se révolte contre Athènes. Un siège terrible s'achève en juin 427 par le massacre d'un millier de rebelles et la déportation des autres au profit de colons athéniens.

427 - La guerre civile éclate à Corcyre, deuxième puissance navale grecque, entre oligarques et démocrates. Athènes soutient les seconds qui l'emportent en 425, exterminant leurs rivaux prospartiates. En août, les derniers défenseurs de Platées, assiégée depuis mai 429, sont égorgés par les Thébains. Simultanément, les Athéniens interviennent en Sicile (jusqu'à la fin 424) pour contrer les velléités agressives de Syracuse, puissance locale liée à Sparte par ses origines.

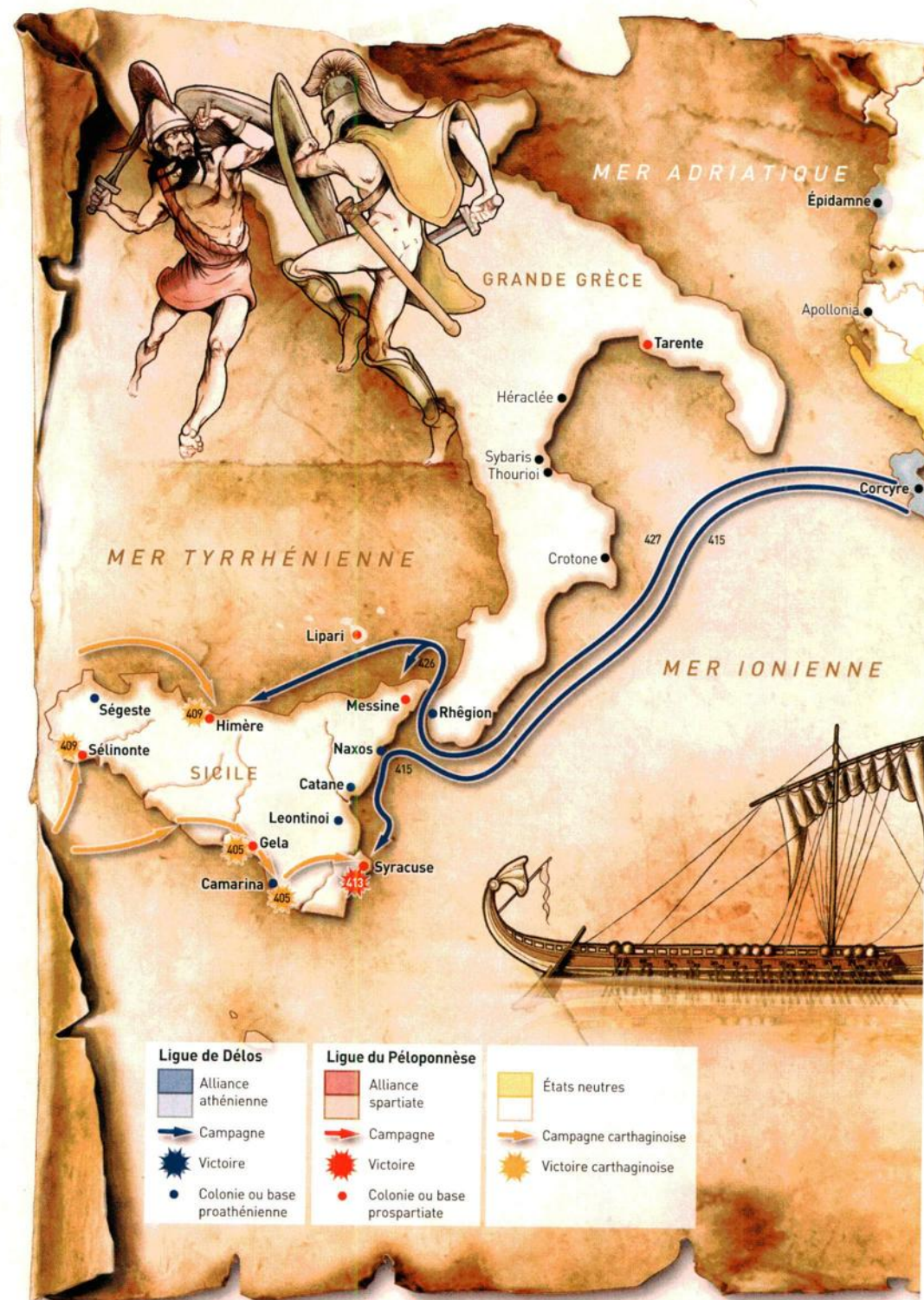
425 - Maîtres de la mer, les Athéniens installent en mai une base à Pylos, dans le Péloponnèse. Sparte tente de cautériser la plaie à son flanc en débarquant sur l'île de Sphactérie. Mais 292 hoplites, piégés, sont forcés à se rendre. Les Lacédémoniens se voient interdire toute invasion de l'Attique sous peine d'exécution des prisonniers.

424 - Mauvais millésime pour Athènes : en novembre, une armée mal coordonnée se fait étriller à Déliion par les Thébains. En décembre, une « force spéciale » d'ex-hilotes menée par le Spartiate Brasidas (voir encadré p. 48) s'empare de places en Chalcidique (Acanthos, Torone...) et surtout de la colonie athénienne d'Amphipolis, débouché clé du bois et des métaux précieux de Thrace.

422 - Après une contre-attaque en Chalcidique en 423, l'Athénien Cléon est mis en déroute et tué sous Amphipolis, tout comme Brasidas son vainqueur. Épuisés, les belligérants se décident enfin à négocier.

Acte II : LA FAUSSE PAIX DE NICIAS [421-415]

421 - La paix dite de Nicias (du nom du principal général et négociateur athénien) aboutit à un retour au *statu quo ante*. Les otages spartiates



Ligue de Délos		Ligue du Péloponnèse		États neutres	
	Alliance athénienne		Alliance spartiate		États neutres
	Campagne		Campagne		Campagne carthaginoise
	Victoire		Victoire		Victoire carthaginoise
	Colonie ou base proathénienne		Colonie ou base prospartiate		

sont libérés en échange d'Amphipolis. Mais les irréductibles antiathéniens (Corinthe, Thèbes, Mégare...) refusent la paix, tout comme Amphipolis refuse de retourner dans le giron athénien.

420 - En juillet, le politicien et général athénien Alcibiade (voir encadré p. 51) pousse à soutenir une coalition de cités du Péloponnèse menées par Argos, jusqu'à présent neutre, contre l'hégémonie lacédémonienne. Très critiqué pour son manque de réaction et soupçonné de trahison, le roi de Sparte Agis II finit par écraser les coalisés en août 418 à Mantinée.

417 - À Argos, forcé de rejoindre le giron de Sparte, la guerre civile fait rage entre oligarques et démocrates proathéniens, qui sont finalement vaincus. La guerre — qui n'a pas repris officiellement — est dans l'impasse.

Acte III : L'EXPÉDITION DE SICILE [415-413]

415 - Au printemps, Alcibiade convainc les Athéniens de repartir en Sicile. Un énorme corps expéditionnaire quitte l'Attique en juin et met le siège devant Syracuse. Mais, dès son arrivée en Sicile, le compétent Alcibiade, accusé de sacrilège, doit repartir en Grèce rendre des comptes et son collègue Nicias lambine. Alcibiade, menacé par la justice, trouve refuge à Sparte.

414 - L'excellent général Gylippe, dépêché par Sparte au secours des Syracusains, prend la défense en main. Il recrute des troupes locales et force Athènes à réclamer des renforts. Alcibiade, lui, conseille aux Spartiates de constituer à Décélie, près d'Athènes, une base permanente qui va priver l'ennemi de son arrière-pays.



413 - Battus sur terre et sur mer devant Syracuse pendant l'été, les Athéniens se font massacrer en tentant une retraite. L'expédition finit en désastre (voir G&H n° 7, p. 90) : Athènes n'a plus ni armée ni marine.

Acte IV : REQUIEM EN ASIE MINEURE (412-404)

412 - Pendant que les Athéniens reconstruisent leur flotte, les Spartiates, autrefois champions de « l'indépendance » grecque, s'allient avec les Perses. Joli coup qui permet de financer une marine et de menacer l'Asie Mineure. Où les colonies athéniennes en profitent pour se révolter.

411 - Fragilisée par les désastres, la démocratie chute en juin à Athènes au profit d'un régime oligarchique. Mais la coalition dirigée par Sparte

ne profite guère des désordres pour agir. Alcibiade est rappelé par la garnison athénienne de Samos, gagnée à la faction démocrate. Avec son collègue Thrasybule, il retourne la situation à l'automne en étrillant la flotte spartiate à Abydos et Cynossème.

410 - Vainqueur en mars à Cyzique, Alcibiade appuie le rétablissement de la démocratie à Athènes. Mais les Spartiates, secondés par les Perses, grignotent l'Asie Mineure...

408 - Alcibiade reprend Byzance, perdue en 411. Enfin réhabilité et nommé commandant suprême, il reprend la contre-offensive en Asie Mineure.

406 - Un lieutenant d'Alcibiade subit à Notion un revers naval mineur, ce qui vaut une nouvelle disgrâce à son chef... et la gloire à l'amiral spartiate Lysandre. Il serait temps de saisir la main tendue

par Sparte. Mais Athènes, qui a pris une revanche immédiate aux îles Arginuses, s'y refuse. Pis : les Athéniens font mettre à mort six de leurs huit stratèges vainqueurs pour n'avoir pas porté secours, en pleine tempête, à des équipages en perte de vue.

405 - En septembre, Lysandre surprend la flotte athénienne au repos à Aigos Potamos (voir p. 38). Trières saisies ou détruites, équipages massacrés, prisonniers exécutés... Athènes n'a plus de flotte.

404 - Lysandre entre au Pirée en avril à la tête de ses trières. Les Athéniens se rendent. Les Longs Murs sont abattus. La dictature des Trente Tyrans est mise en place. Mais les Athéniens les chassent et, alliés à Corinthe, Thèbes et Argos, relancent une nouvelle guerre contre Sparte de 395 à 387. Signe du déclin des cités grecques, c'est la Perse qui arbitre...

Arrêtée à Himère en 480, l'expansion carthaginoise en Sicile est relancée par la guerre du Péloponnèse. Acculée par la défaite de son alliée athénienne en 413, Ségeste appelle en 410 Carthage en soutien contre sa rivale prospartiate Sélinonte. Malgré l'intervention de Syracuse, Carthage arrive à s'emparer de Sélinonte en 409, puis de Gela et Camarina en 405.

À Aigos Potamos, en 405, les Athéniens ont tiré leurs trières sur le sable pour se ravitailler tranquillement lorsque les « marines » du Spartiate Lysandre débarquent par surprise... Cet amiral rusé a scruté les mouvements adverses plusieurs jours et découvert ses habitudes négligentes. Sur 170 trières, 150 sont prises ou détruites et 3 000 prisonniers sont exécutés. Pour Athènes, c'est la fin.

jusqu'à la paix signée par Périclès en 445, dite « de trente ans ». Appellation bien ambitieuse...

Guerre militaire, civile, sociale, ethnique...

Le mécanisme qui va pousser à reprendre la guerre repose sur un engrenage de brutalités et d'infractions aux traités de la part d'Athènes, lubrifié par la peur montante de l'impérialisme. Après avoir hésité puis refusé de secourir les révoltés de Samos écrasés par Athènes en 440, Corinthe, pilier de la ligue du Péloponnèse, doit avaler encore trois couleuvres. Décidée à réprimer sa propre colonie révoltée de Corcyre en 433, la cité se voit privée de la victoire par l'intervention de trières athéniennes. La même année, nouvel incident : Mégare, redevenue alliée de Corinthe, se voit infliger pour un prétexte discutable une interdiction ruineuse de commercer avec la ligue

de Délos. Périclès ajoute là-dessus en 432 le siège de la rebelle Potidée, passée sous sa « protection » mais ex-colonie corinthienne... Autant de gouttes qui font déborder le cratère. La décision est prise à Sparte : c'est la guerre.

Le conflit qui éclate au printemps 431 (voir déroulement détaillé p. 36) pourrait se situer dans la continuité des précédents. Il sera pourtant, comme l'explique son grand et immortel historien et participant, l'Athénien Thucydide, une « guerre à nulle autre pareille » (voir p. 52). La rupture est d'abord d'ordre militaire : à la différence des guerres du passé entre cités, où l'on s'affronte sur pré carré pour en finir vite et retourner aux champs, elle voit très peu de batailles rangées (guère plus de trois engagements majeurs en vingt-sept ans, voir p. 46) mais se présente comme un conflit d'usure, une série d'occupations, de raids, de sièges, où les troupes légères et la cavalerie

jouent un rôle aussi important, sinon plus, que l'infanterie lourde de jadis. La rupture est ensuite morale : si les Grecs n'étaient pas tendres, la terreur, notamment vis-à-vis des populations civiles, franchit un nouveau cap, aggravée par la pratique de la terre brûlée et les ravages des épidémies (voir encadré p. 39). Et la cité réputée aujourd'hui pour avoir « inventé » la démocratie va se distinguer également en inventant le nettoyage ethnique.

Le laboratoire de la guerre moderne

La rupture est aussi sociale : le conflit n'intervient pas qu'entre cités rivales, mais entre les partis opposés au sein même de ces cités. Ainsi, l'aristocratie spartiate lutte contre les hilotes, comme à Corcyre où s'opposent les tenants d'une oligarchie de possédants prospartiates à une masse démocrate proathénienne. La cité



de Périclès n'est pas imperméable à ces déchirements : s'il est moins violent qu'à Sparte, un antagonisme virulent oppose les hoplites paysans, dont les terres sont vulnérables et qui prêchent donc la paix, aux équipages de la flotte, recrutés dans le petit peuple urbain, qui sont payés pour ramer et n'ont rien à perdre.

La rupture intervient enfin au niveau géographique. Quand les opérations militaires entre cités s'étaient encore déroulées dans un périmètre limité à la Grèce et à la mer Égée, les combats à venir vont s'étendre sur un théâtre large de 2000 km, de la Sicile au Bosphore. Sans compter l'implication directe ou indirecte dans les hostilités des immenses empires perse et **carthaginois**. Par son ampleur, sa durée, sa férocité, son caractère total, la guerre du Péloponnèse n'est pas sans évoquer les futurs conflits mondiaux. S'il est difficile d'assurer, comme Victor Davis Hanson, que la guerre du

Péloponnèse a accouché du « modèle occidental de la guerre » (voir p. 44 et bibliographie p. 55), ce qui est certain, en revanche, c'est que la Grèce en sort exsangue en 404 avec la défaite d'Athènes, ruinée et privée d'un tiers de sa population. Si la cité va récupérer rapidement sa prospérité, sa puissance militaire ne s'en remettra pas. Sparte a-t-elle gagné ? Même pas. Le gouvernement oligarchique mis en place à Athènes ne tient pas un an et les autres cités ne tardent pas à se rebeller contre le nouvel *hégémon* : il faut tout l'art du grand roi et général Agésilas II pour mater la révolte. Les Spartiates n'en finiront pas moins écrasés à Leuctres en 371 par les Thébains d'Épaminondas (voir p. 45)... La Grèce, alors, n'est plus que l'ombre de Marathon. Les Perses, alliés de circonstance des Spartiates, en profitent pour reprendre l'Asie Mineure et s'installer solidement à Chypre et en Égypte. Surtout, la Grèce est sans défense face à un nouveau prédateur :

■ La « peste », la pire défaite des Athéniens

En forçant l'ennemi athénien à fuir derrière les murailles, le Spartiate Archidamos a remporté (involontairement) sa plus belle victoire. L'urbanisme archaïque d'une cité de 30 000 âmes n'est pas capable d'encaisser un afflux soudain de réfugiés. Dans les conditions d'hygiène précaire et de promiscuité, sous la chaleur du printemps grec, l'épidémie est inévitable. Si Thucydide a décrit avec précision les symptômes (céphalées, toux, douleurs à la poitrine, puis démangeaisons, vomissement et diarrhées), les médecins s'interrogent toujours sur la nature du mal, variole et typhus étant plus plausibles que la peste bubonique. Sans défense, la population se trouve dans un état de détresse qui favorise tous les excès de comportement. L'effrayant spectacle des mourants a-t-il, par contamination morbide, favorisé les horreurs de la guerre qui vont suivre, comme le pense Victor Davis Hanson ? Difficile à dire. Ce qui est sûr, c'est qu'Athènes perd là (et dans la rechute de 427) un tiers de sa population, donc un tiers de ses soldats. Plus que les Spartiates en tuèrent jamais sur le champ de bataille.

en 338, à Chéronée, les Macédoniens Philippe II et son fils Alexandre détruisent l'ultime armée levée pour défendre l'indépendance des cités. La civilisation grecque n'est pas morte, loin de là. Mais sa splendeur militaire, oui : si les soldats grecs ont encore un avenir, ce sera désormais au service des autres. ■





Les deux extrêmes du monde

Par Nicolas Chevassus-au-Louis

Athènes et Sparte n'ont eu de cesse de s'affronter, au-delà de la guerre du Péloponnèse. Cette rivalité guerrière se double d'une opposition structurelle : ces deux cités-États incarnent des modèles radicalement antagonistes de la Grèce antique. À part la langue et le panthéon, elles ne partagent aucune caractéristique commune. **Passage en revue de ces différences.**

Les **Doriens** sont un des quatre peuples mythiques, avec les Achéens, les Éoliens et les Ioniens, reconnus à l'époque comme constituant la « nation » grecque, par opposition aux peuples non-hellénophones.

1 – Thésée contre Lacédémone

Athènes a été créée au IX^e siècle, par l'union de plusieurs petits villages situés autour de la colline de l'Acropole. D'où l'obligatoire pluriel, même en grec ancien (*Athenai*), de son nom, que la cité doit à la protection de la déesse Athéna. Selon la légende, c'est Thésée, devenu roi après avoir tué le Minotaure, qui aurait fondé la cité.

La cité de Sparte a été fondée à la fin du IX^e siècle par le regroupement (synœcisme) de quatre petits villages **doriens**. Selon la mythologie, elle tient son nom de Sparta, la fille d'Eurotas, roi de Laconie qui aurait donné naissance au fleuve éponyme en drainant les marécages de la plaine laconienne. À la mort de ce dernier, Sparta épouse un certain

Lacédémone, fils de Zeus et Taygète, qui va donner au territoire de la cité son nom antique de Lacédémone. Parmi les rois célèbres de Sparte, figure aussi Ménélas, l'infortuné mari d'Hélène dans *L'Illiade*. Un autre personnage central de l'histoire de Sparte est le législateur Lycurgue (IX^e-VIII^e s.), roi semi-légitime des débuts de la cité qui aurait jeté les bases de l'organisation oligarchique et militaire.

2 – Dynamisme citadin contre ruralité immobile

Le territoire d'Athènes couvre toute la région de l'Attique, soit 2 650 km². Celui de Sparte est environ deux fois plus vaste, avec 5 180 km², s'étendant sur tout le sud du Péloponnèse. Les deux cités-États regroupent chacune autour de 300 000 habitants.

Athènes, où 10 % de la population se concentre dans la ville même (plus 5 % au port du Pirée), est plus urbanisée que la très rurale Sparte. Elle attire en outre de nombreux étrangers et profite d'un dynamisme démographique spectaculaire : plus 2 % par an tout au long du V^e siècle. À Sparte, la population stagne : ce phénomène que les historiens appellent oliganthropie (« manque d'hommes ») est un problème récurrent de la cité.

3 – Démocratie contre oligarchie

Athènes s'honore d'être, depuis la fin du VI^e siècle, une démocratie. Une assemblée de citoyens (*Ecclesia*) gouverne la ville (voir infographie p. 42) : on y vote à main levée pour chaque décision. Ses pouvoirs sont considérables. Elle vote les lois,



Rostre de bronze contre défense de fer : le cliché qui voit la guerre du Péloponnèse comme la lutte entre la baleine athénienne et l'éléphant spartiate est vérifié. C'est bien parce que ces deux colosses n'ont aucun terrain commun que la guerre s'éternise près de trente ans.

de grec

les budgets (en particulier l'impôt, qui n'est pas systématique, sauf pour les étrangers), la guerre et la paix, élit les hauts magistrats tels les stratèges, au nombre de dix, qui commandent les armées. Elle les punit — de mort ou de bannissement (ostracisme) — si elle estime qu'ils ont failli. Une assemblée de 500 citoyens tirés au sort parmi une liste de candidats, la *Boulè*, prépare les réunions de l'*Ecclesia* et fait office de pouvoir exécutif. Attention à s'entendre sur le mot « démocratie » : la moitié des habitants est exclue de la citoyenneté. Il s'agit, d'une part, des 110 000 esclaves et, d'autre part, des 40 000 étrangers (ou métèques) libres, originaires de cités grecques mais privés de droits civiques à Athènes. Ces derniers peuvent cependant, s'ils font preuve de leur mérite, acquérir la citoyenneté athénienne. Si l'on écarte les femmes et les jeunes hommes de moins de 20 ans, il ne reste donc qu'environ 40 000 citoyens disposant du droit de vote. En pratique, un peu plus d'un dixième d'entre eux participe

aux séances de l'*Ecclesia*, dont les décisions les plus graves, comme l'ostracisme, ne sont valides qu'au-delà d'un quorum de 6 000 votants.

Le système politique de Sparte est plus mal connu : on écrit peu dans cette cité, qui se targue de vivre dans le secret (le mot « laconique » vient de la Laconie, région de Sparte), les principales sources écrites étant le fait de penseurs athéniens du IV^e siècle, Platon et Xénophon (voir p. 55), plutôt admiratifs de la société spartiate. On sait toutefois que l'autorité s'incarne dans deux rois, choisis parmi les deux plus grandes familles de la cité réputées descendre d'Héraclès. Ils président au culte et dirigent les armées, l'un restant à Sparte quand l'autre part en campagne. Le pouvoir civil est aux mains de la gérance, un

conseil de 28 citoyens âgés de plus de 60 ans, élus à vie par acclamation de l'assemblée des citoyens (*Apella*). Les deux rois y participent aussi.

Ce pouvoir des plus âgés, la gérance étant une sorte de sénat combiné à une haute cour de justice, contribue au conservatisme, valeur cardinale de Sparte. Il est cependant équilibré par cinq épheores (« surveillants »),

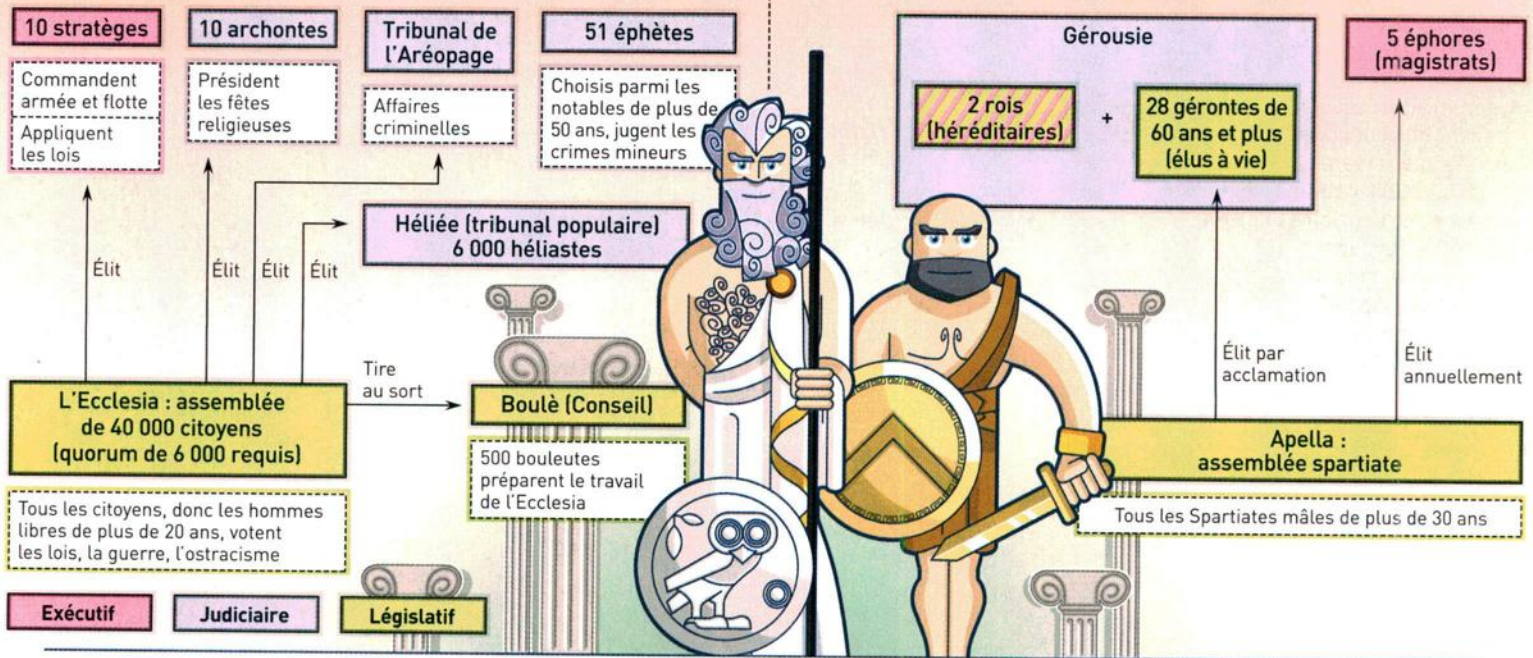
magistrats élus annuellement par l'*Apella*, qui est une simple chambre d'enregistrement de leurs décisions. Les épheores constituent en fait une forme de gouvernement, qui contrôle les rois et dirige une police secrète chargée de la surveillance des hilotes,

la *krypteia*. Cette structure politique rigide s'appuie sur un système social plus inégalitaire encore, sauf pour les femmes qui, fait sans équivalent dans la Grèce classique, reçoivent une éducation poussée.

La structure politique rigide de Sparte s'appuie sur un système social inégalitaire.

ATHÈNES

SPARTE



Démocratie contre oligarchie : à Athènes, les citoyens, réunis en assemblée, exercent en fait tous les pouvoirs. À Sparte, le pouvoir est détenu par une poignée de guerriers professionnels, régnant sur une classe de cultivateurs esclaves.

La **drachme** est une pièce d'argent de 4,3 g frappée à Athènes d'une chouette (symbole d'Athéna) ou parfois d'une amphore. 6 000 drachmes constituent un talent.

L'**agôgè**, qui effrayait et fascinait à la fois les chroniqueurs athéniens, est l'éducation que recevaient collectivement les jeunes hommes de Sparte dès l'âge de 7 ans. Volontairement sous-alimentés, parfois obligés de voler leur nourriture, en concurrence incessante les uns par rapport aux autres et soumis à d'incessants châtiments physiques, les futurs Spartiates étaient dressés à devenir des hoplites, mais aussi des citoyens vertueux et obéissants.

Sparte ne compte qu'au plus quelque 10 000 citoyens : les *homioi*, c'est-à-dire « les semblables ». Les critères pour faire partie des *homioi* sont drastiques : être le descendant légitime de deux Spartiates, posséder un lopin de terre et participer aux repas pris en commun. À côté de cette petite minorité, on compte 250 000 hilotes. Souvent descendants des habitants de la Messénie (une province voisine de la Laconie annexée par Sparte au VIII^e siècle), ils sont attachés au travail de la terre, véritables serfs dépourvus de tout droit civique. À la différence des esclaves, ils ne peuvent cependant pas être vendus. Les révoltes, fréquentes, des hilotes sont la terreur de la gérousie. La population de Sparte compte aussi des périèques, hommes libres originaires de cités voisines, mais dépourvus de droits civiques. Ils sont plus nombreux que les citoyens. Sparte ignore le droit du sol et les étrangers ne deviennent jamais citoyens.

4 - Commerce contre agriculture

L'économie athénienne repose sur trois piliers. L'agriculture, d'abord, comme partout en Grèce, ensuite l'importante source numéraire que représentent les riches mines argentifères du Laurion (voir carte p. 43).

Enfin, le commerce. Athènes dispose en effet d'un remarquable port naturel, Le Pirée, capable d'accueillir 300 navires et relié à la cité par un corridor fortifié (les Longs Murs, voir carte p. 43). Pour Athènes, l'accès au port est vital : c'est là qu'arrive le blé du Pont-Euxin (la mer Noire) ou d'Égypte, les raisins de Corinthe, le bois du Liban... Puissance commerciale sans rivale, Athènes frappe sa monnaie, la **drachme**, une référence dans tout l'Est méditerranéen. « Athènes est une thalassocratie, qui profite de la maîtrise des mers, pour prospérer du commerce et de la taxation des échanges transitant par Le Pirée », résume Olivier Battistini (voir bibliographie p. 55).

L'économie spartiate est presque entièrement rurale. La terre appartient à l'État, qui la divise en des lots égaux attribués aux citoyens. Mais ces derniers ont interdiction de travailler (tout leur temps est voué à l'entraînement militaire), laissant le labeur des champs aux hilotes et l'artisanat aux périèques. À Sparte, pas de monnaie, ou presque : argent et métaux précieux sont réservés aux cadeaux diplomatiques. C'est l'État qui assure les besoins des citoyens. Comment se finance-t-il ? Faute de sources, on l'ignore hélas... Le commerce est quasi nul, le port le plus proche, celui de Gythium, est à 50 km de la cité.

5 - Empire maritime contre confédération continentale

En 431, Athènes dirige la ligue de Délos, qui regroupe sous un principe d'égalité la plupart des îles de la mer Égée. Son objectif était en principe d'aider à la libération des cités grecques sous domination perse. Chaque cité est censée contribuer à la flotte commune en armant des trières. En réalité, seules les plus riches le peuvent : aux autres, Athènes impose le paiement d'un tribut annuel, le *phoros*. Qui finit par être exigé de tous... « Du tribut, on est passé à un quasi-racket, de l'alliance à un Empire qui regroupe près d'un million d'habitants », analyse Olivier Battistini.

Sparte s'appuie depuis le VI^e siècle sur l'union des « Lacédémoniens et de leurs alliés », comme disent les textes d'époque : une confédération d'États du Péloponnèse (notamment l'Arcadie, où se trouve la fameuse Olympie). Sparte n'impose aucun tribut. Cette alliance est plus souple que la ligue de Délos, même si aucune cité ne songe à contester la prédominance de Sparte. Hors du Péloponnèse, Sparte peut compter sur l'alliance d'États qu'inquiète l'impérialisme athénien : la Béotie, dont la capitale est Thèbes, et, plus au nord, la Macédoine.

6 – Marine contre infanterie

À Athènes, les hommes accomplissent de 18 à 20 ans un service militaire, l'éphébie (obligatoire pour être citoyen), puis sont mobilisables jusqu'à 60 ans en fonction d'une pyramide sociale à quatre étages. Le premier est celui des 21 000 thètes, artisans ou boutiquiers relativement pauvres qui servent comme rameurs de galères ou fantassins légers (*ci-dessous*). Le deuxième étage est celui des 14 000 zeugites, petits agriculteurs de l'Attique possédant 5 à 6 hectares de terre. Propriétaires de leurs armes, ils servent comme hoplites. Troisième étage : 4 000 hippeis, plus riches, servant dans la cavalerie. Enfin, tout en haut de l'échelle, se trouve un corps d'un millier d'officiers. Souvent descendants de l'aristocratie des premiers temps d'Athènes, ils possèdent de vastes domaines agricoles. Toutes ces origines sociales différentes sont génératrices de conflits :

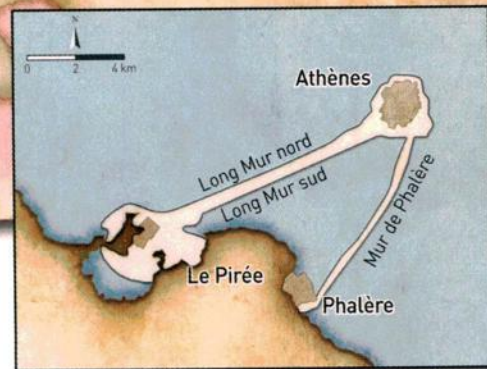
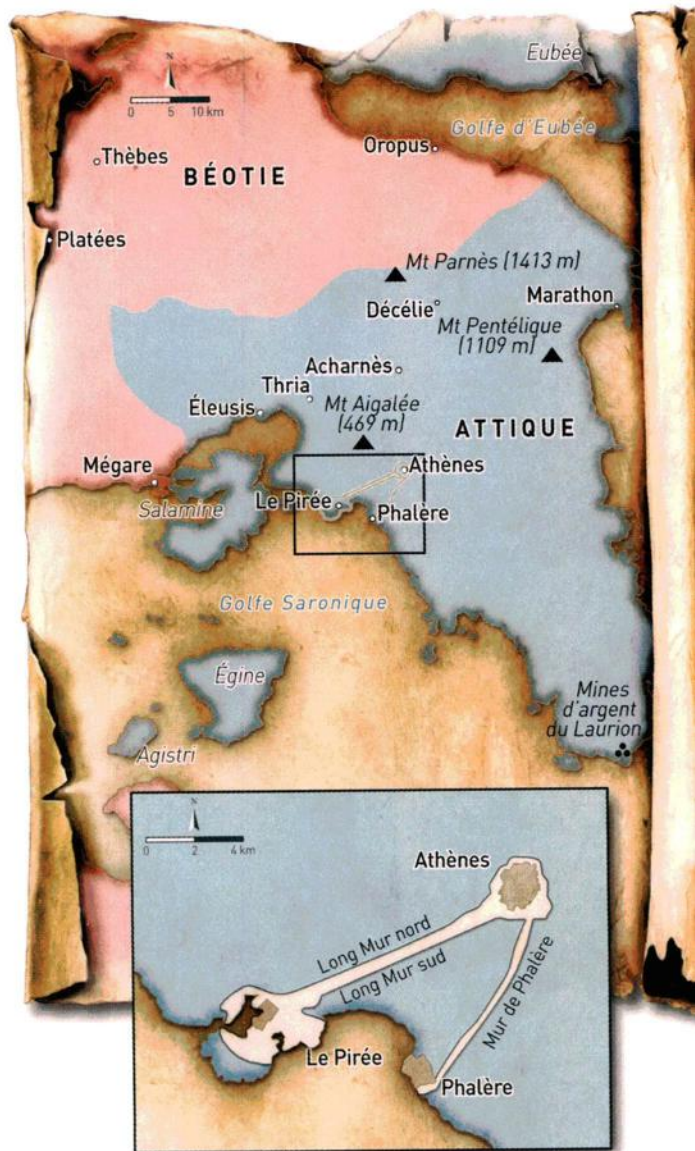
ainsi, les hoplites sont plutôt enclins à la

Le tribut annuel versé par la ligue de Délos équivaut à 11,6 tonnes d'argent !

paix, car la guerre entraîne des razzias qui dévastent les propriétés agricoles, alors que les thètes ont tout à gagner : c'est essentiellement pour les solder (et aussi pour construire une flotte imposante de 300 trières) que sert le tribut versé par la ligue de Délos et qui s'élève chaque année à environ 450 talents : 11,6 tonnes d'argent !

Si Sparte n'a pas de marine, elle aligne les hoplites les plus réputés du monde grec. Tous les citoyens (ainsi, semble-t-il, que les périèques) en âge de porter les armes, en théorie de 19 à 60 ans, y participent. Ils sont entraînés à combattre dès l'enfance par une dure éducation : l'agôgè. Les combattants sont groupés en sections qui comptent chacune un représentant de chaque classe d'âge

mobilisée, les plus jeunes marchant en tête. Les hilotes servent parfois de troupes supplétives. La phalange se déploie en ligne, avec une profondeur d'une dizaine d'hommes, derrière ses boucliers marqués d'un lambda (pour *Lakedaimon*). Aucune innovation tactique, donc, par rapport aux procédés de combat de la Grèce classique, mais une cohésion, un entraînement et une discipline hors pair... et une supériorité numérique incontestable puisque Sparte et ses alliés alignent 40 000 hommes sur terre contre 23 000 pour Athènes. L'armée spartiate n'utilise quasiment pas de cavalerie, arme qu'elle méprise traditionnellement. La cité ne possède qu'une minuscule marine : elle ne se dote d'une flotte d'une centaine de trières qu'à la fin de la guerre du Péloponnèse, en partie fournie par ses alliés telle Corinthe et commandée par un navarque.



7 – Religion : rare point commun

C'est le seul aspect, avec la langue grecque, que les deux cités rivales ont en partage. Toutes deux vénèrent les dieux de l'Olympe, communs à tous les Grecs, ainsi que les héros. Et célèbrent les mêmes fêtes religieuses et pratiquent les sacrifices aux dieux. Tout juste peut-on noter une forte spécialisation du culte à Athènes, surtout consacré à Dyonisos et Athéna (à qui est dédié le Parthénon). Sparte, là encore conservatrice, reste plus religieuse. « *De leur enfance à leur mort, les hommes et les femmes de Sparte vivaient dans un univers où la force des puissances surnaturelles était ressentie comme omniprésente* », explique Nicolas Richer, historien de la cité (voir bibliographie p. 55). Et plus polythéiste, comme en témoignent les quelque 90 temples que compte la cité, tous dédiés à des divinités différentes. ■

LES LONGS MURS, L'IMPÉNÉTRABLE BOUCLIER D'ATHÈNES

Athènes, qui sait son infanterie inférieure à celle de Sparte, place son salut dans les Longs Murs, remparts édifiés entre 461 et 456 pour relier la ville au port du Pirée. Ce cordon ombilical, invulnérable aux techniques de siège primitives de l'époque, protège en outre les habitants de l'Attique des invasions saisonnières. Les Spartiates trouvent une solution partielle en installant un poste permanent à Décélie, qui menace les fermiers et empêche les Athéniens d'exploiter les mines d'argent du Laurion, dont ils ont besoin pour financer leur guerre.



Victor Davis Hanson : « La lutte n'est plus territoriale mais existentielle »

Propos recueillis par Yacha Maclasha, traduits de l'anglais par Pierre Grumberg

Les caractères excessifs du conflit tiennent à l'incapacité mutuelle des belligérants à s'infliger des dégâts décisifs. Mais ils découlent aussi de l'impossibilité des cités-États à évoluer, notamment en accouchant d'un système politique stable.



Né en 1953, l'historien **Victor Davis Hanson** se fait reconnaître, après sa thèse soutenue à l'université de Stanford en 1980, comme l'un des tout meilleurs spécialistes américains de la Grèce antique et de son art militaire. Professeur à la California State University (Fresno), à Stanford mais aussi à la Naval Academy d'Annapolis, il est sûrement le meilleur connaisseur mondial de la guerre du Péloponnèse, à laquelle il a consacré deux classiques (voir bibliographie p. 55).

G&H: Le conflit est-il évitable ?

Victor Davis Hanson : Toutes les guerres sont, d'une certaine manière, évitables. Mais en 431, Athènes n'a pas les moyens de dissuader l'alliance spartiate de marcher sur l'Attique — ce qu'elle fait. De plus, Athènes ne peut ou ne veut pas rassurer Sparte quant à l'expansion continue de sa puissance qui, en théorie au moins, n'a rien d'incompatible avec un empire ou des alliances péloponnésien(nes). Le résultat fâcheux est que Sparte ressent sur le long terme qu'elle a plus à gagner qu'à perdre en attaquant Athènes, et, à court terme, qu'elle peut facilement entrer en Attique et ravager ses infrastructures — tout cela fondé sur l'impression erronée que cet assaut préventif va forcer les Athéniens à des concessions, ou même peut-être à capituler.

Les Grecs ne perçoivent-ils pas que cette guerre est suicidaire ?

En 431, comme le note Thucydide, personne ne pense que la guerre va durer aussi longtemps. Les désastres comme la peste, la Sicile, les massacres de Corcyre, etc., appartiennent au futur et ne sont pas anticipés, comme bien souvent à la guerre. En outre, la guerre est fragmentée et confuse et la plupart des Grecs n'y voient qu'une succession de conflits sur des théâtres déconnectés, entre des États qui ne sont guère impliqués dans la rivalité originelle entre Sparte et Athènes. Sans doute parce qu'il ne s'agit pas d'une guerre entre deux États-nations, mais d'un conflit entre des alliances aux contours vagues et changeants impliquant des groupes de cités-États, parfois elles-mêmes en proie aux luttes factieuses... Le résultat est que quelque 1 500 entités se retrouvent belligérantes, neutres ou alliées occasionnelles, que des révolutions éclatent et que les alliances varient sans cesse... C'est tout le génie de Thucydide de

percevoir que les vingt-sept années d'affrontements (même si son *Histoire... s'arrête en 411, voir p. 52*) forment une sorte de continuum, autrement dit une guerre, comme la campagne de Pologne, la guerre du Pacifique et tous les épisodes intermédiaires deviendront en 1946 la « Seconde Guerre mondiale ».

La durée du conflit est exceptionnelle...

Avant tout parce que la puissance maritime d'Athènes n'entre pas en collision avec la puissance terrestre spartiate mais poursuit une trajectoire parallèle. Pour briser l'impasse, deux possibilités : soit Sparte se dote d'une marine supérieure à celle d'Athènes, soit Athènes développe des forces terrestres supérieures à celles de la ligue du Péloponnèse. L'ironie est que ce sont les Spartiates, soi-disant pas très fûtés, qui forment une alliance énorme incluant les Béotiens, les Péloponnésiens, les Siciliens et les Perses, de façon à conserver la suprématie de l'infanterie tout en acquérant la puissance navale nécessaire à détruire la flotte athénienne. Finalement, la guerre ne peut s'achever que selon deux scénarios : Athènes marche sur le Péloponnèse, libère les hilotes et humilie l'armée et l'État spartiates (comme le fera le Thébain **Epaminondas** en 370-369), ou bien l'alliance spartiate entre au Pirée après avoir détruit la flotte athénienne et occupé l'Attique. C'est ce qui finit par se passer, mais il faut vingt-sept années d'essais, d'erreurs et d'occasions manquées pour que Sparte trouve enfin la bonne formule.

Pourquoi cette guerre marque-t-elle une rupture entre la guerre rituelle primitive et la guerre totale moderne ?

Parce que les buts de guerre ne sont plus, comme par le passé, la possession de terres disputées mais

le futur du monde hellénique : d'un côté, le cosmopolitisme, l'**hatticisme**, la démocratie, la puissance navale, l'impérialisme ; de l'autre, l'insularité, l'austérité dorienne, l'oligarchie, la suprématie de l'infanterie et un système d'alliances assez vagues. À certains moments, des parties impliquées voient le programme d'un des deux camps entrer en résonance avec le leur et le rejoignent. En outre, la décision n'est plus emportée par les hoplites sur le terrain : les batailles rangées sont exceptionnelles. Ainsi, le vaincu n'est plus obligé de se plier à la volonté du vainqueur tant que son potentiel militaire n'est pas épuisé. Et la lutte devient existentielle avec massacres, sièges, terrorisme, etc.

Pourquoi voyez-vous en ce conflit un « modèle occidental de la guerre » ?

Pour de nombreuses raisons. La technologie — canons à feu, machines de siège sophistiquées, armes navales offensives — évolue au gré d'une pensée et d'une recherche séculaires et rationnelles. La discipline de groupe est inhérente à la logique de la phalange comme de la flotte ; l'autocritique et même les mouvements antiguerre sont habituels, au bénéfice et au détriment de l'effort de guerre. Il y a enfin un consensus politique autour du but de guerre ultime : la découverte et la défaite des forces militaires ennemies plutôt qu'une simple confrontation tribale au sens anthropologique. Je pourrais continuer mais la plupart des éléments qui composent la future tradition militaire occidentale — science, discipline, consensus, rationalisme, etc. — sont là, et bien chroniqués par les historiens contemporains.

La Grèce a-t-elle manqué une opportunité de créer un premier empire méditerranéen ?

Pour cela, il aurait fallu que le monde grec accouche d'une sorte





d'État-nation, à la façon macédonnienne ou romaine, ou au moins d'une unique cité-État assez puissante pour plier ses rivales à sa volonté, à la façon vénitienne. Mais la cité-État hellénique n'a guère de capacité à incorporer des étrangers dans son corps politique. Elle ne conçoit qu'une citoyenneté étroite définie par la naissance et non par la résidence ou la simple volonté. Enfin, la cité-État gêne systématiquement l'accumulation du pouvoir politique ou économique de tout grand personnage animé par une vision impériale. Un Lysandre, un Alcibiade voire un Périclès, qui embrassent les affaires à l'échelle égéenne ou même méditerranéenne, suscitent la suspicion et l'envie plutôt que des louanges pour leur audace, à Athènes comme à Sparte. À la fin, le langage commun, la religion et la culture s'effacent derrière le provincialisme politique et les intérêts locaux.

En 479, les cités empêchent 250 000 Perses de s'emparer de la Grèce.

En 338, elles sont incapables d'empêcher l'invasion de 40 000 Macédoniens. Que s'est-il passé ?

L'épuisement des cités-États n'est pas seulement matériel ou le résultat des dégâts de la guerre du Péloponnèse. La splendeur de la cité-État, qu'elle soit d'ailleurs démocratique ou oligarchique, a des limites pratiques inhérentes. Des protocoles étranges comme l'ostracisme, l'exil et les cours populaires, qui se comportent parfois comme les tribunaux de la Révolution française, font que le pouvoir est difficile à exercer pour les leaders. Les sociétés démocratiques sont radicalement consensuelles mais pas constitutionnelles. Si Athènes est vaincue, c'est pour des causes internes, liées au comportement volage des citoyens, totalement cauchemardesque : ils adorent puis répudient Périclès, aiment puis haïssent Alcibiade, s'embarquent

mollement pour la Sicile pour attaquer une démocratie en temps de paix, ne refusent les offres de paix spartiates après la victoire des îles Arginuses que pour juger et exécuter leurs propres généraux vainqueurs...

En fin de compte, l'affaiblissement intervient parce que les cités-États débouchent sur une impasse évolutive, dépourvues qu'elles sont des mécanismes d'autocritique et d'adaptation que l'on trouvera chez les Romains. Sous la République ou l'Empire, ces derniers ont toujours trouvé des façons d'ajuster leur position quant au gouvernement, au mercantilisme, à la citoyenneté et aux opérations militaires pour relever de nouveaux défis. Un Gaulois intelligent ou un riche Ibère ont pu obtenir statut et influence chez les Romains. Jamais en revanche un Étolien ou un Thessalien (encore moins un Cappadocien ou un Scythe) n'auraient pu jouer un rôle dans les sociétés athénienne ou spartiate. ■

La démocratie version Périclès a toujours fasciné les théoriciens de la politique. Ils oublient souvent que le régime, par son instabilité, est responsable de la défaite athénienne.

Brillant général, tacticien innovateur, **Epaminondas** (v. 418 - 362 ; voir G&H n° 1, p. 58) écrase la phalange spartiate à Leuctres en 371 et offre à Thèbes la domination de la Grèce. Il meurt en remportant une ultime victoire à Mantinée.

L'atticisme est la forme caractéristique de la rhétorique et de la langue brillante et épurée, associée par les Romains aux grands orateurs athéniens tel Démosthène.

Le crépuscule des hoplites

Par Éric Tréguier

Massacres de civils, torture, opérations commandos, troupes légères, cavalerie, sièges en pagaille, opérations combinées... La guerre du Péloponnèse est non seulement la première « guerre sale » mais aussi un festival de diversité et d'innovation tactiques, où la lourde phalange du passé fait plutôt figure d'accessoire.

L'**hoplite** est un fantassin lourd du VIII^e au IV^e s. Son nom vient de *hóplon*, « arme ».

La **phalange** est la formation tactique grecque en cours du VIII^e au IV^e s. Elle est constituée d'hoplites rangés en masse compacte sur plusieurs rangs (huit en général).

Athènes envahit la Béotie en 424 et perd 1000 soldats à **Délion** lorsque son armée (7000 hoplites, quelques milliers de peltastes et 1000 cavaliers) est surprise par les coalisés béotiens (7000 hoplites surtout thébains, 10 000 peltastes, 1000 cavaliers) et prise à revers par la cavalerie. Les Béotiens reprochent aux rescapés athéniens d'avoir souillé le sanctuaire de Déliou en s'y réfugiant et refusent de rendre les morts, acte sans précédent.

Il y a trois ans, en plein été, plusieurs dizaines d'Européens et d'Américains se sont retrouvés sur les plages de Marathon pour célébrer le 2500^e anniversaire de la célèbre bataille, coup d'arrêt grec à l'invasion perse. Tous ces *reenactors* avaient endossé les 30 kg de la *panoplia* (« toutes les armes », voir p. 47), armes et protections. Il existe sur Internet de nombreuses vidéos de cette troupe bigarrée, écumant pompeusement les pinèdes. Le plus intéressant, toutefois, est de voir ces grands gaillards cracher leurs poumons après quelques minutes de crapahutage sous le soleil grec de juillet. C'est pourtant la contrainte que se sont infligé à leur entrée en guerre les soldats d'Athènes et de Sparte, formidablement protégés, mais lents et patauds. Pourquoi supporter un tel handicap alors que rien, finalement,

n'y oblige ? C'est que la guerre n'est pas qu'affaire de bon sens. C'est aussi une affaire de rite.

Au moment où éclate la guerre du Péloponnèse, les confrontations armées entre Grecs sont encore empreintes d'un ensemble de codes de bonne conduite. La guerre est alors une activité presque « aristocratique » (les combattants s'identifient à Ajax, Achille, Diomède...). Mais elle est aussi — c'est le paradoxe — un fondement même de la cité et de la démocratie. Dans un monde où la principale richesse reste en effet l'agriculture, la défense des terres incombe à ceux qui la cultivent, à condition qu'ils puissent acquitter la centaine de drachmes (trois mois de revenus) que coûte l'équipement. Ce « droit d'entrée » explique pourquoi seuls les propriétaires de 5 hectares et plus ont le droit de devenir **hoplite**, un « homme en armes ». L'association du combattant à la terre explique également une autre particularité : les récoltes n'attendent pas, aussi se débrouille-t-on pour régler les comptes sans traîner. On se lance les uns contre les autres en choc frontal, et le combat dure généralement le temps d'un match de rugby, c'est-à-dire moins de deux heures.

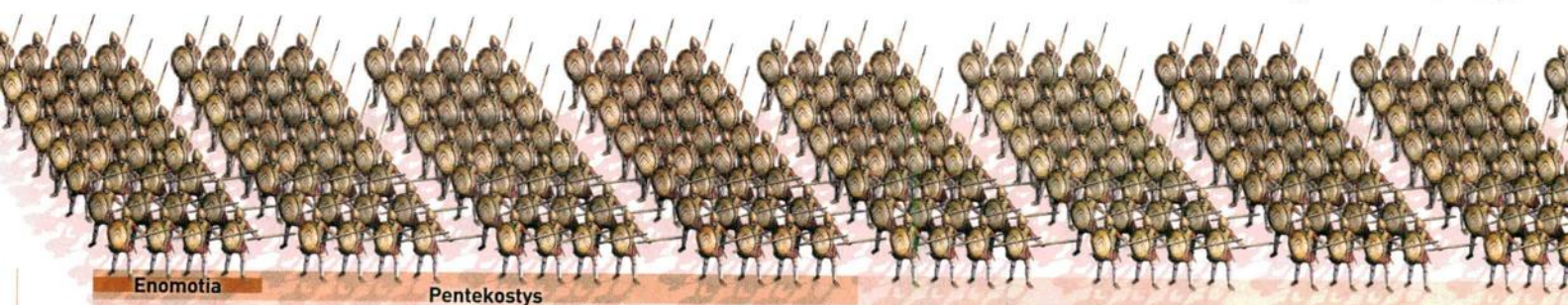
La phalange, une mêlée de paysans

Un match sur champ clos et plat, qui permet de conserver la cohésion de ces fermiers-miliciens et qui obéit à des règles strictes. Sont ainsi interdits les massacres de civils, les prises de villes, les guets-apens et même... les archers, considérés

comme des combattants déloyaux. Jour, heure, lieu de la bataille : tout est convenu d'avance, d'autant que de nombreux interdits religieux freinent les initiatives. Des généraux spartiates attendent ainsi un jour faste avant de livrer bataille... « C'est une façon de faire la guerre qu'on n'a vue nulle part ailleurs jusqu'alors », s'étonne l'historien américain Victor Davis Hanson (voir p. 44). Dans les civilisations développées voisines, comme celle d'Égypte et du Proche-Orient, écrit-il, « les confrontations armées sont plutôt de vastes batailles de manœuvre entre cavaliers, chariots de guerre et archers ». À Qadesh (voir G&H n° 5, p. 60), en 1274, l'affrontement entre Égyptiens et Hittites dure presque deux jours et fait appel à des mouvements d'une complexité inouïe. La topographie grecque, avec ses minuscules plaines côtières, explique également cette préférence pour le choc frontal. C'est grâce au cadre réduit de la plaine de Marathon que les Grecs, numériquement inférieurs, ont pu culbuter de front l'armée perse, privée de sa cavalerie (restée à bord des bateaux) et de ses archers, incapables de se déployer. Malgré le succès de Marathon en 490, la **phalange** n'en reste pas moins une disposition tactique calamiteuse. Imaginez-vous hoplite, au premier rang d'une bataille. Vous serrez de la main droite votre seule arme, la lance, car l'épée, serré comme vous l'êtes entre les rangs ennemis et les vôtres, est inaccessible. Vous tentez de viser la seule cible offerte — le cou ou la tête de l'adversaire — ce qui n'est pas facile car il est aussi bien protégé que vous. Sur votre gauche, un hoplite, qui

Massacres et nettoyage ethnique

La guerre du Péloponnèse marque une rupture par la tactique, mais aussi par la brutalité. Jusqu'alors, la violence était réservée au champ de bataille. Pour des raisons difficiles à cerner, probablement liées à la férocité croissante de l'impérialisme athénien vis-à-vis des colonies rebelles, tout bascule dans l'horreur. Dès 431, les Platéens alliés d'Athènes se font remarquer en égorgant — sacrilège — des prisonniers thébains. Après cela, malheur aux soldats en fuite, massacrés souvent jusqu'au dernier, comme le corps athénien de Sicile. Le pli est pris de prendre des otages, que l'on sacrifie à l'occasion. Les diplomates, épargnés jusqu'alors, sont enlevés et assassinés. Surtout, les populations civiles subissent non seulement le pillage mais aussi l'ire des vainqueurs. Les Athéniens, champions de la démocratie, sont aussi ceux du nettoyage ethnique, déportant la population d'Égine et de Mytilène, massacrant les hommes et réduisant femmes et enfants à l'esclavage à Mélos. La guerre elle-même, tout un symbole, se termine en atrocité : l'amiral spartiate Lysandre fait tuer 3000 marins de la flotte athénienne capturée à Aigos Potamos en 405.



Enomotia

Pentekostys

Lochos

pousse en partie réfugié derrière votre bouclier. Sur votre droite, un autre hoplite, dont le bouclier vous protège en partie. Derrière vous, d'autres hoplites qui poussent avec leur bouclier... Ce qui compte alors, c'est le poids et non la mobilité : « Avec son équipement lourd, un hoplite ne pouvait pas courir plus de 200 mètres », confirme Michel Debidour, professeur d'histoire à Lyon III (voir bibliographie p. 55). La force d'une phalange, c'est plutôt sa cohésion et le nombre de ses rangs (4 au minimum, jusqu'à 32 chez les Thébains) destiné à faire exploser la formation d'en face. C'est alors, dans l'espace qui se dégage et contre les fuyards, que le gros des pertes est infligé. Il reste relativement limité : 7 à 9 % des forces déployées en moyenne. Athènes considère **Délión** comme sa plus grande défaite parce qu'elle perd 1000 de ses 7000 hoplites (soit 14 %).

Pour éviter d'en arriver là, l'essentiel est pour chacun de garder sa position... et son bouclier. Cléonymos, un politicien grec, est moqué toute sa vie comme le *rhipaspis* (« lanceur de bouclier »), pour avoir abandonné le sien en fuyant. Mais la solidarité forcée de la phalange a aussi des inconvénients : chacun a tendance, comme le note Thucydide, à abriter son côté découvert sous le bouclier du voisin. Et donc à pousser vers la droite, faisant avancer la phalange en biais. Pour contrecarrer ce glissement, les chefs se placent en première ligne, à droite, avec les meilleurs hommes. Pour le général, chaque bataille est une course contre la montre, dont Mantinée est le parfait exemple (voir p. 48) : il faut que sa droite (forte) écrase la gauche (faible) ennemie pour attaquer ensuite la droite adverse de flanc... avant que le général d'en face ait réussi la même manœuvre !

L'avènement des troupes légères

Au milieu du ^{ve} siècle, personne n'excellait autant que les Spartiates à manier la phalange, ce qui finit par se savoir. Dès le début de la guerre

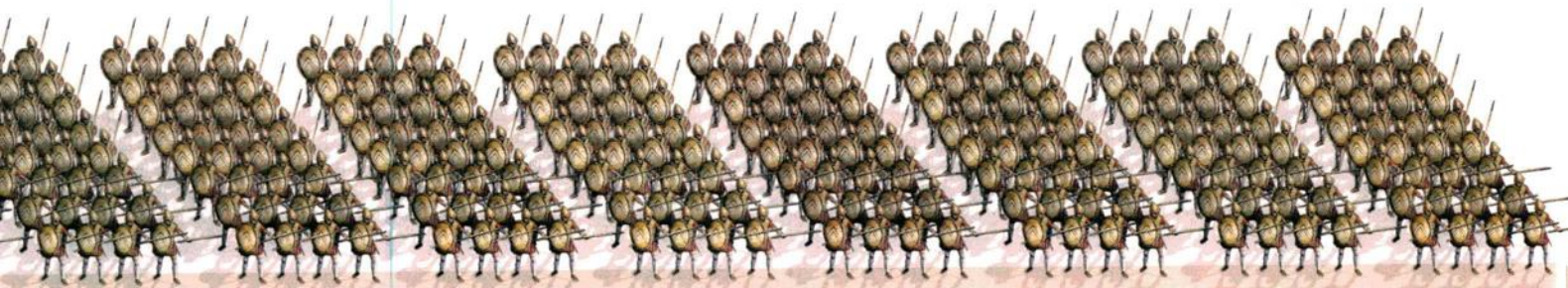


LA PANOPLIA, TOUT POUR L'HOPLITE

La lance grecque (*xyston* 1) est en cornouiller, bois dur. Longue d'environ 2 m, elle porte une pointe en fer de 15 cm et une en bronze, à l'autre extrémité : le saurotère (« tue-lézards »), arme de secours si la hampe est brisée. Des jambières (*knémis* 2) protègent les jambes. La cuirasse (*thôrax* 3) n'est plus de bronze mais en couches de lin

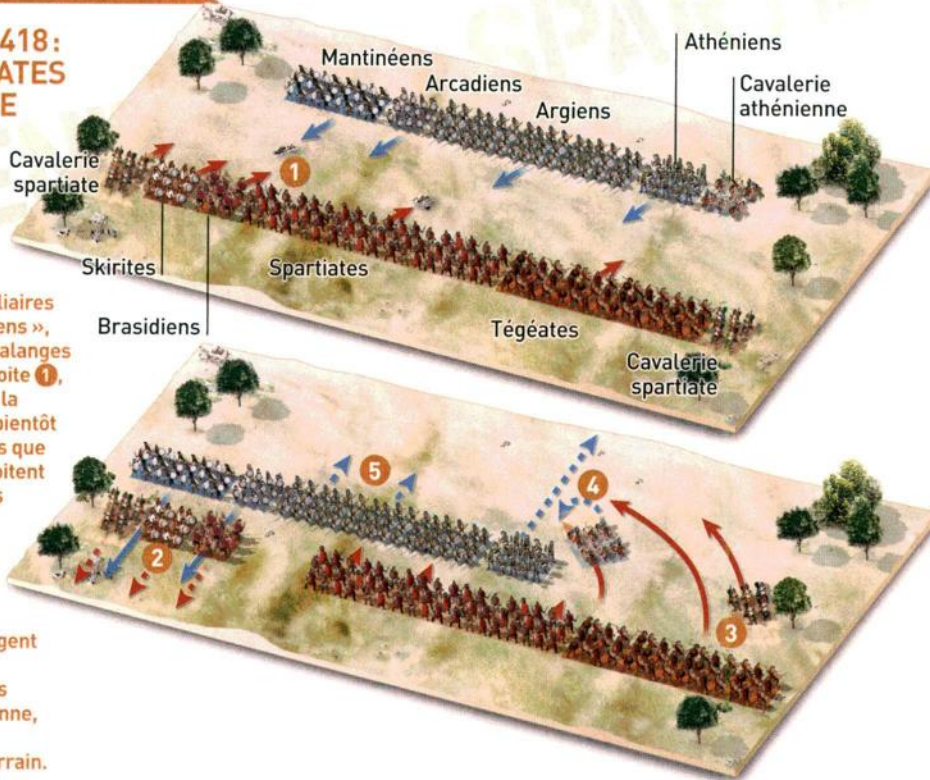
superposées, plus fragile mais légère. Efficace, le casque (*kranos* 4) de type corinthien, avec protège-joues et nasal, est lourd et gêne la vue et l'ouïe. Aussi est-il de plus en plus souvent remplacé par le *pilos* 5, simple cône de bronze qui dégage la vue et pare bien les coups verticaux. Le tout est complété par le bouclier (*aspis* 6), large de 1 m pour 7 à 9 kg, en lames

de peuplier collées et renforcées de cuir durci ou d'une couche de bronze. Allégé à l'extrême, l'hoplite spartiate 7 se range en unités bien ordonnées (ci-dessous) : un bataillon (*lochos*) regroupe 4 compagnies (*pentekostys*), comprenant chacune 4 unités de base (*enomotia*), chacune alignant 4 files de 8 hommes. 7 *lochai* forment une armée.



MANTINÉE, 418 : LES SPARTIATES À LA PARADE

Une armée de 8 500 Argiens et alliés (dont 1 000 Athéniens) affronte 3 500 Spartiates, renforcés de 5 500 alliés et auxiliaires (dont les « brasidiens », ex-hilotés). Les phalanges dérivent vers la droite ①, un trou se forme à la gauche spartiate, bientôt en déroute ②, mais que les Argiens n'exploitent pas. Les Spartiates ne paniquent pas et enroutent l'aile gauche ennemie ③. Les cavaliers athéniens ④ protègent la fuite de leurs camarades hoplites mais l'armée argienne, écrasée ⑤, laisse 1 100 tués sur le terrain.



Pour surveiller l'inquiétant poste athénien de **Pylos**, sur la côte du Péloponnèse (voir carte p. 37), les Spartiates débarquent en 425 un petit corps d'hoplites sur l'île de **Sphactérie**. Mais les Athéniens prennent l'île d'assaut avec 14 000 hommes, surtout des peltastes et des archers qui déciment les Spartiates. 292 sur 420 sont capturés, dont 120 *homioi*, l'élite de l'élite, héritiers des « 300 » qui avait lutté jusqu'à la mort aux Thermopyles en 480. Sphactérie met fin à la réputation d'invincibilité spartiate.

du Péloponnèse, en 431, l'Athénien Périclès (voir encadré p. 35) refuse l'affrontement décisif « à la loyale », au profit d'une guerre d'usure où prévaut la supériorité maritime athénienne. Le visage de la guerre grecque en est radicalement changé. Les duels de phalanges, où l'issue d'une campagne est réglée en deux heures, deviennent l'exception. Ainsi, sur les 83 confrontations répertoriées au cours de la guerre, seule trois (Déliion, Mantinée et Syracuse) sont des batailles rangées. Les 80 autres sont essentiellement des coups de mains, des sièges et des embuscades, où la surprise, la vitesse, la trahison sont décisives. Très vite, la guerre rituelle du passé cède la place à une « guerre sale », où toute retenue vis-à-vis des civils,

mais aussi des ennemis vaincus ou des diplomates, disparaît. Dans cette guerre sans règles, l'armée purement hoplitique montre vite ses limites et cède rapidement du terrain à d'autres corps de troupes. Les premiers à profiter de cette diversification tactique sont les fantassins légers, non seulement plus nombreux mais aussi mieux organisés. L'opération de **Pylos-Sphactérie** consacre leur excellence : 800 archers et 2 000 **peltastes** y affament et déciment un corps de 420 hoplites spartiates, avant de capturer les 292 survivants. Les descendants des « 300 » des Thermopyles, prisonniers d'une racaille méprisée ! Ce genre de défaite n'est pas cependant réservé aux Spartiates : plusieurs centaines d'hoplites athéniens et alliés se font grignoter pareillement par les peltastes étoliens qui les « criblent d'une grêle de traits » selon Thucydide. Ces exploits font de ces soldats, dont les effectifs n'étaient jusqu'alors même pas mentionnés dans les récits, les principaux artisans de la guerre. Au point que les hoplites ne représentent plus qu'un cinquième des 26 800 Athéniens embarqués pour la Sicile en 415.

Les centaures syracusains défont l'hydre athénienne

C'est en Sicile également qu'émerge la deuxième révélation tactique du conflit : le cavalier. En Grèce,



l'étroitesse des plaines favorise peu l'élevage des chevaux, et les cavaliers ne composent que 2 à 3 % des troupes, cantonnés au harcèlement (on l'a vu en Attique contre les envahisseurs spartiates) ou à la reconnaissance. Mais les Athéniens découvrent devant Syracuse que les cavaliers, utilisés en masse et en liaison avec l'infanterie, peuvent jouer un rôle décisif. Dès leur débarquement, les 1 200 cavaliers syracusains (contre... 30 en face) harassent sans relâche les patrouilles, coupent les communications et les convois, surprennent les arrières, au point de clouer les envahisseurs à Catane pendant tout l'hiver 415-414. Ces derniers auront beau étoffer

■ Brasidas, le maître des opérations spéciales

Brasidas fait mentir l'image du général spartiate traditionnel, borné et lent. Il entre dans l'histoire par la grande porte dès 431, quand, avec 100 hoplites, il défonce les lignes athéniennes qui assiègent Méthone, en Laconie, et renforce la garnison exsangue, forçant l'ennemi à renoncer. Audace, fantassins légers, intelligence stratégique et diplomatie, tels sont les atouts d'un grand capitaine, un spécialiste avant l'heure de opérations spéciales. Son chef-d'œuvre : il convainc en 424 les dirigeants spartiates de porter la guerre en Chalcidique, source de bois de la marine athénienne. Il s'y présente en libérateur des peuples opprimés de l'empire, enlève successivement Amphipolis et Torone à la tête d'une troupe de peltastes mercenaires, d'esclaves et hilotés libérés... Thucydide, exilé d'Athènes pour n'avoir pas su sauver à temps Amphipolis, ne cache pas son admiration pour ce général, détesté et jalouxé par les siens et qui meurt en 422 en défendant sa prise. Dernière victoire, honorée par les habitants, qui en font un héros de leur indépendance.



En 418, à Mantinée, les Spartiates font enfin valoir la supériorité de leurs armes en bataille rangée. Treize ans qu'ils attendaient l'occasion de dresser enfin un trophée de victoire !

leur cavalerie à 650 combattants, rien n'y fera. Mieux et tout aussi nouveau : les cavaliers sont capables de coordonner leur masse avec l'infanterie. C'est le cas aux Épipoles (voir carte p. 51), sur les hauteurs de Syracuse. Les Athéniens et leurs alliés qui poursuivent un temps les fantassins syracusains en difficulté, sont stoppés par une charge de cavalerie « en masse ». « Ces 1 200 cavaliers vont faire pencher la balance et contribuer à la défaite de 45 000 envahisseurs », résume Victor Davis Hanson. Qui étaient ces cavaliers ? L'histoire n'a rien retenu d'eux, sinon qu'ils étaient armés de javelots, d'une épée et d'un petit bouclier.

Mais les Macédoniens Philippe et Alexandre sauront s'en inspirer, aux côtés de leur fameuse phalange.

Un nouveau rôle pour les places fortifiées

La dernière des grandes innovations tactiques de la guerre se résume en un nom compliqué : *epiteichisis*. Il désigne un lieu fortifié situé en territoire ennemi. Certes, de telles constructions existent déjà avant la guerre aux frontières du monde grec mais pas encore au cœur de la Grèce. Pylos est un exemple fort coûteux pour les Spartiates... qui, conseillés par le traître Alcibiade (voir p. 51), rendent la pareille à l'adversaire

en construisant une fortification de même type en 414 à Décélie. Elle causera, explique Thucydide, « *davantage de tort que tout ce qu'avaient entrepris les Spartiates jusqu'alors* ». Alors qu'ils n'avaient opéré en Attique que trois mois en tout sur les 84 premiers mois de la guerre, permettant à l'adversaire de récupérer facilement, Décélie représente une menace permanente. Depuis le fort, les Spartiates multiplient les raids sur les fermes en toutes saisons, recueillent, en leur promettant la liberté, une masse d'esclaves ravés de fuir Athènes (20 000, dit-on...). Ils perturbent enfin les livraisons de l'argent extrait des mines du Laurion, grâce auquel l'ennemi finance sa guerre.

Un **peltaste** (de *pélté*, petit bouclier d'osier dont il est équipé) est un combattant léger, armé de fronde et javelot.

L'orateur athénien **Démosthène** (384-322), à ne pas confondre avec le général Démosthènes, est un défenseur de l'indépendance des cités grecques au IV^e siècle et un coriace adversaire de Philippe II de Macédoine, contre lequel il écrira plusieurs discours, intitulés *Philippiques*.



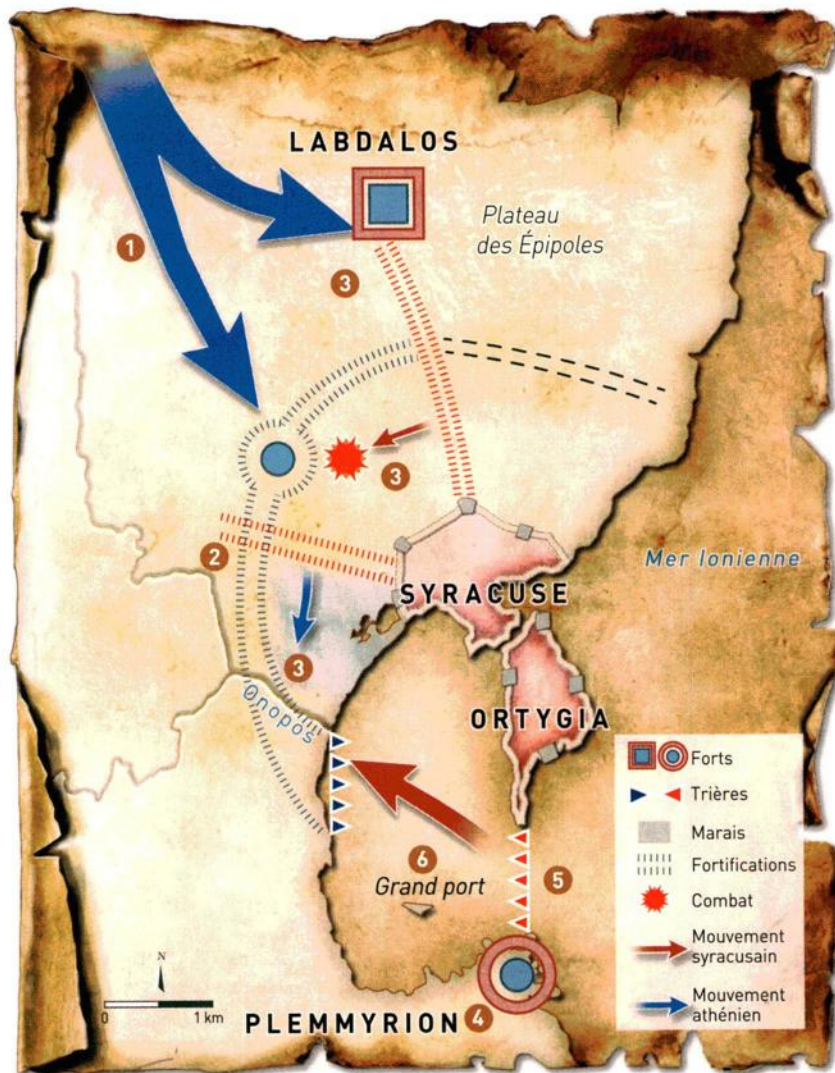
■ Quand l'éléphant spartiate apprend à nager...

La guerre dite du Péloponnèse est un conflit à la dimension navale toute particulière (voir notre article sur les trières dans G&H n° 7, p. 90). Lorsqu'elle éclate, la marine athénienne règne sans partage sur les mers. Elle peut aligner 300 trières alors que Sparte n'a à sa disposition que la marine, très inférieure en nombre et en qualité, de son allié corinthien. Lors de leur première grande confrontation, à Naupacte, en 430, l'Athénien Phormion, avec seulement 20 trières, attaque puis coule ou capture 47 trières corinthiennes. Hélas pour Athènes, la campagne de Sicile et la bataille d'anéantissement de Syracuse en 413 privent la cité de plus de 20 000 thètes, ces citoyens pauvres, mais rameurs expérimentés, payés par l'État. La marine athénienne ne s'en remettra pas. Dans le même temps, les Spartiates ont compris que pour vaincre Athènes, il faut la couper de son empire et la défaire sur l'eau. Leur marine, ils la font financer par les Perses, pas mécontents de semer la zizanie en Grèce. Ces efforts en dents de scie finissent par payer à Aigos Potamos, en 405 (voir p. 38). Ce deuxième désastre naval, qui intervient moins de dix ans après celui de Syracuse, est irrémédiable. De façon symptomatique, c'est donc sur mer que la thalassocratie athénienne est torpillée. Les « murs de bois » de Thémistocle, étanches aux Perses, cachait une faiblesse : l'arrogance.

Le succès des Longs Murs, de Décelie, mais aussi la multiplication des sièges (et la férocité des représailles lorsque les villes sont prises) sont un nouvel aveu d'échec pour l'hoplite. Au 5^e siècle, pas de baliste, de mangonneau ou de canon : des murs de pierres soigneusement jointoyés, des défenseurs déterminés, des provisions et de l'eau assurent aux assiégés une impunité presque totale, pendant qu'au pied des remparts, les hoplites tournent en rond en s'exposant aux flèches... La leçon porte ses fruits dans la durée : la plupart des forteresses qui parsèment encore la Grèce ne datent pas du 5^e siècle, mais du 4^e siècle, une fois les enseignements de la guerre assimilés. Lorsqu'Athènes est enfin défaite en 404, la guerre a radicalement changé

d'aspect. Certes, l'hoplite n'est pas éliminé : il va subsister encore pendant un demi-siècle. Mais il n'est plus l'unique composant de l'armée. Et les règles qu'il défendait appartiennent au passé. Les Grecs garderont longtemps la nostalgie de la guerre « droite et franche », celle d'avant le Péloponnèse, quand les hoplites se battaient « dans les règles et à la vue de tous », comme l'écrit **Démotène** en 341. L'orateur vise là, dans sa *Troisième Philippique*, le roi Philippe de Macédoine, créateur d'une armée formidable où les fantassins légers et les cavaliers décident de la victoire tandis que les phalangistes à longues lances (et non plus les hoplites) fixent l'ennemi... Mais qui sont les assassins de l'art de la guerre à la grecque, sinon les Grecs eux-mêmes ? ■

Un assaut de nuit au plateau des Épipoles aurait pu livrer aux Athéniens les défenses de Syracuse. Mais il échoue dans la confusion. Les Syracusains, eux, emportent la décision dans le port où les grappins athéniens destinés à l'abordage sont contrés par des peaux tendues.



SYRACUSE, 415-413: LE DÉSASTRE ATHÉNIEN

Sans provocation, 26 800 Athéniens débarquent en 415 pour attaquer Syracuse, porte de la Sicile. Surgissant du nord-ouest ①, ils prennent le fort de Labdalos sur la hauteur des Épipoles, puis tentent d'encercler Syracuse par des murs ②... mais sont contrés par l'ennemi qui érige des fortifications perpendiculaires. Le siège s'éternise. Il est débloqué par une attaque du général spartiate Gylippe. Profitant de l'absence de mur adverse au nord, il reprend les Épipoles et culbute les vaincus dans les marais ③. Les Syracusains saisissent ensuite le fort de Plemmyrion ④ et bloquent le port par une digue de bateaux ⑤. La flotte athénienne, piégée, est détruite par une attaque frontale, à l'aide de proues renforcées inédites ⑥. La tentative de fuite par terre des survivants s'achève en massacre. L'empire athénien perd 50 000 hommes. Un désastre fatal.

Alcibiade, le traître admirable

Beau, bien né (vers 450), riche et intelligent, Alcibiade est un élève de Socrate, mais aussi un combattant qui s'illustre au début de la guerre à la tête de patrouilles de cavalerie, puis, à la fin de la guerre, comme un brillant amiral. Politicien et démagogue né, Alcibiade contribue par ses discours enflammés à radicaliser la guerre en propageant la terreur. Il fait exécuter des otages, pousse les Athéniens à se lancer dans le désastre de Sicile... Mais, accusé de sacrilège, il passe dans le camp spartiate. Il y inspire le poste de Décélie en Attique, avant d'irriter ses partisans... et d'aller se mettre au service du satrape Tissapherne de Lydie et Carie. Ultime trahison ? Non, car il revient à Athènes, pour qui il rétablit la situation par ses talents d'amiral ! Après la guerre, comme beaucoup de généraux athéniens, il doit s'exiler encore : en Thrace, puis en Phrygie où il est finalement assassiné sur ordre du gouverneur perse (et des Spartiates) en 404.

CARTE: ANYFORMS DESIGN POUR « G&H »

Thucydide, le prophète des

Par Laurent Henninger

Si la guerre du Péloponnèse est aussi bien connue, c'est qu'elle a été racontée par un auteur extraordinaire. À la fois acteur, journaliste détaché, commentateur et critique politique, inventeur de l'histoire et de l'histoire militaire, Thucydide étonne toujours, vingt-quatre siècles après sa mort, par la modernité de son message.

Hérodote (v. 484 - v. 425), natif d'Halicarnasse (aujourd'hui Bodrum, en Turquie), émigré à Athènes, sans doute mort en Grande Grèce, est considéré comme le fondateur de la tradition historiographique (et ethnographique) grecque. Marquées par un pittoresque parfois fantastique, ses *Histoires*, probablement fondées sur ses voyages en Orient, restent une source importante, notamment sur les guerres médiques.

On le range aux côtés de Clausewitz, Machiavel ou Sun Zi parmi les grands classiques de la pensée stratégique. Mais Thucydide (voir *biographie* p. 54), rédacteur de la monumentale *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, est bien plus que cela : un père fondateur dont les écrits n'ont rien perdu de leur actualité. Unique par son

thème, son intelligence voire sa qualité littéraire, *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse* sonne par son titre comme un manifeste : le premier authentique livre d'histoire au sens moderne du terme et, du même coup, d'histoire militaire. Borne de référence, l'œuvre l'est d'abord par la volonté délibérée de rompre avec la tradition : l'auteur

juge ses prédécesseurs, comme **Hérodote**, trop lyriques, trop soucieux de raconter des anecdotes ou de décrire des généalogies, ou même de proférer des jugements moraux. Thucydide s'en garde bien. Froid et critique, il est soucieux d'exactitude. Son livre contient des faits et rien que des faits, décrits avec force détails, y compris militaires et techniques. Jamais cependant l'auteur n'oublie d'analyser leurs causes, immédiates ou profondes, conjoncturelles ou structurelles (qu'il s'emploie d'ailleurs

« La paix est une trêve dans une guerre perpétuelle. »

conflits du XX^e siècle ?

à bien distinguer), et l'enchaînement de celles-ci. Ici, fantastique et religion sont bannis : Thucydide n'est pas Homère. « *L'absence de merveilleux dans mes récits les rendra peut-être moins agréables à entendre, écrit-il. Il me suffira que ceux qui veulent voir clair dans les faits passés et, par conséquent, aussi dans les faits analogues que l'avenir selon la loi des choses humaines ne peut manquer de ramener, jugent utile mon histoire. C'est une œuvre d'un profit solide et durable plutôt qu'un morceau d'apparat composé pour une satisfaction d'un instant.* » Il ne cherche pas à édifier ses lecteurs, mais à leur donner des outils pour comprendre les mécanismes de la puissance.

Bien sûr, comme Athénien, il accorde une grande place à la réflexion sur la nature de la puissance maritime et navale. Pourtant, bien que profondément attaché à sa cité, il fait preuve d'une étonnante objectivité. Impartial dans ses analyses comme dans ses jugements, il se montre souvent féroce critique à l'égard d'Athènes et de ses dirigeants.

Le culte des faits, pas celui des dieux

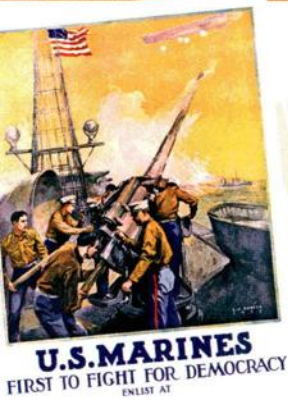
Cette recherche d'une certaine objectivité (toutefois empreinte des préjugés d'un homme aux convictions conservatrices) s'appuie — autre nouveauté — sur l'expérience et l'observation directe d'événements vécus mais

aussi sur le recueil de témoignages des acteurs qu'il peut rencontrer ou dont il peut lire les relations ou les lettres. Presque autant historien que journaliste, Thucydide confronte les témoignages, pèse, soupèse et recoupe ses sources autant que possible afin de s'approcher au plus près de la vérité — ou de ce qu'il estime l'être — en tâchant de déceler les contradictions. Le plus bel hommage à lui rendre est de constater que son récit se trouve aujourd'hui confirmé par la recherche historique et archéologique, même avec l'approche plus critique et distante des écoles historiographiques modernes. Aisé à lire et à comprendre, le texte est aussi très didactique, régulièrement ponctué de la retranscription

« Avant de vous lancer dans la guerre, calculez l'importance des mécomptes qu'elle réserve. En se prolongeant elle se plaît à multiplier les hasards. »

Espagne, novembre 1936 : des franquistes escortent des prisonniers républicains, dont on peut imaginer le sort... Lutte à mort entre deux visions politiques opposées, la guerre du Péloponnèse préfigure les grands conflits du xx^e siècle.





Démocratie, impérialisme, puissance navale : le cocktail athénien a toujours fasciné les Américains, prompts à laisser de côté les atrocités racontées par Thucydide...

de discours d'orateurs politiques et militaires (notamment Périclès), d'oraisons funèbres de personnages importants ou encore de « dialogues ». S'y déploient avec clarté toutes les complexités dialectiques des situations stratégiques auxquelles font face les acteurs lors de certaines phases de négociations ou de prises de décisions importantes. Ainsi du célèbre « dialogue mélien », où les conquérants athéniens négocient la soumission des habitants de **Mélos**, qui n'entendent pas accepter le joug d'Athènes.

De la guerre comme un choc idéologique

Parallèlement au récit des événements s'élabore un véritable discours de théorie politique : au-delà d'une histoire de la guerre du Péloponnèse et de la Grèce au V^e siècle, Thucydide livre une réflexion intemporelle sur la guerre, sa conduite, les qualités qu'elle exige des hommes qui la font, en tant que chefs ou soldats. Remarquablement, il raconte ce conflit non comme une guerre conventionnelle, mais comme

un conflit interne, sorte de guerre civile destructrice, dont il perçoit déjà les conséquences profondes sur la compréhension qu'il a lui-même du phénomène guerrier mais aussi sur la nature de la Grèce en tant que culture.

Fratricide, suicidaire, la guerre que dépeint Thucydide est déjà fascinante. Elle le devient encore plus — ce qui explique le succès de l'œuvre — en apparaissant comme un pivot fondamental pour la civilisation occidentale en vertu de ses caractéristiques très « modernes » : il ne s'agit plus d'une simple lutte dynastique, d'un gain territorial ponctuel, ni même d'une guerre de rapine, mais bien de l'affrontement de deux systèmes politiques, de la lutte pour l'hégémonie sur une zone immense, couvrant une bonne partie du monde connu. Il n'est plus seulement question de gagner une guerre d'un point de vue étroitement militaire, mais d'imposer une vision politique du monde. Le discours de Périclès sur les soldats tombés au combat les insère non seulement dans la défense de la cité mais aussi

dans une lutte en faveur du système démocratique (au sens athénien, voir p. 40) : les morts sont morts pour certaines valeurs qui les différencient de l'adversaire.

Cette idée était certes déjà présente dans le précédent grand conflit impliquant les cités grecques contre l'empire perse. Mais il s'agissait alors plus simplement de lutter contre une culture différente. Là, dans cette véritable guerre civile, c'est au nom de valeurs politiques qu'on accepte éventuellement de mourir.

Corruption des hommes et du langage

Tout aussi frappante par sa modernité est la description des mœurs, notamment la corruption des politiciens et ses effets désastreux sur la conduite de la guerre et, surtout, sur la définition de ses objectifs : les passages concernant Alcibiade (voir p. 51) constituent notamment une réflexion très importante sur le fonctionnement de la démocratie en période de crise. Dénonçant l'hypocrisie des démagogues et la suprématie des intérêts privés sur ceux de la cité, Thucydide s'aventure le premier sur la voie de ce qu'on appelle aujourd'hui la « communication politique ». Ce n'est pas seulement la corruption des hommes qu'il brocarde mais aussi celle du

langage, plus de deux mille ans avant George Orwell et son 1984.

Ces caractères exceptionnels n'ont échappé à personne. Dès sa « parution » au début du IV^e siècle, l'*Histoire* s'impose comme un modèle, abondamment lu et commenté. **Xénophon** se fait d'abord un honneur d'achever dans ses *Helléniques* l'ouvrage, qui se termine en 411 (on ignore si c'est la volonté ou la mort de Thucydide qui a imposé cette fin prématurée). Le Romain Cicéron, en 55, vante l'extraordinaire densité du style : « Il [Thucydide] concentre tellement sa copieuse matière qu'il égale presque le nombre de ses mots avec celui de ses pensées. » Bel hommage de la part d'un maître rhéteur. Après le semi-oubli du Moyen Âge, Thucydide acquiert à la Renaissance son statut d'ultra-classique. On dénombre ainsi en Europe 41 versions de son œuvre publiées entre 1450 et 1700, dont la première traduction directe du grec en anglais, réalisée en 1628 par le grand philosophe politique Thomas Hobbes, n'est pas la moindre. C'est en effet dans

le monde anglo-saxon que la voix de Thucydide a le plus porté.

Au XIX^e siècle, l'ouvrage dépasse le cadre historico-politique pour envahir la pensée géopolitique et militaire. Aux États-

Unis, en particulier : après la guerre de Sécession, le général nordiste Sherman rédige des mémoires qui semblent directement inspirés des écrits du général athénien, notamment lorsqu'il évoque sa campagne de destruction en Géorgie. Plus tard, en 1919, pendant la traversée de l'Atlantique qui l'emmène négocier l'après-guerre à Versailles, le Président Woodrow Wilson évoque *La Guerre du Péloponnèse*. Ce qui ne sera peut-être pas sans lien avec les imperfections du traité.

Il ne s'agit là que de deux exemples. Tous les militaires américains, ou presque, sont nourris de Thucydide, pour ainsi dire, à la mamelle. Depuis plusieurs décennies, l'ouvrage est distribué en début de scolarité et doit être lu avant tout autre dans nombre d'écoles militaires outre-Atlantique. Tous les professeurs d'histoire y racontent la même expérience : les élèves officiers sont d'abord déconcertés, voire ironiques, parfois hostiles. À la fin, presque tous sont conquis. Mais c'est surtout dans les centres de formation à la diplomatie qu'il est le plus commenté, notamment dans la célèbre Kennedy School

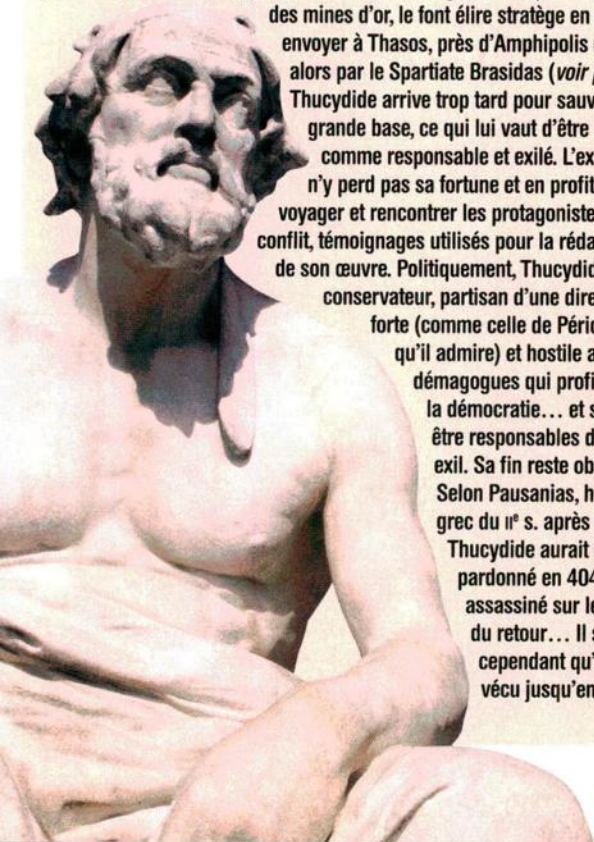
Thucydide, le bourgeois-général éclairé

On sait relativement peu de chose de la vie de Thucydide, sinon ce qu'il en dit lui-même dans son ouvrage. Né vers 460, Thucydide est athénien, probablement proche de la famille du général Miltiade, le vainqueur de Marathon, et de son fils Cimon, les chefs de la faction aristocratique conservatrice opposée à Périclès. Sa notabilité et ses accointances (sûrement liées à ses origines) avec la Thrace, région nordique où il possède

des mines d'or, le font élire stratège en 424 et envoyer à Thasos, près d'Amphipolis menacée alors par le Spartiate Brasidas (voir p. 48).

Thucydide arrive trop tard pour sauver la grande base, ce qui lui vaut d'être blâmé comme responsable et exilé. L'ex-général n'y perd pas sa fortune et en profite pour voyager et rencontrer les protagonistes du conflit, témoignages utilisés pour la rédaction de son œuvre. Politiquement, Thucydide est conservateur, partisan d'une direction forte (comme celle de Périclès,

qu'il admire) et hostile aux démagogues qui profitent de la démocratie... et sont peut-être responsables de son exil. Sa fin reste obscure. Selon Pausanias, historien grec du II^e s. après J.-C., Thucydide aurait été pardonné en 404, mais assassiné sur le chemin du retour... Il semble cependant qu'il ait vécu jusqu'en 395.





Déportations, élimination systématique des mâles... La guerre du Péloponnèse évoque cruellement les conflits ethniques à la mode balkanique. Ici, des miliciens bosniaques photographiés en juin 1994 à Mostar, ville assiégée par les Croates.

La petite cité-île de **Mélos**, restée neutre, refuse en 416 de rejoindre la ligue de Délos, argumentant avec les Athéniens dans un dialogue mis en scène par Thucydide. Après la chute en 415, une partie de la population est massacrée ou réduite à l'esclavage.

D'une famille aristocratique, élève de Socrate, l'Athénien **Xénophon** (v. 430 - v. 355) poursuit le récit de Thucydide dans ses *Helléniques*, de 411 à 362. En 401, il intervient avec des mercenaires grecs, les « Dix Mille » dans une querelle dynastique en Perse, aventure qu'il raconte dans l'*Anabase*. À son retour, mal accueilli, il se met au service du roi spartiate Agésilas II, l'un des plus grands généraux de son époque qu'il admire et dont il écrira une biographie. Ce qui lui vaut d'être banni par sa cité jusqu'en 367. Il combat même les Athéniens à la bataille de Coronée (394) avant de se retirer à Scillonte en Élide où il se consacre à ses ouvrages.

of Government. De même, ce sont plus les spécialistes de la théorie des relations internationales que les stratèges qui l'utilisent abondamment et le citent comme le précurseur du courant dit « réaliste » dans leur discipline, bien avant Machiavel, Hobbes ou Clausewitz.

Une lecture biaisée

Si Thucydide est si apprécié outre-Atlantique, mais aussi outre-Manche, c'est aussi parce que son « réalisme » est une matière première idéale pour produire du discours idéologique en plaquant des modèles actuels sur des situations historiques totalement différentes. Ainsi, dans les décennies qui précèdent le déclenchement de la Première Guerre mondiale, les Britanniques l'utilisent pour justifier la vision qu'ils se font d'eux-mêmes : une thalassocratie démocratique, comme Athènes, en rivalité hostile avec une puissance terrestre — l'Allemagne de Guillaume II, assimilée à Sparte. Tout au long de la guerre froide, les Américains tiennent le même discours face à l'URSS, comme aujourd'hui face à la Chine... Il n'en reste pas moins vrai que, si la lecture de Thucydide n'est pas une panacée, ce récit d'une « guerre mondiale » dans un v^e siècle grec torturé et complexe, reste riche d'enseignements. Au vu de la pléthore d'études, de commentaires, d'articles, de nouvelles traductions que suscite encore aujourd'hui ce livre extraordinaire, on se dit que sa richesse intellectuelle est loin d'être épuisée. ■

Pour en savoir +

- *La Guerre du Péloponnèse*, Thucydide, Classique, Folio, 2000.
- *Helléniques (2 vol.)*, Xénophon, Les Belles Lettres, 1973.
- *Les Grecs et la guerre : V^e-IV^e siècle. De la guerre rituelle à la guerre totale*, Michel Debidour, Éd. du Rocher, 2002.
- *La Guerre du Péloponnèse*, Victor Davis Hanson, Champs Histoire, Flammarion, 2010.
- *Le Modèle occidental de la guerre*, V. D. Hanson, Texta, Tallandier, 2007.
- *Sparte, histoire politique et sociale jusqu'à la conquête romaine*, E. Lévy, Seuil, 2003.
- *La Grèce au V^e siècle*, E. Lévy, Seuil, 1997.

- *Athènes et le politique. Dans le sillage de Claude Mossé*, sous la direction de Pauline Schmitt Pantel et François de Polignac, Albin Michel, 2007.
- *L'Histoire grecque de Thucydide*, Olivier Battistini, Éditions Clémentine, 2013.
- *Les Éphores. Études sur l'histoire et sur l'image de Sparte (VII^e-III^e s. av. J.-C.)*, Nicolas Richer, Publications de La Sorbonne, 1998.
- *Greek Hoplite 480-323 BC*, Nick Sekunda, Adam Hook (ill.), Osprey, 2000.
- *Syracuse 415-413 BC*, Nic Fields, Peter Dennis (ill.), Osprey, 2008.
- *Spartan Warrior, 735-331 BC*, Duncan B. Campbell, Steve Noon (ill.), Osprey, 2012.

■ Edmond Lévy : « Athènes victorieuse n'aurait pas eu les moyens d'administrer un empire »

Edmond Lévy a soutenu en 1976 sa thèse sur *Athènes devant la défaite de 404*. Après l'École normale supérieure, rue d'Ulm, il enseigne l'histoire grecque à l'université de Strasbourg, où il fonde la revue *Ktéma*. Il est l'auteur de nombreux livres (voir bibliographie ci-dessus).

Cette guerre était-elle évitable ? Est-elle un suicide pour la Grèce ?

Elle est certainement suicidaire pour Sparte, contrainte et forcée à la guerre sous peine de voir éclater la ligue du Péloponnèse. À Athènes, Périclès aurait pu éviter le conflit par des concessions. Mais Périclès, comme les Athéniens sûrs de leur supériorité financière, croyait en

une victoire facile. Mais on peut également dire que cette guerre entre Grecs est inévitable, parce qu'il n'y a pas à l'époque de menace extérieure sur la Grèce. On peut donc en profiter pour se battre entre soi... N'oubliez pas également que l'idée de la guerre comme une affaire à éviter au profit d'une « paix générale » n'apparaît qu'au IV^e siècle, à cause des excès subis au V^e siècle. Avant, la guerre est une activité normale : en été on se bat, en hiver on s'arrête...

Pourquoi cette guerre est-elle si longue ?

Nous parlons avec Thucydide d'une guerre unique. Mais pour les contemporains, il y a eu deux guerres successives, avec une

paix au milieu. Et puis, si l'on se bat sans arrêt, c'est parce qu'il n'y a pas, comme auparavant, de vainqueur indiscutable. N'oubliez pas en outre que s'affrontent une puissance maritime et une puissance continentale. Athènes évite l'infanterie spartiate, la marine de Sparte évite les trières athéniennes.

La Grèce a-t-elle manqué une occasion de créer le premier empire méditerranéen ?

Conquérir la Sicile et même l'Afrique du Nord, pourquoi pas ? Mais on peut se demander si Athènes avait une structure politique capable de régir et administrer un empire. ■ **Propos recueillis par Yacha MacLasha**

JUSQU'OUÛ IRIEZ-VOUS

RÉFÉRENCE DES JEUX DE STRATÉGIE, LA CÉLÈBRE SÉRIE DES TOTAL WAR REVIENT À ROME ET ÉTABLIT DE NOUVEAUX STANDARDS DE QUALITÉ.



 **SPARTE :** Discipline, puissance et commerce.

Cette cité du monde grec antique est redoutable : c'est toute sa population qui est mobilisée au service de la guerre et se consacre aux activités militaires.

 **ROME :** Force, honneur et devoir.

En plus de disposer d'une armée puissante et disciplinée, le savoir-faire des Romains dans le domaine métallurgique leur assure de forts profits économiques.

 **CARTHAGE :** Démocratie, commerce et foi.

Tout comme Rome, cette faction est divisée en trois grandes puissances politiques dont chacune lui confère des avantages militaires, économiques et culturels.

POUR ROME? TOTAL WAR ROME II

PUBLICITÉ



Devenez la première superpuissance mondiale et commandez la machine de guerre la plus incroyable et la plus imposante du monde Antique. Dominez les ennemis de votre illustre empire par des moyens militaires, économiques et politiques. Participez aux plus grandes batailles sur plus de cinq siècles : Carthage, Teutonbourg ou encore la célèbre bataille du Nil.

De quoi mettre vos talents tactiques à rude épreuve dans d'épiques batailles en temps réel, sur terre comme sur mer.

Mais pour cela, il fallait un solide moteur graphique, capable d'animer et de gérer plusieurs centaines de guerriers à l'écran mais aussi de suivre les soldats individuellement sur le champ de bataille. **Total War Rome II** impressionne. Un spectacle de tous les instants épaulé par les formidables musiques de l'orchestre symphonique Slovaque. Du grand art. A tous les niveaux.

* disponible gratuitement en téléchargement pour toute précommande chez Micromania ou sur les sites Amazon.fr et Fnac.fr



Total War Rome II offre le plus grand choix possible de factions depuis la création de la saga il y a maintenant treize ans. Rome, Carthage, Macédoine, Icenii, Arvernes, Suèves, Parthes, Égypte, Royaume du Pont, Athènes*, Sparte*, Épire*... Elles sont toutes là, avec leurs propres technologies, architectures, unités, argent, tactiques militaires et régime politique.

TOTAL WAR : LES GRANDES BATAILLES

Depuis 2000, le studio britannique The Creative Assembly s'est fait une spécialité des jeux de stratégie avec la série des Total War. A son tableau de chasse, des titres aussi prestigieux que Shogun, Medieval, Spartan, Empire, Napoleon ou encore Rome, récompensés à de nombreuses reprises, et une dizaine d'extensions afin de prolonger le plaisir des amateurs de grandes épopées historiques.



16

TOTALWAR

TOTALWAR

PC DVD

intel

TOTAL WAR

CREATIVE ASSEMBLY

SEGA

© SEGA, Creative Assembly, the Creative Assembly logo, Total War, Total War ROME, and the Total War logo are either registered trademarks or trademarks of The Creative Assembly Limited. SEGA and the SEGA logo are either registered trademarks or trademarks of SEGA Corporation. All rights reserved. *Offer available at participating retailers.

LA BATAILLE OUBLIÉE

La bataille, acharnée,
s'éternise. L'issue est
longtemps incertaine.



Talas, 751 : quand la Chine se heurte à l'islam

Par Nicolas Chevassus-au-Louis

En juillet 751, le califat abbasside et la dynastie chinoise des Tang – les deux superpuissances de l'époque – se percutent de plein fouet sur la route de la Soie. La victoire du premier, qui impose l'islam en Asie centrale et bloque l'expansion chinoise vers l'ouest, a des répercussions géopolitiques qui perdurent encore.

C'est une des batailles décisives de l'histoire, une de celles qui façonnent le monde d'aujourd'hui. Pourtant, elle demeure largement méconnue. En juillet 751, deux puissantes armées, l'une sous commandement arabe, l'autre sous commandement chinois, s'affrontent au bord du **Talas** dans l'actuel Kazakhstan. L'enjeu de cet affrontement inédit et unique depuis : le contrôle de l'Asie centrale. Donc des **routes de la Soie**. Et des gigantesques profits que dégagent le transport et la vente en Occident des marchandises produites en Chine, région la plus avancée techniquement du monde et, déjà, si l'on peut dire, son atelier. La défaite chinoise va donner pendant plusieurs siècles au monde musulman le contrôle de cet axe commercial majeur, colonne vertébrale, depuis l'Antiquité, des échanges entre les deux pôles eurasiatiques. Elle va entraîner en outre l'islamisation progressive des peuples d'Asie centrale, un des paramètres fondamentaux de l'échiquier géopolitique mondial actuel.

Le **Talas** est une rivière qui coule sur 661 km depuis sa formation au nord de l'actuel Kirghizistan vers la steppe du Sud kazakh où ses méandres se perdent, au nord-ouest de Taraz.

Attestées à partir du II^e siècle avant notre ère, les **routes de la Soie** sont un réseau d'itinéraires commerciaux de la Chine à la Méditerranée via l'Asie centrale et la Perse. Cette appellation vient du fait que la principale marchandise qui circule au départ de la Chine est la soie, mais bien d'autres productions s'exportent tels le jade, le thé, les épices, les poteries... Ces pistes à travers déserts et hautes montagnes sont empruntées par les caravanes marchandes mais aussi les diplomates, les armées, les prédicateurs, les savants, qui participent tous à la diffusion des savoirs et techniques.

Cinq jours de combats acharnés, sous le soleil écrasant de juillet... L'accès à l'eau – le fleuve Talas qui coule à Taraz, lieu probable de la bataille – a dû jouer un rôle décisif. Les détails tactiques du combat se sont en effet perdus dans la poussière des steppes.

Du nom de Mu'awiya, son fondateur, les **Omeyyades** sont la première dynastie califale qui gouverne le monde musulman entre 661 et 750 avec Damas pour capitale. C'est sous l'ère omeyyade que l'expansion de l'islam atteint ses limites : un « empire » qui s'étend de l'Espagne aux rives de l'Indus et habité en grande partie de peuples autres qu'arabes ou musulmans. Affaibli en Irak et en Iran, le pouvoir omeyyade est secoué par une révolte populaire déclenchée en 747. Et est finalement défait en 750 à la bataille du Grand Zab. Issu de la famille de l'oncle du Prophète, Abu al-Abbas devient le nouveau calife : la dynastie **abbasside** restera en place jusqu'en 1258. Et fera de Bagdad, construite à partir de 762, le nouveau centre du pouvoir musulman.

La dynastie des **Tang**, qui s'empare du pouvoir central en Chine en 618, redonne au pays l'étendue et la splendeur qu'il avait atteintes sous les Han. Leur capitale, Chang'an (actuelle Xi'an dans le Shaanxi), à l'extrémité orientale de la route de la Soie, est alors une des plus grandes villes du monde. L'immensité de l'empire Tang le rend cependant incontrôlable. Victime des tensions sociales et des catastrophes naturelles, il explose en 907, ouvrant la période dite « des cinq dynasties et des dix royaumes ».



RENCONTRE VIOLENTE MAIS INVOLONTAIRE

Dans l'Asie centrale du milieu du VIII^e siècle, l'expansion de l'islam, progressant depuis le sud-ouest, se heurte avec celle de l'Empire chinois des Tang, venant de l'est. Mais les deux camps ne veulent pas la guerre : déclenchée par des querelles locales, elle ne débouche d'ailleurs pas sur l'invasion militaire du bassin du Tarim. Et en 758, le califat abbasside ouvre à Chang'an, la capitale chinoise, une ambassade, signe de réconciliation.

Comment deux armées opérant à des milliers de kilomètres de leur tutelle politique respective, en Irak pour les Arabes et à Chang'an pour les Chinois, en sont-elles venues à s'affronter dans la steppe kazakhe ? La réponse se trouve dans l'ascension fulgurante de deux immenses empires, quelques décennies plus tôt. La naissance du premier, le califat **omeyyade**, est liée à la rapide expansion de l'islam au VII^e siècle. En effet, dans les deux décennies qui suivent la mort du prophète Muhammad en 632, les cavaliers arabes (relayés par leurs alliés convertis) se rendent maîtres

de tout le Proche-Orient, de l'Égypte et de la majeure partie de l'Iran. Puis la conquête se prolonge plus à l'ouest au début du VIII^e siècle : le Maghreb jusqu'à l'Atlantique et l'Espagne (en 712) tombent à leur tour. La poursuite de l'expansion musulmane vers l'Orient, sur les traces d'Alexandre le Grand, s'avère cependant plus difficile. L'Asie centrale est habitée par deux populations très différentes. Les peuples sédentaires, souvent d'origine iranienne et fixés autour du chapelet de villes et de caravansérails des routes de la Soie (voir carte), sont en général peu belliqueux. En revanche, les tribus nomades turques qui occupent les steppes arides préfigurent les futures hordes mongoles (voir G&H n° 7, p. 80). Ces cavaliers équipés d'arcs composites montés sur de petits chevaux trapus sont de redoutables et agressifs combattants : ils opposent une résistance farouche à l'invasion. Si les troupes sous commandement arabe franchissent dès 654 l'Amou-Daria, l'antique fleuve Oxus qui marquait la frontière orientale de l'Empire perse, il leur faut soixante ans pour conquérir, en 712, Boukhara et Samarkand (actuel Ouzbékistan). Là où convergent précisément les forces de l'unique puissance capable de contester

UN SITE ENCORE DISCUTÉ Selon le scénario le plus vraisemblable, l'armée chinoise n'a pas suivi le cours du Talas. Elle a dû plutôt contourner par le nord les sommets infranchissables qui encadrent le fleuve pour déboucher devant Taraz et ravitailler en eau une armée assoiffée par la traversée d'un des déserts les plus secs du globe. La bataille aurait été décidée par l'intervention des Karlouks, alliés turcs des musulmans venus du nord prendre en tenailles l'armée chinoise.



l'expansion de l'islam : celle des empereurs **Tang**. La pénétration chinoise vers l'Asie centrale a démarré bien avant la conquête musulmane. Au II^e siècle avant notre ère, la dynastie des **Han** a déjà établi un protectorat sur les petits royaumes qui jalonnent la route de la Soie, tout le long du **bassin du Tarim**, jusqu'à la Bactriane et la Sogdiane (Ouzbékistan). « On assiste à un début d'implantation de colonies militaires [...] dans les oasis à l'agriculture minutieuse, très proche des habitudes des paysans chinois », écrit ainsi l'historien et géographe Gérard Chaliand (voir bibliographie p. 62). Interrompue pendant la crise qui secoue la Chine (comme l'Empire romain) entre le III^e et le VI^e siècle, cette expansion reprend à partir du VII^e siècle avec les Tang.

Une guerre dont personne ne veut

Des Arabo-musulmans progressant vers l'Est à la force de l'épée. Des Chinois avançant vers l'Ouest en jouant alternativement de la diplomatie et de la force... Au début du VIII^e siècle, la collision des deux civilisations les plus brillantes (et les plus peuplées) du monde est inévitable. Pourtant, aucun des deux acteurs

Le Tibet, un dard enfoncé dans le flanc chinois

L'empire du Tibet est un acteur incontournable de la géopolitique des routes de la Soie. Autour de 670, les troupes tibétaines ont pris le contrôle de la région, stratégiquement vitale pour la Chine, du bassin du Tarim. Chinois et Tibétains multiplient les escarmouches durant la première moitié du VIII^e siècle. Fidèles à leur stratégie diplomatique-militaire, les Chinois parviennent à regagner l'alliance des petits royaumes qui bordent le haut plateau tibétain pour y contenir leur adversaire. Mais la menace demeure. En 747, un de ces petits royaumes, celui de Gilgit, autour de la ville pakistanaise qui porte aujourd'hui ce nom, change de camp et passe aux Tibétains. Qui contrôlent alors un tronçon méridional essentiel des routes de la Soie. C'est une provocation pour la cour Tang, qui décide d'y envoyer un corps expéditionnaire, dirigé par le général Gao Xianzhi. Il franchit les montagnes du Pamir et fond sur Gilgit. Son roi protibétain est fait prisonnier et ramené en Chine, ce qui vaut à Gao une immense gloire... Qu'il perd quatre ans plus tard en se faisant battre sur le Talas.

ne veut réellement la guerre. Leurs dirigeants savent bien que mener bataille dans des régions aussi périphériques de leurs empires, peuplées de nomades turcs toujours prêts à l'insurrection, sera très difficile. Sans parler du gouffre financier que représentent l'équipement et l'entretien de troupes dans ces steppes arides, au climat terrible.

Ni du manque à gagner que va provoquer l'interruption du trafic commercial le long des routes de la Soie.

Les sources chinoises notent ainsi qu'une dizaine d'ambassades arabes

sont reçues entre 713 et 755 par les Tang à Chang'an : si l'on ignore le résultat des discussions, il est clair que les deux parties cherchent la conciliation.

Comment en vient-on alors aux armes ? Comme la Première Guerre mondiale douze siècles plus tard, ce conflit éclate entre deux empires

qui ne veulent pas la guerre, mais s'y trouvent entraînés par le jeu d'alliances avec de belliqueux petits États périphériques, en l'occurrence les royaumes de Ferghana et de Chach (autour de l'actuelle Tachkent ; voir carte). Le premier, qu'une obscure querelle dynastique oppose au second, réclame l'aide de la Chine. D'origine coréenne, Gao Xianzhi est alors le gouverneur militaire de la province de Kucha qui couvre tout l'Ouest de l'empire Tang. Tout auréolé d'une récente victoire sur les Tibétains (voir encadré p. 60), il répond

à l'appel et fond sur Chach. Mais, violant sa promesse d'en épargner le roi, il le fait décapiter et s'empare de son trésor. Les populations locales s'en indignent. Et le fils du défunt roi de Chach cherche vengeance. Faute de troupes à sa solde, il fait appel au gouverneur du Khorassan, province la plus orientale du califat **abbasside**,

qui a succédé aux Omeyyades en 750. Ce dernier y voit une occasion en or de réduire l'influence chinoise en Asie centrale. Il envoie pour affronter les Chinois une armée commandée par un général aguerri, Ziyad ben Salih.

Bataille perdue dans la poussière des steppes

Si les causes de la guerre sont bien connues, les détails sur le choc qui intervient en juillet 751 quelque part sur le Talas restent en revanche peu clairs, à commencer par les effectifs engagés. Selon les sources chinoises, Gao Xianzhi contrôlerait 30 000 hommes, y compris des auxiliaires turcs originaires notamment de Ferghana. En face, les sources, souvent enclines à l'exagération et de surcroît rédigées des siècles après l'événement, avancent que Ziyad ben Salih disposerait de 100 000 hommes, appuyés également par des nomades turcs. Tout cela est fort vague.

Le lieu des combats n'est guère mieux connu. Était-ce près de la ville de Talas, dans une vallée assez encaissée entre deux chaînes de

La dynastie **Han** gouverne la Chine de 206 avant J.-C. à 220 après J.-C. Cette période prospère est souvent considérée comme un des âges d'or de l'histoire chinoise.

L'immense **bassin du Tarim** porte le nom du fleuve qui coule de l'Himalaya vers le Lob Nor (lac désormais asséché et site des essais de tirs nucléaires chinois). Cette immense cuvette désertique de près de 900 000 km², aujourd'hui située dans la région autonome du Xinjiang, est bordée au sud par le Tibet et au nord par la chaîne du Tian Shan. Elle est le passage obligé de la Chine vers l'Occident.

Les Chinois opposent un dernier rempart de boucliers pour couvrir leur retraite... En principe, l'infanterie professionnelle des Tang est réputée solide. Mais les troupes des régions périphériques de l'Empire sont souvent recrutées localement parmi les tribus turques.

Les deux empires sont entraînés dans la guerre par une querelle entre deux petits royaumes.





montagnes dépassant les 3500 m d'altitude ? Ou plus probablement à 80 km au nord-ouest dans l'actuel Kazakhstan, devant Taraz, prospère étape de la route de la Soie, où les steppes dégagées sont plus propices à l'affrontement de dizaines de milliers d'hommes ? La proximité de sonorité entre les deux toponymes pourrait avoir entraîné une confusion chez les chroniqueurs. Il est de plus probable que l'actuelle Talas ne correspond pas à la cité du VIII^e siècle. « On est en droit de penser, jusqu'à preuve du contraire, que

Taraz était l'objectif des Arabes », tranche Dominique Farale, historien de la bataille (voir bibliographie).

Pour lui, les Chinois ont pénétré sur le champ de bataille par une piste située entre montagnes et désert, et le combat a eu lieu face à Taraz, ou en aval, sur la rive

droite : les Arabes ont pu se porter au-devant des Chinois et combattre le dos au fleuve pour empêcher l'accès à l'eau. Seule certitude : la bataille est longue et acharnée. Les chances sont partagées et l'issue longtemps incertaine, explique Dominique Farale : « *L'armement, l'équipement et la tactique sont comparables : arcs, lances, sabres ou épées, boucliers décorés de motifs divers. Les Arabes sont réputés meilleurs cavaliers que les Chinois. Mais ces derniers sont des professionnels endurants et leurs auxiliaires turcs d'excellents archers à cheval, qui surclassent certainement les Arabes dans ce domaine.* »

Les Chinois, cependant, ont été éprouvés par la marche forcée qui les a menés jusqu'au champ de bataille, sous le soleil impitoyable du désert. Après cinq jours de combat dans une chaleur suffocante, la bannière Tang tombe dans la poussière. Pris en étau entre les troupes de Ziyad ben Salih arrivant par l'ouest et leurs auxiliaires **karlouks** venus du nord, les Chinois sont taillés en pièce. Gao Xianzhi s'enfuit honteusement, laissant des milliers de prisonniers (20000 selon les chroniqueurs arabes) que les vainqueurs ramènent vers les grandes villes qu'ils occupent (voir encadré ci-dessous).

Cinq jours et le destin de l'Asie centrale bascule

Comme l'écrit en 1928 un éminent spécialiste russe de l'histoire de l'Asie centrale, Vassili Bartold, « *ces cinq journées historiques ont déterminé le destin de l'Asie centrale* ». Les rives du Talas marquent en effet le point le plus occidental atteint par l'empire du Milieu durant ses trois millénaires d'histoire. Jamais plus ses empereurs ne tenteront de s'étendre vers l'Occident. Mais

il est aussi vrai que les troupes musulmanes ne tentent pas de profiter plus avant de leur succès. Pourquoi ? Il est possible que le renversement de la dynastie omeyyade un an plus tôt et l'avènement des Abbassides dans un contexte de guerre civile aient contribué au repli d'un corps expéditionnaire dangereusement éloigné de ses bases... ou dirigé par un général pressé de participer à la redistribution du pouvoir — mal lui en prend car il est tué par un rival dans la foulée. Autre explication, suggérée par Dominique Farale : « *Que les Arabes aient subi des pertes écrasantes et qu'ils aient remporté une victoire à la Pyrrhus. Ziyad ben Salih n'ose manifestement pas se risquer en Kachgarie [plus à l'est, dans le bassin du Tarim] avec les effectifs qui lui restent alors que la Chine, dont la population est considérable pour l'époque, peut facilement reconstituer une armée plus puissante que celle qu'elle a perdue.* » Reste que si les Arabes ne poussent pas plus à l'est, l'islam va répandre son influence dans toute l'Asie centrale, jusque dans les provinces

occidentales de la Chine. Aujourd'hui encore, une importante minorité ethnique, musulmane et turcophone, les Ouïgours, vit dans la région du Xinjiang. S'ouvre en outre une nouvelle période prospère pour les marchands des routes de la Soie, dont les échanges sont facilités par une religion unique, une langue — l'arabe — parlée par les érudits et un droit écrit commun, utile pour régler les différends commerciaux. À la *Pax sinica* succède la *Pax islamica*.

Il serait cependant exagéré de voir dans la victoire du Talas la seule cause de la lente islamisation de l'Asie centrale qui s'achève au XIV^e siècle. C'est que la Chine elle-même est affaiblie par de sérieux troubles intérieurs. Le vieil ennemi tibétain se réveille et les peuples nomades du Nord, contre lesquels la Grande Muraille n'a pas encore été érigée, multiplient les raids dévastateurs. Deux mois après le désastre du Talas, une autre armée chinoise est anéantie par les archers montés du peuple nomade des Khitans, en Mandchourie. Ces défaites à répétition plongent l'empire dans une nouvelle période de troubles.

Les vainqueurs ne poussent pas plus à l'Est mais l'Asie centrale va devenir une terre d'islam.

En 755, l'empereur Xuanzong, au pouvoir depuis quatre décennies, est renversé par une rébellion militaire et doit fuir sa capitale. Il ne parvient à la reprendre qu'en faisant appel aux Ouïgours, dont

l'intervention accentue la violence ambiante. Sans ces huit années de guerre civile, la Chine aurait sans doute pu compter sur son énorme puissance démographique — avec plus de 50 millions d'habitants, elle est plus peuplée et ethniquement plus homogène que le vaste monde islamique, et surtout nettement mieux administrée — pour chercher une revanche victorieuse. Ce vent d'est dévastateur finira par se lever au XIII^e siècle : il ne viendra pas de Chine mais des steppes de Mongolie. ■

Pour en savoir +

- *Les Batailles de la région du Talas et l'expansion musulmane en Asie centrale – Islam et Chine : un choc multiséculaire*, Dominique Farale, *Economica*, 2006.
- *Les Empires nomades : de la Mongolie au Danube*, G. Chaliand, Perrin, 2005 (rééd.).
- « Les routes de la Soie, aux origines de la mondialisation », Lucette Boulnois, in *Sciences humaines* n° 203, avril 2009.

Lance, épée... Le fantassin chinois a pu aussi utiliser l'arbalète, dont l'usage est attesté en Chine depuis le IV^e siècle avant J.-C.

Tribu nomade turque des steppes de Transoxiane (actuel Ouzbékistan), les **Karlouks**, dans la sphère d'influence chinoise, combattent aux VII^e et VIII^e s. l'expansion musulmane. Avant de changer de camp en pleine bataille du Talas et de passer au service de l'armée de Ziyad ben Salih. Symboles du basculement culturel des peuples d'Asie centrale, ils se convertissent progressivement à l'islam à la fin du VIII^e siècle.

Une bataille qui livre le papier

La bataille du Talas a eu un prolongement inattendu, aux conséquences majeures pour la chrétienté médiévale : la diffusion en Occident du papier, que les Chinois savaient alors fabriquer depuis déjà plus de huit siècles. Selon l'historienne Lucette Boulnois (voir bibliographie), « *l'opération certainement la plus importante de transferts techniques par fait de guerre fut la capture d'artisans et artistes chinois par les troupes du califat abbasside à la bataille du Talas. Les techniciens du papier furent installés à Samarkand, grand centre du livre.* » Une manufacture y est en effet attestée autour de 760. La cité devient le premier centre de production dans le monde islamique, avant de céder cette place à Bagdad, puis à Damas qui s'impose comme le fournisseur en papier du monde chrétien (la « charte damascène ») jusqu'à l'époque des croisades. La fabrication du papier atteint finalement l'Europe du Sud au XIII^e siècle.

LES QUESTIONS DE LA VIE, LES RÉPONSES DE LA SCIENCE!

SCIENCE & VIE

Questions Réponses



Comment se constitue notre **identité sexuelle** ?



Pourquoi **dormir** est bon pour la **santé** ?

Est-il vrai que les **femmes** sont plus **frileuses** ?

QUAND, COMMENT, POURQUOI, EST-IL VRAI...

100

RÉPONSES DE SCIENCE AUX QUESTIONS DE LA VIE

Comment fonctionne la **cigarette électronique** ?



Est-il vrai que les **requins** sont de plus en plus **agressifs** ?

Pourquoi y a-t-il **quelque chose** plutôt que **rien** ?



En vente actuellement

Cinémitrailleuse, la preuve

En 1915, le cinéma s'invite à bord des chasseurs britanniques. Plus exactement, un appareil photo qui prend des clichés telle une mitrailleuse qui tire : en pressant la détente. Dans les années 1930, une caméra de cinéma la remplace et révèle un intérêt précieux dans la course aux victoires.

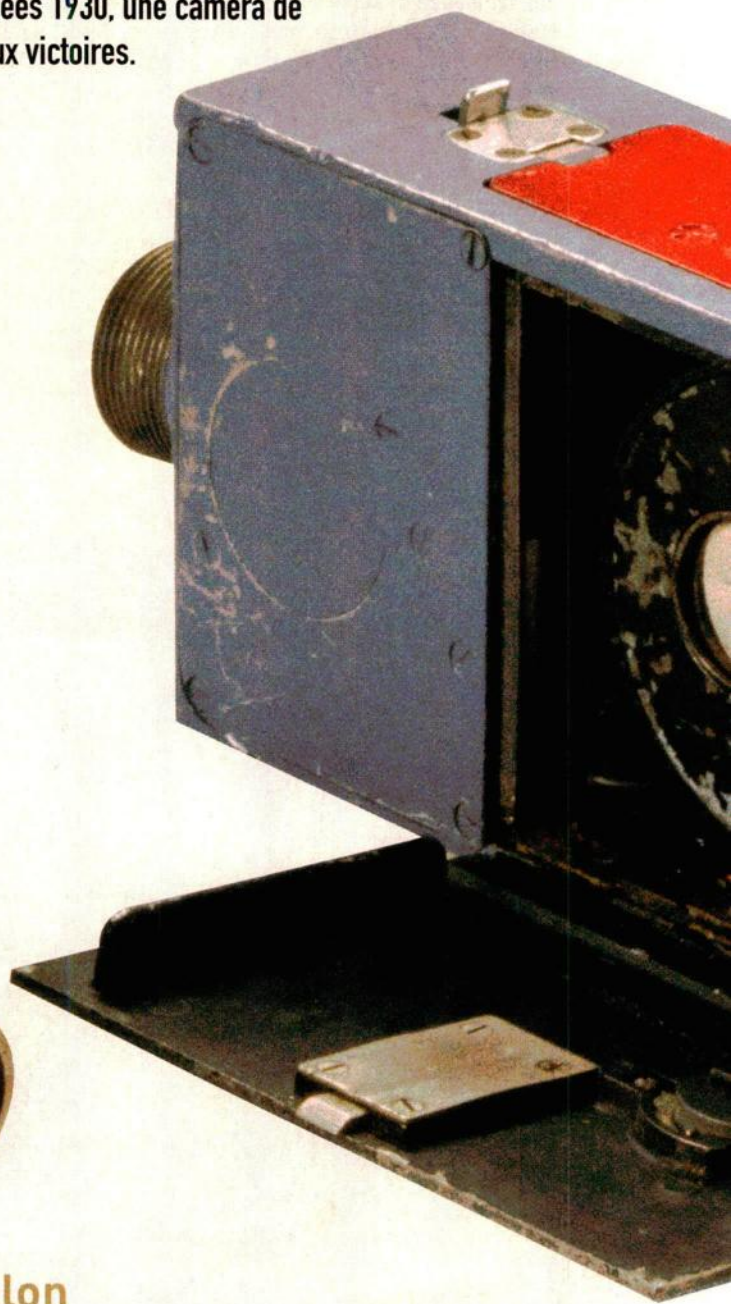
■ Une invention britannique destinée à l'entraînement

La cinémitrailleuse, ou *gun camera* en anglais, est imaginée au Royaume-Uni en 1915 par l'école d'armurerie ouverte par le Royal Flying Corps (ancêtre de la RAF), à Hythe (Kent). Réalisée par les ateliers Thornton-Pickard, la « Hythe Gun Camera Mk III » se présente comme une réplique parfaite, en masse comme en dimensions, d'une mitrailleuse Lewis, l'arme la plus répandue sur les avions britanniques. Destiné à l'entraînement des pilotes, l'engin utilise un film de 120 mm (en photo, cette dimension représente la largeur), et peut prendre, en pressant la « détente », 12 à 16 photos à travers une mire afin d'évaluer la visée du « tireur ». Très estimé, l'appareil est utilisé jusqu'en 1934. Il est remplacé alors par un engin similaire mais plus moderne, la caméra G22 fabriquée par Williamson. Ces ateliers londoniens conçoivent dans la foulée l'ancêtre de toutes les caméras actuelles : la G42B. Plus question d'appareil photo déguisé, cette fois, mais d'une vraie caméra de cinéma, que l'on peut monter dans le bord d'attaque des ailes d'avion, comme sur la nouvelle génération de chasseurs de la fin des années 1930.



■ G45, la caméra étalon

En juillet 1939, juste à temps pour la guerre qui s'annonce, Williamson sort le modèle qui va devenir le standard de la RAF pendant la guerre : la G45 (*ci-contre*). Avec elle, un nouveau pas est franchi : cette caméra est destinée à équiper en série tous les chasseurs Hurricane et Spitfire où, synchronisée avec la commande de feu, elle doit servir à prouver les revendications des pilotes. La G45 est dotée d'un objectif de 35 mm et peut, au choix, filmer à trois cadences (16, 18 ou 20 images par seconde) pour s'adapter à la cadence de tir respective des mitrailleuses Lewis, Vickers ou Browning. La G45 est alimentée par 7,5 m de film 16 mm noir et blanc. Un projecteur spécial accompagne les ateliers de développement sur les bases afin de scruter les films au ralenti, ou image par image.



La caméra G45 qui équipe la RAF pendant la Seconde Guerre mondiale est un appareil léger (3 kg) et compact (31,5 cm de long, 9,5 de large, 13,5 de haut). À droite, le FW 190 A5 abattu le 15 août 1943 au-dessus de Brest par le Hawker Typhoon du Flight Sergeant Charles Erasmus.

par l'image

Par Pierre Grumberg

■ Un succès (presque) universel

Toutes les armées saisissent l'intérêt de la cinémitrailleuse pour l'entraînement, le réglage des armes, l'analyse des dégâts infligés au sol et l'homologation des victoires. En 1940, les Américains équipent leurs chasseurs de caméras 16 mm AN-N6 (optique 35 mm avec ouverture F3.5, réglables entre 16 et 64 images par seconde), alimentées de chargeurs contenant 15 m de film noir et blanc, puis couleur. Un luxe cependant que ne peuvent copier toutes les armées de l'air. Dans la Luftwaffe, seuls les Focke-Wulf 190 sont dotés systématiquement de caméras. Les Japonais en disposent en très petit nombre, probablement cantonnés à l'entraînement.

Côté soviétique, seul le Yak-9 semble équipé en série à la toute fin de la guerre.

■ Un outil à la fiabilité toute relative

Si son principe est... lumineux, la cinémitrailleuse révèle vite des limites pratiques, qui gênent sa vocation première, celle de l'homologation des victoires, problématique jusqu'à la fin de la guerre. Fragiles, les caméras encaissent mal certaines manœuvres brutales. Les optiques sont masquées par la condensation que le chauffage des appareils ne parviendra pas à éliminer totalement. En outre, à cause des secousses provoquées par les canons, les images sont souvent floues. Même après guerre, en Corée, les pilotes américains se plaignent de la négligence des armuriers, des rayures sur le plexiglas protégeant l'objectif, de la mauvaise qualité du film, du fonctionnement aléatoire des caméras...

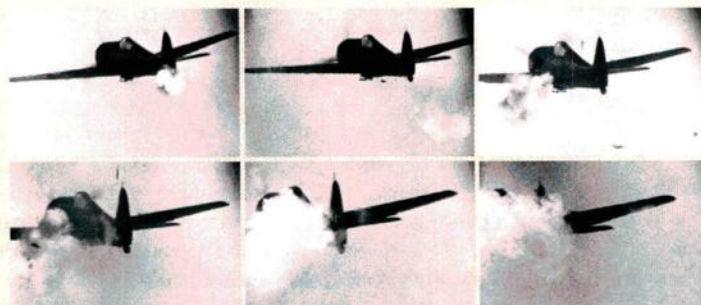
Quant aux images offertes par les caméras rudimentaires qui équipent enfin les MiG soviétiques engagés côté nord-coréen, elles sont si mauvaises qu'il est impossible de les interpréter. L'usage est alors de revendiquer une victoire dès qu'un appareil américain est identifié sur la pellicule. D'où des scores spectaculaires revendiqués par les unités soviétiques... et réfutés catégoriquement par les Américains.

■ La vidéo remplace le film

Si le missile prétend s'imposer dans les années 1960, les guerres israélo-arabes montrent que les canons de bord ont encore leur utilité, comme le prouvent les caméras associées aux armes des Mirage III israéliens pendant la guerre des Six Jours, en 1967. Même au Vietnam et pendant la guerre du Kippour en 1973, le canon reste le plus sûr moyen d'abattre l'adversaire. Ce n'est qu'au début des années 1980 que le missile s'impose enfin. La cinémitrailleuse, elle, reste pour évaluer la réussite des attaques air-sol, mais aussi, comme par le passé, pour l'entraînement, l'homologation, etc. Grosse différence, tout de même, l'antique film est remplacé par une dotation quasi infinie de bande-vidéo puis de mémoire : de quoi enregistrer la totalité du combat, en y intégrant les informations données dans les systèmes de visée.



La cinémitrailleuse, voilà l'arme redoutable pour revendiquer les victoires !



Taxis de la Marne : la légende se dégonfle

Par Jean-Claude Delhez

Héros mécaniques de 1914, les « taxis de la Marne » figurent encore en belle place dans les manuels scolaires. Ils n'ont pourtant transporté qu'une infime minorité des soldats victorieux en septembre et joué un rôle militaire à peu près nul. Ils ont aussi fait de l'ombre à une vraie réussite du génie logistique : celle des autobus parisiens dans les Ardennes !

La 14^e brigade confiée au général **Félineau** encadre en août 1914 deux régiments d'infanterie à trois bataillons chacun (les 103^e et 104^e RI, casernés originellement à Alençon et Paris et Argentan et Paris).

Le **plan Schlieffen** (voir G&H n° 7, p. 43 et 46-47), élaboré par le chef d'état-major de l'armée allemande qui lui a donné son nom, prévoit d'attirer les armées françaises dans l'Est, avant de les prendre à revers par un vaste mouvement d'enveloppement à travers la Belgique. Il est déjoué (de justesse) sur la Marne.

Dans la salle 1914 du musée de l'Armée, aux Invalides, trône un engin spectaculaire, le plus imposant parmi ceux exposés : un taxi de la Marne, machine emblématique et borne mémorielle associée à l'unique grande victoire française du début de la Grande Guerre. Tout le monde le sait (même les écoliers qui l'apprennent encore), les taxis ont été réquisitionnés pour acheminer au front des troupes qui ont permis de renverser le cours d'une bataille perdue. Certes, les effectifs déplacés n'ont constitué qu'une fraction des forces engagées. Mais nul ne doute que les taxis de la Marne ont contribué utilement à la victoire française, tout en donnant au génie tricolore l'occasion d'une première mondiale : le transport de soldats par des véhicules automobiles, prélude à la motorisation des armées. Mais qu'en est-il en réalité ? Pour avoir une idée de l'impact des taxis sur les opérations, il faut se pencher sur le parcours de l'unité qu'ils ont transportée : la 14^e brigade du général **Félineau**, qui relève de la 7^e division d'infanterie (DI) du général de Trentinian. Début septembre, le corps d'armée du général Boëlle, dont dépend la brigade, est retiré par le général Joffre à la 3^e armée. Il le transfère à la 6^e armée du général Maunoury qui se prépare à la sortie de Paris : c'est elle qui, en bousculant

la 1^{re} armée adverse, va faire capoter le fameux **plan Schlieffen** et avorter l'invasion allemande. Ainsi donc, la brigade Félineau, postée en Argonne, prend le train à Sainte-Menehould (Marne) le 3 septembre et débarque à Pantin, dans la banlieue nord-est de Paris, dans la nuit du 6 au 7. Elle se rassemble à Gagny, où arrivent les taxis réquisitionnés pour la transporter à Nanteuil-le-Haudouin (Oise), sur le front de l'Ourcq. L'opération se déroule pendant la soirée du 7 et la nuit du 7 au 8 septembre. Le 104^e régiment d'infanterie (RI) et les deux premiers bataillons du 103^e prennent les autos. Le reste de la 7^e DI — c'est-à-dire la majeure partie de l'unité — suit en train.

Trop peu et très tard

Combien d'hommes bénéficient des fameux taxis ? En principe, la brigade encadre six bataillons soit environ 6 400 hommes. Mais c'est oublier que l'unité a terriblement souffert : elle a perdu 3 200 hommes à la bataille d'Ethé le 22 août 1914, et d'autres encore sur la Meuse, quelques jours plus tard. Malgré le renfort d'un millier de réservistes pour chacun de ses deux RI, les taxis n'embarquent en fin de compte que 4 000 hommes (seuls cinq bataillons sur les six en bénéficient), l'équivalent d'un gros régiment, 2,6 % des effectifs de la 6^e armée. C'est une troupe à la cohésion affaiblie par l'afflux et la proportion élevée de réservistes,

Dès septembre 1914, la presse met en scène l'exploit des taxis. Le mythe est en marche.



La légende en marche... ou en panne ? Cette célèbre photo des « taxis » publiée et republiée ne les représente pas. Les voitures sont bien des Renault de 1913, mais d'un type militaire. Et le couvre-képi blanc du soldat, abandonné avant 1914, semble plutôt indiquer des manœuvres d'avant guerre. Il existe en fait très peu de photos des 600 voitures après leur départ de Paris, où ont été pris les fameux clichés du rassemblement aux Invalides et devant l'École militaire. On connaît cependant le montant de la course, réglée au taximètre : 70 102 francs.

Les vrais héros mécaniques de 1914, les voici : les autobus détournés des rues de Paris pour transporter des soldats... ou de la viande fraîche (ci-contre, « boucherie militaire » en janvier 1915). Ils servent dès août dans les Ardennes, avant les taxis de septembre.

Constituée en 1855, la **Compagnie générale des omnibus** gère les lignes d'autobus dans Paris en 1914. À la mobilisation, elle dispose d'un bon millier de véhicules, réquisitionnés ainsi que les chauffeurs. 770 bus forment immédiatement les sections de ravitaillement en viande fraîche (RVF), dont la mission est de transporter aux divisions et corps d'armée les carcasses d'animaux destinés à nourrir les troupes. Le reste constitue quatre groupes de transport de personnel, à quatre sections de dix autobus de 25 places chacun.

Après s'être illustré en Belgique, le capitaine **Charles Delestraint** (1879-1945) est capturé le 30 août. Expert de l'arme blindée après 1918, il commande à de Gaulle et s'illustre à nouveau en juin 1940. Passé dans la Résistance, il organise en août 1942 les mouvements de zone Sud, en liaison avec Jean Moulin. Mais il est arrêté en juin 1943. Déporté, il est assassiné à Dachau juste avant la libération du camp.



amputée d'une grande partie de ses cadres et de son matériel. Bref, une unité que Gallieni, le gouverneur de Paris qui anime la contre-attaque, juge épuisée : c'est précisément pour cela qu'il a réquisitionné des taxis pour son transport. Un effectif faible n'est pas forcément synonyme d'inefficacité tactique : on a vu des batailles basculer pour bien peu. Mais qu'en est-il de l'action de la brigade Félineau ? Dans le cadre de la 7^e DI, la brigade se trouve donc réunie sur le front de l'Ourcq, face à Nanteuil-le-Haudouin, carrefour routier à 50 km au nord-est de Paris, au matin du 8 septembre, quatrième jour de la bataille. Débarquée, elle marche quelques kilomètres vers l'est

jusqu'aux environs de Sennevières. Fatigués par la nuit blanche, les soldats voient bientôt tomber devant eux les obus allemands. Ils s'intercalent, en défensive, entre les 14^e et 61^e divisions d'infanterie. Le lendemain, 9 septembre, la brigade demeure sur place, sans contact avec l'ennemi, excepté quelques obus (le 104^e RI déplore, pendant ces deux jours, deux blessés et un disparu). L'après-midi, le débordement général de la 6^e armée par le nord conduit au repli : la brigade se retire au-delà de Nanteuil. Elle y est toujours le 10 septembre, quand la bataille prend fin : les Allemands, battus, ont ordonné la retraite la veille, peu après midi. Essuyer quelques obus sur une position défensive : voilà donc toute la contribution de la brigade Félineau à la bataille. Bien peu, en fin de compte.

L'armée prend le bus en marche

Si leur impact s'est révélé à peu près nul, les taxis ont-ils au moins représenté une innovation tactique ? Même pas. Notons d'abord que l'armée dispose de nombreux véhicules automobiles au début de la guerre : des voitures d'état-major, des camions de transport de matériel ou de vivres et même quelques automitrailleuses. Au total, il y en a près de 10 000 puisque, aux 220 véhicules militaires d'avant guerre, sont venus s'ajouter 9 500 autres [des camions, surtout] réquisitionnés en août 1914. C'est vrai, ces transports ne sont pas encore destinés aux troupes, qui

se déplacent alors à pied, à cheval et en train. Ils servent à la logistique et aussi pour tracter des canons, l'usage de véhicules Panhard étant attesté dans un groupe français d'artillerie lourde. Même si l'armée allemande a équipé ses bataillons de chasseurs à pied d'une colonne de dix véhicules automobiles destinés au transport occasionnel d'une petite partie des chasseurs de chaque bataillon, la première tentative de motorisation importante de l'infanterie sur le théâtre des armées revient bien à l'armée française. Mais avant la Marne ! Début août, en effet, des autobus sont réquisitionnés à Paris à la **Compagnie générale des omnibus** (CGO) et un groupe de transport de personnel comprenant 40 véhicules est constitué sous les ordres du lieutenant Tatur. L'unité, capable de transporter un bataillon, est transférée à Charleville-Mézières, préfecture des Ardennes, et affectée au corps de cavalerie du général Sordet. Ce corps est à la fois une extraordinaire masse de cavalerie et un amalgame de toutes les nouveautés en matière de transport. À l'origine, il réunit quatre divisions de cavalerie (1^{re}, 3^e, 4^e et 5^e DC), dont deux, les 4^e et 5^e, disposent d'une escadrille provisoire d'aviation. Il emporte aussi six automitrailleuses, bricolées à Sedan par le capitaine Boucherie à partir de véhicules civils réquisitionnés. Il y a, enfin, un régiment d'infanterie, le 45^e RI. Ce régiment se déplace avec l'état-major de sa brigade, aux ordres du général Mangin, futur héros de la guerre.

■ Une légende gravée dans le marbre

L'aventure des taxis de la Marne a sur celle des autobus ardennais un énorme avantage : elle était connue du grand public avant même d'avoir démarré. Avant d'organiser le transport, il a fallu réquisitionner les taxis de Paris, les grouper sur l'esplanade des Invalides et les conduire jusqu'à Gagny en plusieurs colonnes de centaines de véhicules traversant la capitale. Tout cela au su et au vu de chacun. Après la victoire de la Marne, la légende ne demande qu'à éclore spontanément au sein de la population parisienne : ces taxis qu'on a vu passer ont conduit au front l'armée qui a décidé du sort des armes... Dès 1916, la commune de Gagny perpétue le souvenir par un monument (avant d'ajouter des roues à son blason). En 1921, les travaux du commandant Henri Carré ramènent pourtant bien l'affaire à sa juste proportion (voir bibliographie), mais nul n'y prête attention. En 1922, le musée de l'Armée fait d'un taxi une vedette en l'exposant dans ses collections. Et la légende enfle encore après la Seconde Guerre mondiale : en 1952, dans son cours élémentaire d'histoire de France, Hachette consacre aux fameux taxis la leçon sur la Première Guerre mondiale. En 1964, on les retrouve sur le timbre-poste qui commémore la bataille de la Marne. Les stèles se multiplient en banlieue parisienne. Un vitrail leur est consacré dans l'église du Raincy (93) et, tout récemment, Levallois-Perret (92) a inauguré une sculpture de marbre grandeur nature. Rien n'arrête la course des taxis !

Le 6 août, le 45^e RI passe la frontière belge pour prendre position sur la Semois. Le 3^e bataillon effectue le voyage Sedan-Bouillon par chemin de fer à voie étroite. Mais le 1^{er} bataillon, du commandant Bourdieu, relie Charleville à Allersur-Semois grâce aux autobus de la CGO que leur a affectés le général Sordet : voilà la première manifestation de l'infanterie motorisée sur le front des opérations. Bien vite, l'innovation devient routine au 45^e RI. Dans les jours suivants, les autobus transportent un bataillon, tantôt les trois à tour de rôle, par navettes, tantôt les sacs des soldats. Le 11 août, les automitrailleuses de fortune inventent l'appui-feu mobile en participant avec des dragons à une escarmouche de cavalerie au village ardennais de Libin. Le 13 août, près de Han-sur-Lesse, nouvelle première : les fantassins débarquent sous le feu ennemi, prémisses du transport d'assaut.

La première expérience de motorisation de l'infanterie a lieu dès août... en bus !

Chair à canon ou viande fraîche

Le 16 août, après avoir voyagé dix jours dans toute l'Ardenne belge, le 45^e RI est retiré au corps Sordet et rendu à sa brigade d'origine. Sans ses précieux véhicules. Mais le pli de la motorisation est pris et les Français ne cessent plus d'y faire appel, avec de vrais résultats tactiques. Dans la nuit du 22 au 23 août, dans les Vosges, 500 à 600 pantalons rouges du 30^e RI débarquent d'autobus RVF réquisitionnés par le général Pouradier Duteil, commandant du 14^e corps, pour reprendre le col de Sainte-Marie-aux-Mines, porte de l'Alsace, sur la route de Saint-Dié à Sélestat. Mission accomplie le 23 à 16 heures (le col sera reperdu le lendemain). Et dans le département français des Ardennes, le général Coquet, commandant de la 52^e division, dérive lui aussi les autobus RVF pour parer au franchissement surprise de la Meuse à Fumay. Une partie du 58^e bataillon de chasseurs (sous les ordres du futur général Delestraint) est ainsi transportée à pied d'œuvre depuis Renwez, à au moins 20 km

de l'objectif, dans la nuit du 24 au 25 août. Et la tentative allemande est repoussée.

Toujours en août 1914, l'armée franchit un pas supplémentaire dans la motorisation : avec l'affaire de Péronne, ce n'est plus un simple bataillon qui prend le bus, mais presque une brigade. Au groupe de transport de personnel Tatur qui a brillé dans l'Ardenne belge avec le 45^e RI se joignent, après le 16 août, trois groupes supplémentaires : le parc atteint alors 160 autobus, de quoi véhiculer quatre bataillons d'infanterie. Or, voilà justement que le général

Joffre transfère de Nice quatre bataillons alpins de chasseurs à pied (47^e, 63^e, 64^e et 67^e BACP), rassemblés en un groupe provisoire aux ordres du lieutenant-colonel Serret et réunis en banlieue d'Amiens le 28 août.

De là, les autobus les transportent à Péronne, où ils doivent garder les ponts sur la Somme. Malheureusement, la manœuvre échoue : les chasseurs à peine débarqués sont attaqués par les Allemands et subissent des pertes sérieuses. Les autobus les replient donc à Montdidier, où ils se reconstituent avant un nouveau transport début septembre, vers Beaumont (Oise), au nord de Paris. Ironie de l'histoire, ces chasseurs se battent du 6 au 9 septembre à Boullancy, 5 km à l'est de

Sennevières, le village atteint par la brigade Félineau. Et ce sont ces chasseurs qui se trouvent en première ligne, reléguant la brigade au rang de simple réserve. Autre ironie du sort : les quatre généraux qui ont expérimenté la motorisation (Sordet, Trentinian, Coquet et Pouradier Duteil) finiront tous limogés quelques jours ou semaines plus tard, sans qu'il y ait bien sûr de rapport entre cette sanction et l'emploi des troupes motorisées.

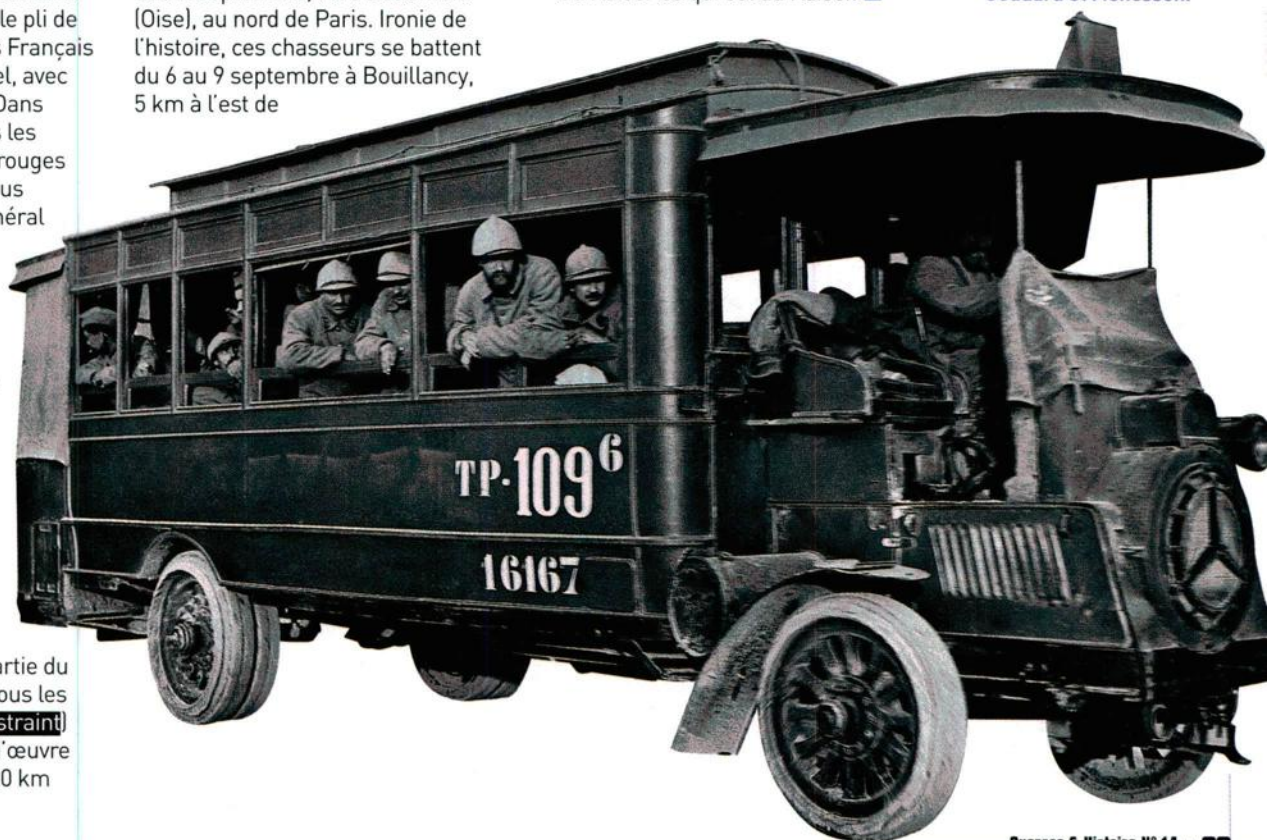
Les Allemands aussi

L'ultime ironie de l'affaire est que les Français, expérimentateurs incontestés et à grande échelle de la motorisation bien avant les taxis de la Marne, se sont fait griller la politesse de l'invention pure par les Allemands ! Dans leur assaut contre la place forte de Liège prévu avant guerre, ces derniers ont planifié en effet une attaque surprise afin de s'emparer des ponts sur la Meuse, de part et d'autre de la ville. Ainsi, 150 véhicules à moteur auraient dû être rassemblés le 3 août à Aix-la-Chapelle, afin d'embarquer des fantassins et filer plein ouest. Mais les véhicules ne sont pas au rendez-vous, et les troupes s'en vont à pied, à cheval, en vélo... Seule une compagnie du 9^e chasseurs et quelques sapeurs du génie, accompagnant des divisions de cavalerie, profitent du confort automobile. Ils sont peu nombreux, certes, mais sont les premiers : il faut rendre au Kaiser ce qui est au Kaiser. ■

Pour en savoir +

- *À lire* • Douze mythes de l'année 1914, Jean-Claude Delhez, Economica, 2013 (voir notre critique p. 105).
- Les Camions de la victoire 1914-1918, Jean-Michel Boniface, Jean-Gabriel Jeudy, Massin, 1996.
- Le Jour de deuil de l'armée française, tome 2, Jean-Claude Delhez, 2012.
- Août 1914. Enquête sur une relève, Paul Pouradier Duteil, Theopress LTD. (Chypre, Nicosie), 1997.
- La Véritable Histoire des taxis de la Marne, Henri Carré, Chapelot, 1921.
- Sur Internet • Un inventaire des monuments et objets commémoratifs : http://taxidelamarne.over-blog.com/pages/le_devoir_de_memoire-993661.html

Les autobus parisiens Brillié-Schneider vont servir de transports d'appoint pendant toute la guerre. Ces poitils, photographiés ici à Souilly (Meuse) en 1916, reviennent du front de Verdun. Les trois branches du radiateur ne doivent rien à Mercedes : il s'agit d'un système de refroidissement conçu par Goudard et Menesson.



**Les frégates tricolores,
plus récentes et mieux
armées, vont piéger
l'escadre britannique.**



Grand-Port, 1810: une victoire pour l'honneur

Par Jean-Marc Mendel, avec Pierre Grumberg

Seul succès naval à figurer sur l'Arc de Triomphe, Grand-Port n'est pourtant pas entré dans la légende napoléonienne aux côtés d'Austerlitz ou de Wagram.

Cette bataille livrée sur les côtes de l'actuelle île Maurice, en août 1810, relève plus de l'anecdote que de la grande histoire. Une victoire française qui tient surtout à l'orgueil britannique.

Prairial, Aboukir, Trafalgar, rade d'Aix, Lissa... Telles sont les bornes qui scandent la longue et triste histoire maritime de la Révolution et de l'Empire. Dans cette litanie de désastres, il fallait bien une exception, celle du combat de Grand-Port, unique victoire navale parmi les 158 inscrites sur l'Arc de Triomphe. Rien à voir toutefois avec Austerlitz, Iéna ou Wagram. Ce succès a été remporté dans l'océan Indien, un théâtre d'opérations périphérique, sans impact aucun sur la suite de la guerre, et par une poignée de vaisseaux de guerre mineurs : quand 26 navires de ligne s'affrontent à Aboukir et 57 à Trafalgar, six frégates s'opposent à Grand-Port... Une toute petite affaire, en somme, que les Britanniques n'auraient même pas daigné mentionner. Oui, mais succès tout de même et qui mérite explication par son caractère unique. La première raison de cette victoire exceptionnelle réside dans les limites de la Royal Navy. Certes, elle écrase par le nombre la flotte de Napoléon : en 1810, le rapport est de 3,3 contre 1 en matière de navires de ligne (152 contre 46) et de 6 contre 1 pour les

Un navire de ligne est l'unité la plus puissante de la flotte (74 canons et plus sous l'Empire, voir n° 6, p. 92) destinée à combattre en escadre et en ligne de file.

Jacques Hamelin (1768-1839) effectue une belle carrière sous la Révolution qui l'amène au grade de capitaine de vaisseau en 1803. Reconnu par Napoléon, il se voit confier la frégate *Vénus* en 1806, fait de nombreuses prises et réussit à faire passer quatre frégates dans l'océan Indien en 1809. De retour en France en février 1811 après Grand-Port, il est fait contre-amiral. Chef de l'escadre de Brest en 1813, il finit amiral sous la Restauration.

Un indiaman est un gros navire marchand bien armé, construit pour le compte de la Compagnie des Indes orientales, société de commerce britannique.

Moment clé du combat : la frégate française *Minerve*, à l'ancre, échange ses premières bordées avec l'*Iphigenia* britannique. Mais cette dernière va bientôt s'échouer, laissant les Français se concentrer sur la *Nereide* (au second plan).

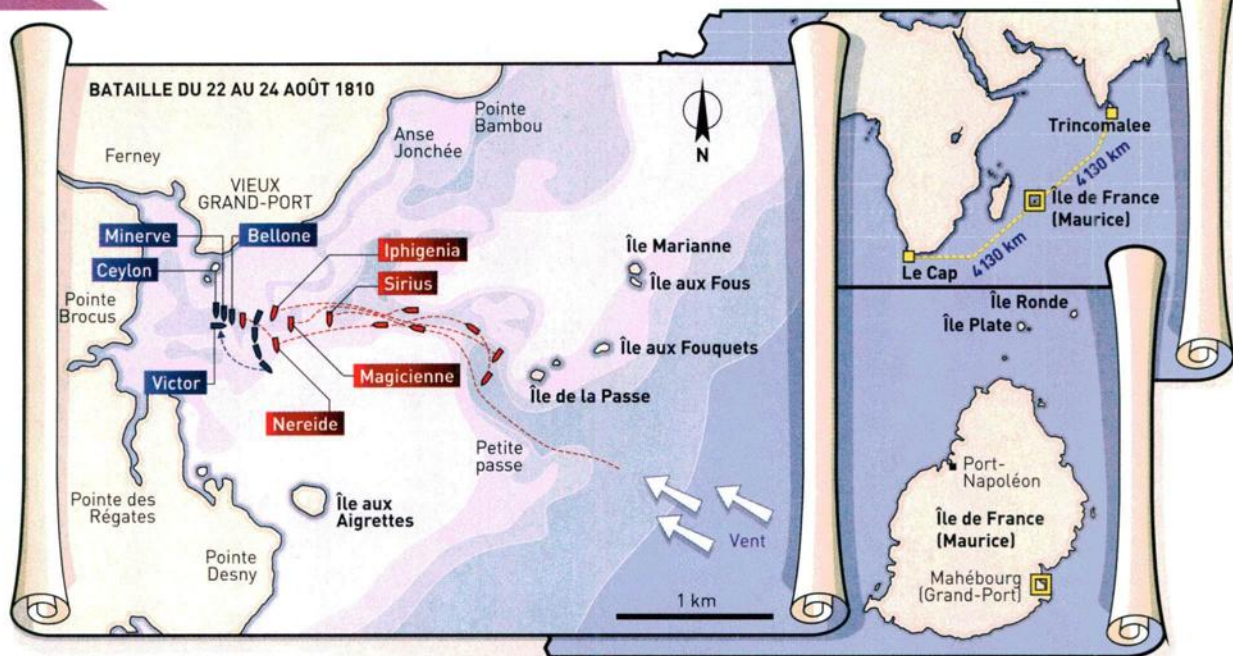
UNE BATAILLE NAVALE IMMOBILE

Le 13 août, le commandant britannique Pym s'empare de l'île de la Passe, clé de la rade. Coup de maître dont il ne peut tirer profit à cause d'une explosion accidentelle qui survient lorsque l'escadre de Duperré, ignorant la présence ennemie, se présente le 20 à l'entrée du port. En revanche, la suite ne doit rien à la malchance et tout à la témérité et à la négligence. Lorsqu'il attaque le 23 août, Pym omet d'embarquer (alors que les partisans des Bourbons ne manquent pas dans l'île) un pilote capable de le diriger dans la passe constellée de récifs. Il se lance en outre contre un ennemi préparé et supérieur en artillerie. Résultat : la moitié des frégates anglaises (*Sirius* et *Magicienne*) se plante sur les coraux avant de combattre et le reste se fait ébrécher dans un combat qui se résume à un duel d'artillerie entre navires échoués.

Le **premier lord de l'Amirauté** est le ministre (civil depuis 1806) chargé de diriger la Navy au sein du gouvernement.

Charles Decaen (1769-1832) est canonier dans la Marine royale puis officier à terre pendant la Révolution. Général en 1796, il brille aux côtés de Moreau, le rival de Bonaparte, ce qui lui vaut d'être expédié dans l'océan Indien en 1803, où il résiste sans secours pendant sept ans. En 1812, il commande en Catalogne puis termine au service de Louis-Philippe.

Un **brick** est un petit navire à deux mâts (misaine à l'avant et grand mât).



croiseurs (183 contre 31, principalement des frégates). La Navy n'en reste pas moins mobilisée par la protection des convois contre les corsaires (voir G&H n° 13, p. 72), le blocus des ports de guerre européens, le soutien de Wellington en Espagne, la reconquête des Antilles (la Guadeloupe, dernier bastion français, tombe le 6 février 1810)... Tout cela use les forces : une trentaine de bateaux sont ainsi perdus en 1809, essentiellement par fortune de mer. Quoiqu'il en soit, la France a réussi à conserver en 1810 des positions dans l'océan Indien. Si les Seychelles ont été perdues dès 1794, le drapeau tricolore flotte toujours sur l'archipel des Mascareignes : l'île Bonaparte (ex-Bourbon, future Réunion), l'île de France (future Maurice) et l'île Rodrigues.

Un nid de frelons sur la route des Indes

Or, ces bases, surtout l'île de France, intéressent doublement le gouvernement de Londres. D'abord, écrit l'historien Étienne Taillemite, l'île représente « une base dont il était indispensable de s'emparer pour assurer la domination britannique dans l'océan Indien ». Ses havres, Port-Louis (rebaptisé Port-Napoléon) et Grand-Port, orientés l'un au nord-ouest, l'autre au sud-est, offrent un excellent abri aux voiliers en toute saison et se trouvent à équidistance du Cap, à la pointe de l'Afrique, et de Trincomalee, à Ceylan (4 130 km dans chaque sens, soit, au mieux, dix-huit jours de navigation ; voir carte). L'autre justification de l'intérêt britannique plus immédiate, selon le grand historien naval Nicholas Rodger, est

que l'île est un « défi permanent au commerce britannique avec l'Inde et la Chine ». L'île de France a été au début du siècle le repaire de Surcouf et autres corsaires. Mais la menace se précise au printemps 1809 avec l'arrivée à Port-Napoléon, sous les ordres du capitaine de vaisseau **Hamelin**, d'une escadre de quatre frégates de 18 flambant neuves (voir encadré p. 74) : *Vénus*, *Caroline*, *Bellone* et *Manche* (s'y ajoutera l'*Astrée* en mars 1810). Des Comores (à l'ouest) aux îles Andaman (loin au nord-est), ces bâtiments capturent bientôt quelques gras **Indiamen** dont la perte, sans menacer aucunement de mort le commerce des Indes, fait néanmoins hurler les armateurs et assureurs de la City. Hauts cris qui résonnent bientôt au parlement de Westminster : « Il ne nous suffit plus d'asphyxier les îles, il faut les prendre pour détruire le nid de pirates ! », s'écrie l'influent Lord Chatham, ancien **premier lord de l'Amirauté** et frère aîné du défunt Premier Ministre William Pitt, dont les héritiers politiques tiennent les rênes du pouvoir.

Conquête au petit pied

La décision prise à Londres, les mesures ne traînent pas. Dès le mois de mai 1809, le contre-amiral Albemarle Bertie, de la *station* du Cap, en actuelle Afrique du Sud, dépêche le *commodore* Josias Rowley dans les eaux des Mascareignes à la tête

d'une petite escadre. Sa mission : resserrer le blocus, puis conquérir les îles. Rowley ne perd pas de temps. En juin, Rodrigues tombe entre les mains d'une troupe de *Royal Marines* et de cipayes de Madras (soldats auxiliaires indiens) dirigé par le lieutenant-colonel Henry Keating. La rade de Port-Mathurin sert de base contre l'île Bonaparte : le 21 septembre 1809, Rowley lance un raid sur Saint-Paul qui se rend le lendemain, après débandade de la troupe et des gardes nationaux. Les Britanniques prennent la frégate *Caroline* (rebaptisée *Bourbonnaise*, sic) et saisissent 450 000 livres de marchandises. Keating, s'estimant trop faible, évacue cependant le 28 septembre mais jure qu'il reviendra. Et qui pourrait l'en empêcher ?

Ni Napoléon, ni le général **Decaen**, pompeusement nommé « capitaine général des Établissements français de l'Inde » à l'île de France en 1803, n'ont rien à envoyer. En outre, la majorité des colons de l'île Bonaparte (comme ceux de l'île de France) restent, au fond du cœur, fidèles au roi et au pape. Quand le 7 juillet 1810, Rowley réapparaît, Bonaparte redevient Bourbon en deux jours. Et le gouverneur de Sainte-Suzanne est remplacé par l'Écossais Robert Farquhar. L'île de France, cependant, sera une noix plus dure à croquer, et les Britanniques le savent. Le 10 août, trois frégates, *Sirius* (captain Pym), *Iphigenia* (captain Lambert), *Nereide*

L'île de France fait peser une menace sur le commerce britannique.



Les canonniers de la *Bellone* pilonnent la *Nereide*. Ses canons de 18 livres surclassent les 12 livres adverses. En outre, Bouvet, suppléant de Duperré blessé, profite du port voisin pour faire installer des canons supplémentaires.

Guy-Victor Duperré (1775-1846) entre dans la marine en 1792 et se distingue par sa bravoure pendant la Révolution et le début de l'Empire. À la suite du combat de Grand-Port, il y gagne le grade de contre-amiral et le commandement des forces en Méditerranée. Passé aux Bourbons, il commande la flotte qui transporte le corps expéditionnaire français en Algérie en 1830, et termine ministre de la Marine.

(captain Willoughby) et le **brick** *Staunch* (lieutenant Street) se présentent devant Grand-Port. Après avoir croisé çà et là pour disperser les défenseurs, Pym tente de saisir d'emblée l'île de la Passe (voir carte), dont le fort contrôle l'accès au mouillage. Les chaloupes s'étant égarées, un commando de 71 hommes revient et remplit la mission le 13 août en dépit d'une garnison de 80 défenseurs. Même si ces derniers n'étaient apparemment guère motivés, c'est fort bien joué de la part de Pym, qui ajoute à cet atout les cartes de la guerre psychologique : son bras droit Willoughby mène de menus raids qui sèment la pagaille, ébranlent les défenses et permettent de distribuer des tracts promettant aux colons, que l'on sait déjà réceptifs, liberté de langue et de religion. Le 20 août, alors que Pym patrouille au large, apparaît à l'horizon la petite escadre française commandée par le capitaine **Duperré** : les frégates *Bellone* et *Minerve*, la corvette *Victor* (ex-*Revenant* construit par Surcouf, pris par la Navy, rebaptisé puis repris...), accompagnées de deux prises, les *indiamen* *Ceylon* et

Windham. Willoughby, qui commande l'île de la Passe et la frégate *Nereide*, fait hisser les trois couleurs et envoie à Duperré, grâce à un code opportunément saisi, un signal qui le pousse à entrer dans le port. À peine le *Victor* s'engage-t-il en tête sous les canons du fort que l'*Union Jack* est hissé et qu'une bordée ravageuse le contraint à baisser pavillon et à jeter l'ancre. Mais, voyant arriver la *Minerve* et le *Ceylon*, le capitaine du *Victor* change d'avis et poursuit son chemin vers la rade. La chance vire alors de bord : une explosion accidentelle dans le fort, ajoutée à une bordée française, met Willoughby à mal, et les navires français, suivis par la *Bellone*, se glissent dans le port. Seul le *Windham* est retourné au large... Où il est repris par le *Sirius* le 21.

Le premier round se termine donc par un match nul, personne n'ayant pris l'avantage. Chacun prépare donc ses forces pour la suite... Pym expédie le *Windham* à Bourbon pour obtenir le renfort de Rowley, puis fait voile vers Grand-Port avec la *Magicienne* (captain Curtis), l'*Iphigenia* et le *Staunch*. Duperré, lui, informe Decaen de la situation par l'un de ses officiers,

gravement blessé en chevauchant : « *Sitôt à terre, sitôt à cheval ! Sitôt à cheval, sitôt à terre !* », plaisante-t-on dans la cavalerie. Decaen fait alors prévenir le capitaine Hamelin, qui appareille aussitôt de Port-Napoléon avec trois frégates (*Vénus*, *Astrée* et *Manche*) et le brick *Entreprenant*. Quant à Duperré, il embosse ses navires en croissant, au débouché des passes, dans la partie sud de la rade. Chaque extrémité de sa ligne est couverte par un récif qui va interdire aux Anglais de se faufiler entre la terre et les bâtiments français pour les prendre entre deux feux, comme à Aboukir : la leçon a été retenue.

Fanfaronnades mal inspirées

Le 22 au matin, tout est prêt pour le deuxième round. Pym se présente avec quatre frégates (*Magicienne*, *Iphigenia*, *Sirius* et *Nereide*) et Willoughby, pétulant, signale : « *Ready for action. Enemy of inferior force.* » Le Britannique est présomptueux autant qu'imprudent. Car Grand-Port est en effet, selon Étienne Taillemite, « *une assez vaste rade,*



Le capitaine de vaisseau Guy-Victor Duperré, chef d'escadre, fait partie des 112 blessés français, auxquels s'ajoutent 36 tués, pertes acceptables pour quatre frégates prises.

très encombrée de récifs, qui se prête mal aux évolutions ». On n'y pénètre que par la petite passe et la grande passe, deux chenaux qui serpentent entre des massifs de corail. Le danger y exige des pilotes d'expérience...

Que les Britanniques n'ont pas embarqués.

À peine engagé dans la petite passe, le *Sirius* s'échoue et ce n'est que le lendemain à 16 h 40 que les Anglais reprennent leur attaque.

Immédiatement, le *Sirius* se replante sur un récif, hors de portée adverse. *Out!* La *Magicienne* s'empale, elle aussi, bientôt sur le corail et ne peut tirer qu'avec trois canons de son avant. *Out!* L'*Iphigenia* passe cependant et matraque la *Minerve* et le *Ceylon*, tandis que la *Nereide* attaque la *Bellone*. À 18 h 15, le *Ceylon* se rend... mais remet les voiles, suivi de la *Minerve*. Les deux s'échouent derrière la *Bellone*. Cette dernière se retrouve alors seule en position de tirer, vidant bordée sur bordée sur la *Nereide*, que l'*Iphigenia* coincée ne peut secourir. Le combat d'artillerie, ne cesse pas avec la nuit, car Decaen fait ravitailler les Français en poudre, en boulets... et en vin.

À l'aube du 24, la bataille reprend de plus belle. Les deux camps ont souffert. Duperré, blessé et porté à terre, est remplacé par le capitaine Bouvet de la *Minerve*. En face, la situation est pire. Sur la *Nereide*, Willoughby est blessé, son équipage décimé (on y relèvera 92 morts et 137 blessés, sur un effectif théorique de 260, soit 88 % de pertes), la plupart de ses canons hors de combat. Le grand mât cède... À 13 h 30, la *Nereide* hisse alors à la

proue un pavillon tricolore en signe de reddition... mais l'Union Jack flotte encore à l'arrière. Et la *Bellone*, qui se méprend, tire encore une demi-heure avant que ses officiers n'amarinent enfin le navire de l'orgueilleux Willoughby. La *Magicienne*, au loin, est en feu. Elle explose peu après, sabordée sur ordre de son commandant, comme le *Sirius* sur ordre de Pym.

Lendemain qui déchantent

À Port-Napoléon, Decaen et Duperré jubilent. Le bilan est désastreux pour la Navy, d'autant que l'*Iphigenia* est saisie le 27 par la flottille d'Hamelin, qui, retardée par des vents contraires, vient opportunément lui couper la retraite. Outre les pertes de la *Nereide*, on relève 5 morts et 13 blessés sur l'*Iphigenia*, 8 morts et 20 blessés sur la *Magicienne*.

Le *Sirius*, hors de cause dès le début de l'action, n'a pas souffert mais est pris quand même. Rowley, enfin arrivé sur la *Boadicea*, tente de profiter du piètre état de la flotte française pour sauver au moins l'île de la Passe. Mais il doit renoncer et Decaen reprend la position. L'épilogue intervient le 13 septembre: la division de Bouvet — l'*Iphigénie* (ex-HMS *Iphigenia*), l'*Astrée* et l'*Entreprenant* — force la frégate *Africaine* (ex-française) à se rendre devant Grand-Port.

Le capitaine Robert Corbett trouve la mort dans l'affaire. Réputé pour son extrême sévérité, il a sans doute été tué par l'équipage mutiné — l'Amirauté occultera l'épisode qui met en cause la discipline et le recrutement.

Militairement, la victoire française n'a guère d'importance. Piqués par l'échec, les Britanniques décident (enfin) de mettre le paquet. Le 22 novembre, une armada de 22 navires de guerre (dont un vaisseau et 12 frégates) et 50 transports portant 6 800 soldats submergent les pauvres défenseurs qui capitulent le 3 décembre. L'île devient Maurice, elle ne sera plus jamais française [au contraire de Bourbon, rétrocedée en 1814]. Decaen et ses soldats, Hamelin, Duperré et leurs marins sont cependant autorisés, en reconnaissance de leur héroïsme, à regagner la mère patrie. Napoléon leur réserve le meilleur accueil: d'autant que sa Marine, en plein

redressement depuis 1807, attend des chefs dignes de ses escadres. Elles ne verront jamais la mer. Mais il reste l'honneur. Hamelin et Duperré figurent parmi les 660 noms de braves (dont 25 marins seulement) gravés sur l'Arc de Triomphe. L'amiral Jurien de la Gravière, dans *Guerres maritimes sous la République et l'Empire*, écrit en 1847 à partir du témoignage de son père, officier de la Marine impériale, et de ses camarades:

« Ils avaient un trait commun qui m'a vivement frappé. Ils ne mettaient rien au-dessus de la prise d'une frégate anglaise. Une frégate anglaise... On n'en a jamais pris beaucoup! » Alors, pensez donc, quatre d'un coup... Les Britanniques, à l'opposé, n'ont pas digéré ce revers insignifiant, semblable à un but unique encaissé pendant une Coupe du monde victorieuse. L'historien naval Robert Gardiner voit dans Grand-Port

« la pire défaite de [leurs] guerres contre Napoléon ». C'est sans doute excessif. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que la Navy est entièrement responsable de sa défaite. Laird Clowes, en 1900, ne s'y trompe pas et blâme la témérité excessive des officiers, devenus trop confiants après Trafalgar, ainsi que la qualité des équipages en baisse. Son collègue H. E. Jenkins juge

Les Britanniques n'ont pas digéré ce revers insignifiant, dont la Navy est seule responsable.

que Willoughby a pénétré dans Grand-Port « avec quelque impétuosité si l'on considère qu'il ne connaissait pas l'endroit », et lui reproche « un certain mépris de son ennemi ». Stephen Taylor note: « La Navy avait cru que Trafalgar rendait une telle défaite inconcevable. » Personne ne semble blâmer l'Amirauté, qui aurait pu facilement distraire deux ou trois vaisseaux sur 152. Mais même les meilleurs ont droit à l'échec. ■

Pour en savoir +

À lire • *La Fin d'un empire – les derniers jours de l'île de France et de l'île Bonaparte 1809-1810*, Roger Lepellety, Economica, 2000.

• « La bataille de Grand-Port, seule victoire navale du 1^{er} Empire », conférence d'É. Taillemite et de N. Rodger, musée de la Marine, 22 mars 2001: www.labourdonnais-association.org/conference.html

• *The Royal Navy – A History from the Ancient Times to the Present (vol. V)*, W. Laird Clowes, Chatham Publishing, 1997 (rééd.).

• *Storm and Conquest. The Battle for Indian Ocean, 1808-10*, S. Taylor, Faber & Faber, 2008.

■ Matériel de qualité côté français

La victoire de Grand-Port s'explique d'abord par les erreurs anglaises, mais aussi, en partie, par la qualité des frégates et des équipages français. L'*Astrée* et les frégates dites de « 18 » (poids du boulet en livres, soit 8,8 kg, tiré par leur batterie principale) conduites à l'île de France par Hamelin sont récentes: la *Bellone*, la plus ancienne, n'a été lancée qu'en 1803. Construites sur les excellents plans des meilleurs ingénieurs de leur temps – Forfait, Sané ou Pestel – avec des coques doublées de cuivre, elles affichent une vitesse rare: 12 nœuds au vent portant, parfois 13, alors que les vaisseaux de 74 plafonnent à 10 nœuds. L'armement est imposant: 28 pièces de 18 et 8 pièces longues de 8, plus 4 ou 8 caronades (canons courts à grande puissance mais courte portée) de 24 en fer. On s'accorde sur leur élégance. D'une femme plaisante à regarder, les Britanniques disent à cette époque: « Elle est jolie comme une frégate française. » S'y ajoute la *Minerve*, ex-frégate portugaise lancée en 1788 prise en décembre 1809 mais armée de 48 pièces de 12 et le *Victor* (6 pièces de 8, 14 caronades de 32). Enfin, les sabords du *Ceylon*, un *indiaman* de prise, protègent 36 pièces de 8 et 12. La Royal Navy ne leur oppose que des frégates de 12, vétustes, sauf l'*Iphigenia* lancée en 1806. La plupart sont des bâtiments français capturés, comme la *Magicienne* (1778) et la *Nereide* (1779), anciens et usés par un usage intensif.

RÉPONDEZ À CETTE ENQUÊTE ET PARTICIPEZ À L'AMÉLIORATION DE GUERRES & HISTOIRE !

Pour vous remercier de prendre le temps de répondre à ce questionnaire, un tirage au sort sera organisé. Vous aurez ainsi la possibilité de remporter :

➤ **UN JEU "TOTAL WAR ROME II" ET SON TAPIS DE SOURIS**

Une fois rempli, ce questionnaire est à nous retourner, **au plus vite, sans l'affranchir**, à l'adresse suivante : **SCIENCE & VIE, LIBRE RÉPONSE 23016 - 92125 MONTROUGE CEDEX**

Nous tenons à vous préciser que les réponses que vous apporterez à ce questionnaire sont strictement anonymes.

Chers lecteurs,

Vous venez de découvrir ce quatorzième numéro de Guerres & Histoire et nous faisons appel à vous pour recueillir vos réactions.

Nous souhaiterions vous associer à notre réflexion dans le but de réaliser des numéros qui correspondent

aussi parfaitement que possible à vos attentes et à celles de tous les lecteurs. Nous souhaitons donc vous donner la parole :

que pensez-vous de ce numéro ?

Quels articles vous ont attirés et comment les avez-vous appréciés ?

Pour répondre aux questions,

il suffit d'entourer le code correspondant à la réponse que vous avez sélectionnée.

Ayez la gentillesse de nous retourner très vite votre questionnaire.

Il n'est pas nécessaire de l'affranchir.

Nous avons vraiment besoin de vos réponses, qu'elles soient critiques ou élogieuses, que vous ayez lu beaucoup d'articles dans ce numéro ou très peu.

Votre aide nous est précieuse !

Bien à vous,

Jean Lopez

Rédacteur en chef

Q1. Où avez-vous entendu parler de Guerres & Histoire ?

- Dans un magazine 1
- À la télévision 2
- À la radio 3
- Sur des affiches 4
- Sur un blog 5
- Sur Facebook 6
- Sur Twitter 7
- Vous l'avez vu chez votre marchand de journaux et la couverture vous a donné envie de l'acheter 8
- Quelqu'un vous en a parlé 9
- D'une autre manière, préciser : 10

Q2. Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de Guerres & Histoire ?

- Vous l'avez acheté vous-même chez votre marchand de journaux 1
- Une autre personne de votre foyer l'a acheté chez un marchand de journaux 2
- On vous l'a prêté/donné 3
- Vous (ou une autre personne de votre foyer) êtes abonné 4

Q3. A quelle fréquence lisez-vous Guerres & Histoire ?

(choisissez une réponse parmi celles proposées) :

- Tous les numéros 1
- Un numéro sur deux 2
- Un numéro sur trois 3
- Moins souvent 4
- C'est la première fois que vous le lisez 5

Q4. Pour quelle(s) raison(s) avez-vous acheté/lu ce numéro de Guerres & Histoire ? N'hésitez pas à détailler votre réponse.

.....

.....

.....

Q10. Pour chacun des articles de ce magazine, indiquez dans le tableau ci-dessous :

- a - si vous l'avez lu, en entier, en partie, parcouru sans vraiment le lire ou pas lu du tout.
- b - et si vous l'avez au moins parcouru, s'il vous a intéressé, assez, peu ou pas du tout.

	a-Lecture				b-Intérêt			
	En entier	En partie	Seulement parcouru	Pas lu du tout	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
➤ Édito (p. 3)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Sommaire (p. 4 et 5)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ L'US-Navy nous a livrés en pâture aux Nord-Coréens (p. 6 à 12)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Brèves Actu (p. 14 à 17)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Grozny, le Stalingrad tchétchène (p. 18 à 26)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Questions/Réponses (p. 28 à 31)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Athènes contre Sparte (p. 32 à 55)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Ces vingt-sept années qui ont ruiné la Grèce (p. 34 à 39)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les deux extrêmes du monde grec (p. 40 à 43)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La lutte n'est plus territoriale mais existentielle (p. 44 et 45)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Le crépuscule des hoplites (p. 46 à 51)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Thucydide, le prophète des conflits du XX ^e siècle (p. 52 à 55)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Talas, 751 : Quand la Chine se heurte à l'Islam (p. 58 à 62)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Cinématographique, la preuve par l'image (p. 64 et 65)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Taxis de la Marne : La légende se dégonfle (p. 66 à 69)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Grand-Port 1810 : Une victoire pour l'honneur (p. 70 à 74)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Merchet (p. 77)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les zouaves, légendes de l'armée d'Afrique (p. 78 à 82)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Japon - XVI ^e siècle, le réveil des <i>daimyô</i> (p. 84 à 85)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Essex : Des porte-avions de grande classe (p. 86 à 90)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Alexandre Svietchine, le Clausewitz du XX ^e siècle (p. 92 à 96)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ L'œil du cinéma (p. 98 et 99)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ À lire, à voir, à jouer (p. 102 à 110)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Turquin (p. 114)	1	2	3	4	1	2	3	4

Q5. D'autres personnes ont-elles lu votre numéro de Guerres & Histoire ?

- Oui, votre conjoint 1
- Oui, vos enfants 2
- Oui, vos parents 3
- Oui, des amis 4
- Oui, une/d'autres(s) personne(s) 5
- Non 6

Q6. Que pensez-vous faire de ce numéro une fois que vous l'aurez lu ?

- Vous allez le conserver 1
- Vous allez le prêter, le donner à quelqu'un d'autre 2
- Vous allez le jeter 3

Q7. Quelle note de 0 à 10 donneriez-vous à la couverture de ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q8. Parmi les sujets figurant en couverture de Guerres & Histoire, lesquels vous ont donné le plus envie de lire ou d'acheter le magazine ?

- | | | | |
|---|--------------------|---------------------|---------------------|
| | En 1 ^{er} | En 2 ^{ème} | En 3 ^{ème} |
| ➤ A L'US-Navy nous a abandonnés aux Nord-Coréens | 1 | 1 | 1 |
| ➤ B Les zouaves, vraies ou fausses troupes d'élite ? | 2 | 2 | 2 |
| ➤ C Taxis de la Marne, première légende de la Grande Guerre | 3 | 3 | 3 |
| ➤ D Porte-avions Essex, la grande classe américaine | 4 | 4 | 4 |
| ➤ E Athènes contre Sparte : Comment la Grèce s'est suicidée ? | 5 | 5 | 5 |

Q9. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune des phrases suivantes à propos de la couverture de Guerres & Histoire...

- | | | | | |
|--|----------------------|-----------------|---------------------|----------------------|
| | Tout à fait d'accord | Plutôt d'accord | Plutôt pas d'accord | Pas du tout d'accord |
| ➤ Cette couverture reflète bien le contenu du magazine | 1 | 2 | 3 | 4 |
| ➤ Cette couverture donne envie d'acheter le magazine | 1 | 2 | 3 | 4 |
| ➤ Cette couverture est moderne | 1 | 2 | 3 | 4 |

Q11. Quelle note d'appréciation globale de 0 à 10 donneriez-vous à ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

_____ sur 10

Q12. Voici plusieurs phrases à propos du magazine Guerres & Histoire. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune d'entre elle ?

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
A J'ai beaucoup appris à la lecture de ce magazine	1	2	3	4
B Ce magazine contient des informations que je n'avais jamais trouvées ailleurs	1	2	3	4
C Ce magazine est bien illustré	1	2	3	4
D Les articles de ce magazine sont clairs, faciles à comprendre	1	2	3	4
E Les articles de ce magazine sont rédigés par des experts	1	2	3	4
F Ce magazine est différent des autres	1	2	3	4
G Ce magazine est moderne	1	2	3	4
H Ce magazine peut être lu par tout le monde	1	2	3	4
I Je pourrais recommander ce magazine à quelqu'un	1	2	3	4
J Ce magazine est agréable à lire	1	2	3	4
K Ce magazine peut être lu par des experts de guerres et de stratégie	1	2	3	4
L Ce magazine correspond au style des autres magazines Science & Vie	1	2	3	4

Q13. Trouvez-vous que dans ce numéro de Guerres & Histoire il y a trop, suffisamment ou pas assez...

	Trop	Bon équilibre	Pas assez
A De textes	1	2	3
B De photos/d'illustrations	1	2	3
C De sujets sur la Seconde Guerre mondiale	1	2	3

Q14. Le magazine Guerres & Histoire est vendu au prix de 5,95€. Ce prix vous paraît-il...

A Cher	1	B Bon marché	3
C Raisonnable	2		

Si vous n'êtes pas abonné

Q15. Pensez-vous que vous achèterez le prochain numéro de Guerres & Histoire ?

A Oui, certainement	1	B Non, probablement pas	3
C Oui, probablement	2	D Non, certainement pas	4

Q16. Si demain vous pouviez acheter régulièrement le magazine Guerres & Histoire, vous aimeriez le retrouver chez votre marchand de journaux...

A Tous les mois	1	B 2 fois par an	3
C Tous les 3 mois	2	D Moins souvent	4

Si vous n'êtes pas abonné

Q17. Suite à la lecture de ce numéro, avez-vous l'intention de vous abonner à Guerres & Histoire (au prix de 19€ les 4 numéros) ?

A Oui, certainement	1	B Non, probablement pas	3
C Oui, probablement	2	D Non, certainement pas	4

POUR FINIR, VOICI QUELQUES DERNIÈRES QUESTIONS DESTINÉES À MIEUX VOUS CONNAÎTRE.

P1. Vous êtes...

A Un homme	1
B Une femme	2

P2. Votre âge : _____ ans

P3. Dans quelle catégorie professionnelle vous situez-vous/le chef de famille ?

	Vous-même	Le chef de famille
A Agriculteur	1	1
B Profession libérale	2	2
C Artisan, petit commerçant	3	3
D Chef d'une entreprise de plus de 10 salariés	4	4
E Cadre supérieur	5	5
F Cadre moyen	6	6
G Employé / Ouvrier	7	7
H Professions de l'enseignement	8	8
I Militaire, profession de l'armée	9	9
J Elève, étudiant	10	10
K Retraité	11	11
L Chômeur	12	12
M Autre inactif	13	13

P4. Quel est votre département de résidence ? _____

Q18. Et si demain le magazine Guerres & Histoire était vendu au prix de 6,95€, l'achèteriez-vous...

A Oui, certainement	1	B Non, probablement pas	3
C Oui, probablement	2	D Non, certainement pas	4

Q19. Seriez-vous intéressé pour discuter sur Internet avec d'autres lecteurs de Guerres & Histoire ?

A Très intéressé	1	B Plutôt pas intéressé	3
C Plutôt intéressé	2	D Pas du tout intéressé	4

Q20. Quel(s) autre(s) magazine(s) lisez-vous ne serait-ce qu'occasionnellement ?

	Très souvent	Assez souvent	Rarement	Jamais
A Le magazine mensuel Science & Vie	1	2	3	4
B Les hors-séries de Science & Vie	1	2	3	4
C Les Cahiers de Science & Vie	1	2	3	4
D Histoire	1	2	3	4
E Historia	1	2	3	4
F Les grandes batailles de l'Histoire	1	2	3	4
G La Nouvelle revue d'histoire	1	2	3	4
H Mémo Ça m'intéresse	1	2	3	4
I Géo Histoire	1	2	3	4
J Histoire & Stratégie	1	2	3	4
K DSI	1	2	3	4
L Vae Victis	1	2	3	4
M Cols Bleus	1	2	3	4
N Armées d'aujourd'hui	1	2	3	4
O Terre information magazine	1	2	3	4
P Air Actualités	1	2	3	4
Q Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q21. Parmi les activités suivantes, quelles sont celles dont vous pourriez dire qu'elles vous passionnent ?

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
A Regarder des films de guerre/de stratégie	1	2	3	4
B Lire des livres d'histoire militaire	1	2	3	4
C Participer à des reconstitutions historiques	1	2	3	4
D Modélisme	1	2	3	4
E Figurines	1	2	3	4
F Jeux d'échecs	1	2	3	4
G Jouer à des jeux vidéo de tir (First Person Shooting)	1	2	3	4
H Jouer à des jeux vidéo de stratégie simulant des situations de conflit (Wargame)	1	2	3	4
I Jouer à des jeux de figurines dans un univers imaginaire (Warhammer)	1	2	3	4
J Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q22. Quels sites d'histoire ou de stratégie militaire consultez-vous sur internet ?

P5. Il y a bien des façons d'aborder l'histoire militaire tout simplement parce que la guerre est un phénomène complexe et qui touche à tous les domaines. Voici différents types de sujets, indiquez-nous dans quelle mesure chacun d'entre eux vous intéresse.

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
A L'histoire d'une bataille : le récit des événements. Ex. : Crécy, le 26 août 1346.	1	2	3	4
B L'analyse d'un conflit. Ex. : qui a vraiment gagné la guerre de Corée ?	1	2	3	4
C Les thèmes généraux. Ex. : les femmes et la guerre, le sexe et la guerre, les prisonniers.	1	2	3	4
D L'économie. Ex. : comparaison de l'effort économique des belligérants de la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
E Les sujets armes. Ex. : le match Panther - T34	1	2	3	4
F L'histoire des unités. Ex. : les régiments de zouaves dans l'armée française.	1	2	3	4
G La "psychologie". Ex. : comment prépare-t-on les combattants à tuer ?	1	2	3	4
H Les biographies des grands chefs. Ex. : Joukov, l'homme qui a gagné la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
I Les reportages photo. Ex. : le reportage de Capa sur le Jour J.	1	2	3	4
J Les interviews de vétérans. Ex. : comment j'ai coulé un U-Boot dans l'Atlantique ?	1	2	3	4

SI VOUS DÉSIREZ PARTICIPER AU TIRAGE AU SORT POUR TENTER DE GAGNER UN CADEAU, merci de nous indiquer vos coordonnées :

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal - Ville : _____

Téléphone : _____ Email : _____

Pour rappel, vos coordonnées ne serviront que pour l'envoi des lots et ne seront pas associées à vos réponses à ce questionnaire.

Si vous souhaitez nous faire part d'autres commentaires, vous pouvez nous envoyer, en plus de ce questionnaire à retourner par courrier, un email à l'adresse suivante : guerres.histoire@mondadori.fr ou ajouter à ce questionnaire rempli, vos commentaires sur papier libre. De la même manière, si vous souhaitez consulter le règlement du tirage au sort, n'hésitez pas à nous contacter par courrier ou email.

Cafouillages et succès en Bosnie

Par Jean-Dominique Merchet

Le samedi 9 janvier 1999, en Bosnie, un homme conduit une Volkswagen blanche sur une route de montagne enneigée. Avec lui, cinq enfants d'une dizaine d'années. Il les raccompagne chez eux après un tournoi de karaté au Monténégro. La route grimpe entre un ravin, sur la gauche, une falaise, à droite. Le chauffeur aperçoit devant lui un check point de la SFOR, la force de l'OTAN en Bosnie. L'homme sait qu'il est recherché. Il s'appelle Dragan Gagovic, il est serbe, il a 38 ans. Il est surtout l'ancien chef de la police de la ville de Foca, qui dirigea un centre de détention dans lequel furent assassinées 72 personnes et où des femmes furent violées et torturées. Un crime contre l'humanité.

Les hommes des forces spéciales françaises s'apprêtent à vivre l'un des épisodes les plus cafouilleux de leur histoire. Car le check point n'est pas tenu par des soldats ordinaires : ce sont des hommes de la 2^e compagnie du 1^{er} régiment parachutiste d'infanterie de marine (RPiMa). Une équipe du 13^e régiment de dragons parachutistes (RDP), placée en sonnette quelques kilomètres plus bas, vient de les prévenir que Gagovic arrivait, précisant toutefois qu'il n'était pas seul. Et soudain, la situation dérape. Plutôt que d'obtempérer, Gagovic fonce sur les militaires et franchit la première herse. Les paras français ouvrent le feu. Un tireur d'élite l'arrête d'une balle dans la tête. La voiture se renverse sur le bas-côté. Les militaires accourent et découvrent, stupéfaits, les cinq enfants couchés sur les sièges et miraculeusement sains et saufs. On compte 23 impacts de balles sur le véhicule ! Gagovic est mort. Ce n'est pas le but recherché : les criminels de guerre doivent être remis au Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY), pas abattus au détour d'une route de montagne — même si personne ne viendra le pleurer. Mais surtout, les militaires français viennent de passer tout près d'une grosse bavure : la mort d'enfants serbes tués par des forces de l'OTAN... De quoi souffler sur les braises d'une guerre mal éteinte.

L'affaire va susciter une vive polémique dans le monde des forces spéciales. C'est le GIGN, alors très impliqué dans la traque des criminels en Bosnie, qui a eu l'idée de placer une balise dans la Golf blanche immatriculée 284K778 pour suivre les allées et venues du suspect. « Une équipe parvint à pénétrer à l'intérieur de l'auto et à poser le dispositif. L'antenne d'émission du signal était fournie par l'équipement de dégivrage », précise le journaliste Jacques Massey*. Les hommes du « 13 » ont effectué tout le travail de renseignement sur la cible, jusqu'au dernier moment. L'explication de gravures est virile : les gendarmes d'élite et les dragons paras reprochent aux hommes du 1^{er} RPiMa de se comporter comme des cow-boys. Le GIGN explique que, lui, il sait procéder à des arrestations délicates et remettre les suspects vivants entre les mains des juges. À Paris, on fait grise mine, mais surtout on pousse un immense « ouf » de soulagement quant au sort des enfants.

Il faut absolument faire oublier cet épisode foireux en réalisant un coup de maître. Ce sera le cas un an plus tard, le 3 avril 2000 avec la capture de Momcilo Krajisnik. Il a été l'un des principaux dirigeants des Serbes de Bosnie, quasiment le numéro deux derrière Radovan Karadzic.

L'acte d'accusation contre lui fait dix-sept pages, mais se résume en une phrase : « Entre juillet 1991 et décembre 1992, Krajisnik a planifié, ordonné, commis ou laissé commettre l'élimination de tout ou partie des populations musulmanes ou croates dans 37 municipalités. »

Dans la nuit du dimanche 2 au lundi 3 avril, à 3h17, une dizaine de commandos français pénètrent dans la maison des parents de Momcilo Krajisnik, près de Pale, la « capitale » des nationalistes serbes. Tout le monde dort. L'action ne dure que quelques minutes : les personnes présentes sont tirées du lit et plaquées au sol. Pas un coup de feu. Krajisnik est en pyjama et pieds nus. Il est embarqué *manu militari* vers Sarajevo, d'où il est ensuite transféré à La Haye. Il est, depuis lors, détenu à la prison de Scheveningen (Pays-Bas) où il purge une peine de vingt ans

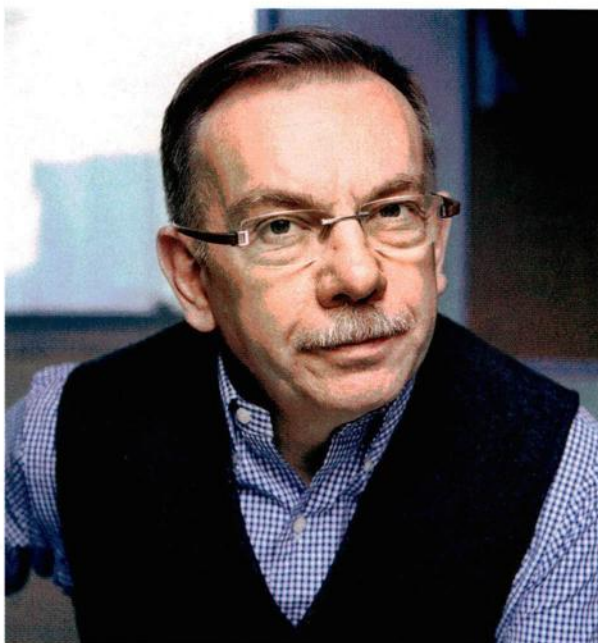
de prison. Les hommes qui se sont saisis de ce dirigeant politique de 55 ans appartiennent à « Hubert », le commando des nageurs de combat de la Marine nationale. Juste derrière eux, d'autres commandos marine protègent le dispositif. Ce n'est que le point final d'une opération qui a débuté à la mi-mars.

Deux cent cinquante hommes ont participé à la traque de Krajisnik. Inculpé en février 2000 par Carla Del Ponte, procureur du TPIY, il ignore officiellement qu'il est recherché : son nom ne figure pas sur la liste publique des personnes inculpées. Ses trois ou quatre résidences sont repérées et constamment surveillées. À plusieurs reprises, il échappe à la surveillance des militaires en les semant avec sa Mercedes. Une parade est trouvée : des hélicoptères vont le suivre à distance. Les Gazelle Viviane de l'aviation légère de l'armée de terre se relaient pour ne pas perdre sa trace. Au sol, les hommes du 13^e RDP s'enterrent dans des caches à proximité des résidences du suspect.

D'autres se mêlent aux militaires conventionnels pour aller à la pêche aux informations en zone serbe. Les « grandes oreilles » du 54^e régiment de transmissions écoutent les échanges radio ou téléphoniques. Le repérage,

confié à la Direction du renseignement militaire (DRM), dure ainsi plusieurs semaines. Une équipe du « 13 », cachée dans les arbres, parvient à photographier Krajisnik dans la maison de son père alors qu'il se rasait... À l'état-major des armées, seule une demi-douzaine d'officiers est au courant de l'affaire, autour du général Jean-Pierre Kelche, chef d'état-major, du général André Ranson, commandant des opérations spéciales, et de l'amiral de Kersauson, patron de la DRM. Durant le premier week-end d'avril, le feu vert final est donné par Jacques Chirac. La petite histoire veut que le pyjama dans lequel il a été capturé soit aujourd'hui exposé dans la salle d'honneur du commando Hubert. ■

* *Nos chers criminels de guerre*, Jacques Massey, Flammarion, 2006.



« L'arrestation de Gagovic début 1999 tourne au fiasco. L'affaire va susciter une vive polémique dans le monde des forces spéciales. »

Les zouaves, légendes de l'an

Par Quentin Chazaud

Le Second Empire les a fait entrer dans la légende populaire. Mais, en réalité, les zouaves ont atteint leur apogée militaire dans la contre-guérilla avant 1852, puis comme troupes de ligne après 1870. Troupes qui, malgré leur costume, n'avaient rien d'exotique ! Comme souvent, le mythe a la vie plus dure que la réalité.

Le surnom de **chacals** est donné aux zouaves par les Algériens pour leur férocité, mais particulièrement, semble-t-il, pour leur aptitude supposée au combat de nuit.

« **A**rrête donc de faire le zouave ! » Pas sûr que l'enfant a qui l'on s'adresse ainsi sache véritablement à quoi on le compare. Pas certain non plus que l'adulte qui émet la remarque soit beaucoup mieux informé. Que signifient donc les zouaves aujourd'hui pour le public, sinon une statue du pont de l'Alma censée jauger le niveau de la Seine, une colère de Tryphon Tournesol ou une allusion grivoise à une sœur

hypothétique ? La permanence du nom témoigne cependant de l'importance de ces combattants de l'armée d'Afrique dans l'imaginaire collectif, malgré la disparition physique des unités après la décolonisation — le 9^e zouaves qui perdure de 1982 à 2006 près de Givet (Ardennes) n'est que l'enveloppe administrative d'une unité de renseignement.

Les **chacals** ont existé de 1830 aux premières heures de la V^e République. Mais leur image fantasmée semble indissociable du Second Empire, tout comme le marsouin est identifié aux conquêtes coloniales de

la III^e République ou le para aux combats de la décolonisation. La figure littéraire du zouave est réellement datée du milieu du XIX^e siècle, particulièrement chez la comtesse de Ségur (*L'Auberge de l'Ange gardien*, *Le Général Dourakine*).

Héros du Second Empire

L'image du zouave dans le grand public prend deux formes, selon les époques. À lire les historiques régimentaires et la littérature plus ou moins populaire des années 1850-1890, les zouaves auraient



armée d'Afrique

été presque tous parisiens, plutôt gouapes et mauvais garçons mais avec le cœur sur la main et un courage de lion : c'est là le stéréotype du soldat français, de Fanfan la Tulipe au XVIII^e siècle jusqu'au genre qu'on aime encore à se donner dans certaines écoles d'officiers. Ensuite, du tournant du xx^e siècle à 1962, les régiments de zouaves ont la réputation d'être des unités d'appelés juifs séfarades. Au-delà de ces deux clichés, voici le portrait que livrent les archives. Sur leur apparition d'abord : le « corps des zouaves » est improvisé en 1830 sur le terrain algérien puis régularisé par ordonnance royale entre 1831 et 1832 pour encadrer, en les dotant d'officiers et sous-officiers français, les supplétifs kabyles de la tribu des Zwawa, anciens fournisseurs de janissaires pour la régence

barbaresque. À proprement parler, ce corps de mercenaires sans véritable uniforme est davantage l'ancêtre des tirailleurs algériens (voir p. 80) que des zouaves. Peu à peu, cependant, on incorpore dans ce corps des soldats français (plus ou moins) volontaires, tels les troupiers ralliés au peuple de Paris durant la révolution de 1830 et jugés indésirables — ce qui expliquerait la réputation de frondeurs évoquée plus haut. En 1841, deuxième phase : une ordonnance de Louis-Philippe crée le régiment des zouaves, entièrement français cette fois, et dont l'un des organisateurs est le colonel de Lamoricière, futur père des « zouaves pontificaux » et responsable de leur uniforme (voir p. 80). Les trois bataillons du régiment sont alors répartis, par ordre de numérotation,

entre Alger, Oran et Constantine. Leurs rangs accueillent des futures « gloires » et maréchaux du Second Empire : Saint-Arnaud, Pélissier et Mac-Mahon, Canrobert. La troisième phase est celle de la reconnaissance. « Ce régiment, par son habitude de la guerre d'Afrique et par les nombreux combats où il s'est distingué, s'était fait dans l'armée une réputation à part », écrit ainsi en 1852 le maréchal Randon dans un rapport au président de la II^e République Bonaparte. Avant même que le plébiscite du 2 décembre de la même année ne rétablisse l'Empire, sont donc institués trois régiments de zouaves sur la base des trois bataillons existants. À noter toutefois que si ces unités semblent nées avec le nouveau régime, près de 40 % des électeurs

Soldats esclaves, les janissaires (voir G&H n° 11, p. 78) constituent l'élite de l'infanterie ottomane et une véritable caste au sommet de l'État. Devenus politiquement dangereux, ils sont exterminés par le sultan Mahmoud II en 1826. Seulement quelques dizaines de janissaires subsistent à Alger, alors sous protectorat ottoman. Ils participeront à la défense de la ville en 1830 contre les Français.



Dans les rangs du premier régiment, des futures gloires du Second Empire tels Mac-Mahon ou Canrobert.

Troupes légères, les zouaves s'illustrent surtout lors de la conquête coloniale, relancée sur le sol algérien en 1830. Le peintre Jean-Adolphe Beaucé (1818-1879) met ici en scène la prise d'assaut de l'oasis de Zaatcha par le général Canrobert, le 26 novembre 1849.

Historien, **Quentin Chazaud** est un spécialiste des zouaves à qui il a consacré en 2003 sa thèse présentée à l'université Paris-Sorbonne (*Les Régiments de zouaves de l'armée française sous le Second Empire, une société militaire du premier âge industriel*). Auteur d'articles consacrés à l'histoire militaire, il a collaboré notamment à l'ouvrage collectif *Les Militaires qui ont changé la France* (Cherche Midi, 2008).

Les **tirailleurs algériens** sont créés le 7 décembre 1841 pour accueillir les fantassins indigènes, les régiments de zouaves étant réservés aux seuls Français. Les « turcos » forment (avec les tirailleurs tunisiens) le gros de l'armée d'Afrique qui s'illustre (et meurt) en masse dans toutes les guerres, jusqu'au conflit final d'Algérie précédant la dissolution en 1964.

Capitaine des zouaves en 1830 et grand inspirateur du corps, **Christophe Louis Léon Juchault de Lamoricière** (1806-1865) se fait un nom (et une réputation de brutalité) pendant la conquête de l'Algérie. Général en 1848, il réprime les insurrections parisiennes de juin et devient ministre de la Guerre de la III^e République, puis s'oppose à Louis Napoléon Bonaparte, élu président en décembre. Exilé en 1851, il fonde en 1860 le corps des zouaves du Vatican avec qui il combat les partisans de l'unité italienne.

La ville rebelle de **Laghouat** (400 km au sud d'Alger) est prise d'assaut par les 6 000 Français du général Pélissier le 4 décembre 1852. La moitié des 4 000 habitants sont massacrés pour venger les lourdes pertes subies.

La **garde impériale** du Premier Empire est ressuscitée par Napoléon III le 1^{er} mai 1854. Devenue corps d'armée à 3 divisions et 20 000 hommes en 1860, elle compte dès 1855 un régiment de zouaves.

en leur sein ont voté « non » au plébiscite : taux presque record qui met à mal, en passant, la vision du « soldat par excellence de Badinguet ».

Une élite dans la contre-insurrection

« Réputation à part », selon Randon. Qu'en est-il en réalité ? Les zouaves sont-ils donc cette élite tant vantée, dont l'uniforme a été imité par les deux camps de la guerre de Sécession (voir encadré p. 81) ? Il est incontestable que dans les guerres

« non-conventionnelles » du Second Empire, lors de la prise de **Laghouat** en 1852, de la Kabylie en 1857, de l'expédition de Syrie (1861) ou même lors de la désastreuse intervention au Mexique (1861-1867), les zouaves font preuve d'une efficacité incontestable (mais avec des méthodes parfois contestées comme à Laghouat), même là où le reste de l'armée connaît l'échec. Au combat, les zouaves se montrent créatifs. Ils instituent des sections de reconnaissance montées en Algérie et au Mexique, se révèlent redoutables

dans la « guerre des rues et des maisons », le terrible combat urbain : ce sont eux qui identifient la faiblesse de l'enceinte de Laghouat, eux encore qui sont en pointe pour la prise des « carrés bâtis » coloniaux de Puebla en 1863.

Ces soldats, atout supplémentaire, savent se faire accepter : d'après les archives médico-chirurgicales du Val-de-Grâce, les zouaves au Mexique sont si bien intégrés à la population qu'ils pulvérisent les records... de maladies vénériennes, non avec des prostituées mais avec des indiennes jugées « malpropres » par les médecins militaires. La médaille a cependant son revers : lors de la même campagne, la justice militaire constate que les chacals sont les plus nombreux à désertir.

Les zouaves sont donc une sorte d'« élite » de la contre-insurrection, mais qui doute lorsqu'elle est confrontée à un adversaire de type occidental libéral comme en Amérique. En outre, l'efficacité ne perdure pas. Sous la III^e République, les régiments de zouaves se bornent à faire de la figuration dans l'instauration du protectorat de Tunisie (1881-1883) et la conquête du Tonkin (1882-1885). Ce qui semble montrer leur caractère de « régiments d'appelés » à cette période, au rebours de la coloniale ou de la Légion. Plus tard, durant la guerre d'Algérie, ils ne jouent bien souvent qu'un rôle de quadrillage, permettant entre autres aux paras de Massu de ratisser la casbah d'Alger : on relève ainsi une perte de savoir-faire, en quelques générations, dans des unités formées à l'origine pour la guerre irrégulière.

Inadaptés au siège...

En dehors des opérations non-conventionnelles, le bilan militaire des zouaves est encore plus mitigé, dès le Second Empire et en dépit de l'image mythique laissée sous le pont de l'Alma. Les zouaves se révèlent ainsi décevants dans la guerre de siège, comme assiégeants ou assiégés, alors qu'ils se distinguaient dans la « petite guerre » urbaine. Dès 1854, en Crimée, ils se plaignent des désagréments de la « guerre des taupes », mais se font décimer inutilement en montant à l'assaut, à l'image du 2^e régiment devant Sébastopol en février et juin 1855 : le massacre l'empêche de participer à la prise de Malakoff par Mac-Mahon, où le 1^{er} régiment, en réserve, trouve en revanche à s'employer (voir sur la Crimée, G&H n° 10, p. 20).

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE LA GUERRE

TROUPES D'AFRIQUE
SI VOUS DÉSIREZ VOIR
L'AFRIQUE DU NORD
ET UTILISER PAR LA SUITE LA CONNAISSANCE DU PAYS
ENGAGEZ-VOUS
dans les RÉGIMENTS de :
ZOUAVES - TIRAILLEURS
CHASSEURS D'AFRIQUE
SPAHIS

VOUS TOUCHEREZ 3 MOIS APRÈS VOTRE ENGAGEMENT :

Pour un engagement de 2 ans une prime de	650 francs
Pour 3	1950
Pour 4	3250
Pour 5	4550

POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS (PRIMES, SOLDES, HAUTES-PAYES, EMPLOIS RÉSERVES) ADRESSEZ-VOUS AUX BUREAUX DE LA PLACE DES GARNISONS, AUX BUREAUX DE RECRUTEMENT, AUX BRIGADES DE GENDARMERIE, AU RÉGIMENT OU AU CENTRE MOBILISATEUR LE PLUS PROCHE.

DEMANDEZ-LEUR LA NOTICE CONCERNANT LES ENGAGEMENTS

CETTE AFFICHE NE DOIT ÊTRE NI RECOUVERTE NI DÉTRUITE

IMPRIMERIE NATIONALE - 12 - 1927

Cette affiche de 1927 vante les « troupes d'Afrique », associées à l'armée du même nom. Mais la liste couvre des troupes d'origine et de missions très différentes. Les zouaves, troupes d'infanterie légère, sont recrutés parmi les Français de métropole ou d'Afrique du Nord (en bas à g.). C'est aussi le cas des chasseurs d'Afrique, cavaliers légers (en haut au centre) dont la genèse en 1832 est comparable à celle des zouaves. Ces deux corps trouvent un écho dans deux autres, à majorité indigène, créés respectivement en 1834 et 1842 : les spahis (du turc *sipahi*, pris au persan *sipari*, « guerrier »), qui sont des cavaliers (en haut à dr.), et les tirailleurs (algériens, puis aussi tunisiens), fantassins surnommés « turcos » (en bas à dr.). Excepté quelques sous-officiers, l'encadrement est français.



■ Quand le zouave s'exporte...

Création pure de la colonisation française, le zouave gagne assez de prestige au XIX^e siècle en Algérie et sur l'Alma pour essaimer. Lamoricière est le premier à les exporter au Vatican en 1860. Les *Zuavi Pontifici* se battent (en vain) en 1867 contre les troupes qui tentent d'unifier l'Italie. Ironie de l'histoire, leur unité dissoute en 1870 rejoint les rangs des garibaldiens engagés (encore en vain) avec la République de Gambetta contre les Prussiens en 1870-1871. Un autre Français, François Rochebrune, exporte l'idée en Pologne, où les « zouaves de la mort » combattent (toujours en vain) les Russes pendant l'insurrection de 1863. On trouve aussi des zouaves en Espagne, au Brésil, en Turquie et, enfin et surtout, aux États-Unis dans les deux camps (surtout côté Union) de la guerre de Sécession, où ils jouent le rôle de chasseurs, fantassins mobiles déployés en ordre lâche. Ainsi, les Red Devils, des zouaves new-yorkais, s'illustrent à la bataille de Gaines' Mill, en juin 1862 (*ci-dessus*) – un des organisateurs de l'unité avait servi au sein du 3^e régiment de zouaves français, dont il a fait adopter l'uniforme.

De façon symétrique, après la chute de l'empire en 1870, le régiment de marche de zouaves constitué à partir d'un bataillon du 3^e zouaves rescapé de Sedan (ancêtre du 4^e zouaves de Tunis) ne brille pas particulièrement dans les combats autour de la capitale assiégée. Il se fait notamment sévèrement ébrécher, avec des tactiques « africaines » quasi-suicidaires, lors de la bataille d'Avron (de Champigny pour les Allemands) du 30 novembre 1870, face aux Wurtembergeois. Quant aux zouaves de la **garde impériale**, ils ont dû se rendre sans combattre à Metz. Si on considère que la guerre de 1914-1918 est le siège des empires centraux par les Alliés sur une très grande échelle, les zouaves, tout en gardant un fort esprit de corps, se comportent ni mieux ni plus mal que les autres « poilus », de la métropole aux Dardanelles et à l'armée de Salonique.

... plus à l'aise dans le mouvement

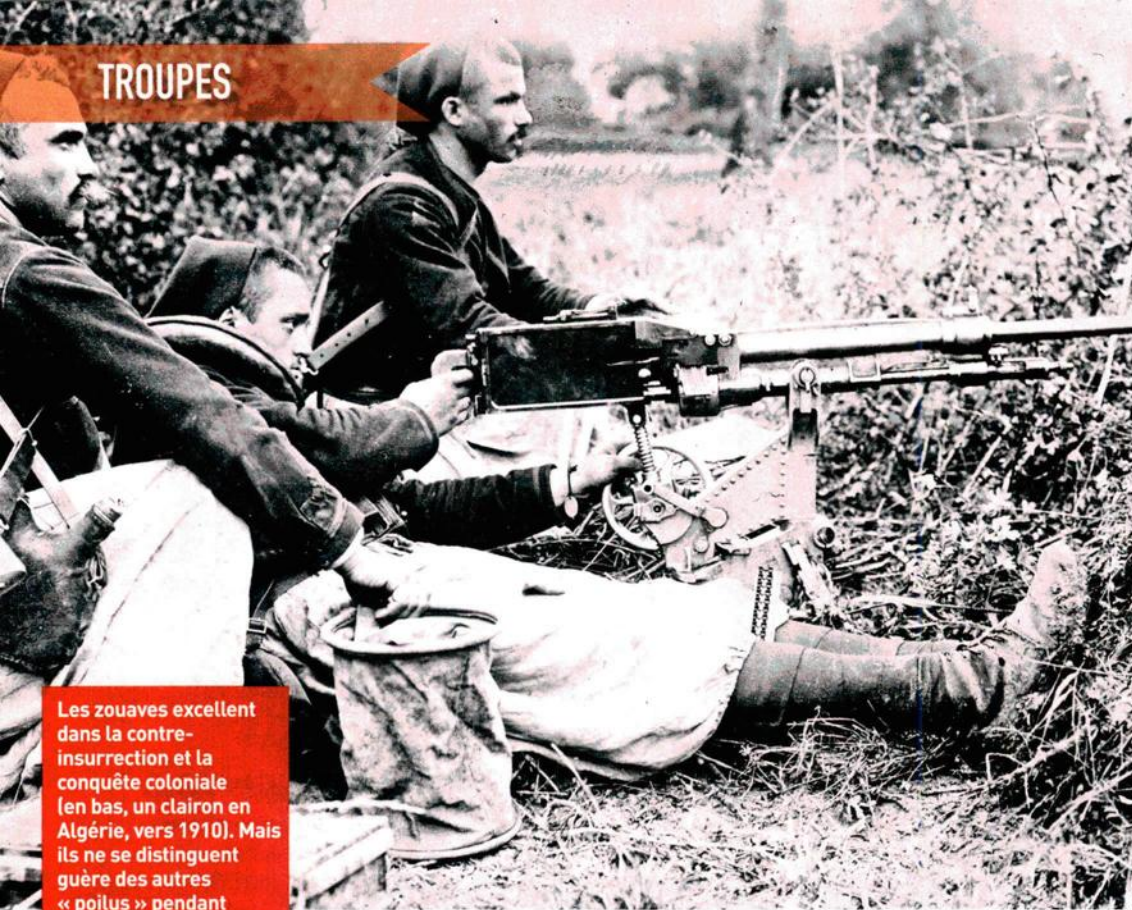
Pour la guerre de mouvement, le bilan est également nuancé. Certes, l'Alma (20 septembre 1854) est le jour de gloire des trois régiments qui jouent un rôle clé dans la victoire. Mais si, le 4 juin 1859, le 2^e zouaves permet à Mac-Mahon de retourner le sort à Magenta, la participation du 3^e à Palestro (31 mai) et du 1^{er} à Solferino (24 juin) sont plus anecdotiques. Les trois régiments sont en outre anéantis en 1870

à Frœschwiller et Sedan (où le zouave Déroulède, futur poète des chacals et chantre du nationalisme, est capturé) par incapacité à comprendre la guerre moderne et à faire bon usage de leurs fusils Chassepot. Étoffés à la mobilisation en 1914, les régiments de zouaves participent vaillamment aux combats des frontières et à la première bataille de la Marne (surtout avec la 9^e armée de Foch dans les marais de Saint-Gond). Il faut attendre cependant la Seconde Guerre mondiale pour retrouver les accents de l'Alma. En mai et juin 1940, les zouaves se battent avec acharnement, jusqu'aux derniers combats sur la Loire, la Vienne et la Creuse (notamment à La Roche-Posay). À partir de 1943, au sein de l'armée d'Afrique, du corps expéditionnaire français (CEF) en Italie puis de la 1^{re} armée du général de Lattre, certains régiments de zouaves d'avant guerre, reformés à partir des dépôts et avec des appelés européens d'Afrique du Nord, se distinguent de la Tunisie au Danube. Paradoxalement, alors que la légende des zouaves troupe d'élite s'est forgée sous le Second Empire, c'est plutôt après sa chute (Alma excepté) qu'ils se montrent à la hauteur de cette réputation. Au total, on comptera 14 régiments de zouaves (huit n'existent qu'entre 1939 et 1940) et les six régiments « historiques » — 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e (ancien de la Garde et de marche), 8^e et 9^e (créés en 1914) — sont parmi les plus décorés des deux

guerres mondiales, derrière le régiment colonial du Maroc. Au-delà de la réputation, méritée ou non, il y a des hommes dont le profil ne correspond pas non plus forcément à la légende. Ainsi, sous le Second Empire, on reste loin du zouave parisien, citadin gouaillieur, débrouillard et volontaire : si la majorité des 90 000 soldats incorporés dans les trois régiments d'Afrique et celui de la Garde entre 1852 et 1870 proviennent de la France du Nord, 10 % seulement sont originaires de l'actuelle Île-de-France. Comme la population de leur temps, les zouaves sont en outre des ruraux à 70 %. Ce qui les distingue, en revanche, c'est une forte proportion d'apprentis et artisans par rapport à la moyenne rurale, ce qui peut corroborer la « débrouillardise ». Quant au volontariat, il a ses limites : la troupe est formée d'environ un tiers d'engagés, avec une véritable vocation militaire, la prime étant fort maigre jusqu'en 1867. Le reste vient pour un tiers d'appelés

À gauche, ces soldats portent l'uniforme des zouaves de la Garde, qui devient le 4^e régiment de zouaves à partir de 1870. L'unité fait partie de l'armée de Paris durant le siège, et il n'est pas impossible que quelques soldats aient rejoint les communards, à l'image de certains tirailleurs algériens, les « turcos de la Commune ».

Le 20 septembre 1854 sur les bords de l'Alma, les alliés franco-anglo-turcs remportent leur première victoire sur les Russes en Crimée. Les zouaves, qui tournent l'ennemi, s'emparent de son artillerie et la retournent, y jouent un rôle décisif.



Les zouaves excellent dans la contre-insurrection et la conquête coloniale (en bas, un clairon en Algérie, vers 1910). Mais ils ne se distinguent guère des autres « poilus » pendant la Grande Guerre (ci-dessus, en 1915, avec une mitrailleuse Saint-Étienne).

■ L'uniforme : exotique, excentrique et peu pratique

C'est le père spirituel des zouaves, Lamoricière, qui fixe en 1831 le célèbre costume (dessiné par un certain commandant Duvivier), tenue de tradition jusqu'à la Seconde Guerre mondiale : veste arabe (sédria), gilet, ceinture de flanelle, saroual (pantalon sans jambes avec « trou Lamoricière » au fond pour laisser couler l'eau après passage des rivières), chéchia (bonnet) rouge à cordon et gland noirs, surmonté éventuellement d'un chèche (foulard porté en turban), d'abord vert puis blanc à partir de 1860. Belle tenue mais sans guère de sens militaire qui fera dire plus tard à la cour de Pie IX : « C'est bien une idée de Français de vêtir les défenseurs du pape en mahométans ! » Très peu pratique, la tenue est remplacée (hors parade) fin 1914 par l'uniforme classique kaki de l'armée d'Afrique.

tirés au sort (lois de 1818, 1832 et 1855 sur le recrutement) et d'un tiers de remplaçants, contractuels se « louant » à des familles d'appelés pour une forte somme afin d'effectuer le service du tiré au sort. Aucune étude sociologique comparable d'autres unités ne nous permet de dire si ces caractéristiques sont une exception. En revanche, il se dégage des registres, jusqu'en 1860, l'image de soldats victimes de la crise économique de 1847-1849, avec la présence de travailleurs les plus qualifiés, alors qu'après 1860, le recrutement intervient dans une sorte de « sous-prolétariat » inadapté à l'industrialisation. Les officiers des chacals, eux, sont conformes aux observations de l'historien William Serman (voir bibliographie) pour l'ensemble de l'armée de Napoléon III : deux tiers sortis du rang (dont un grand nombre de petits nobles trop pauvres pour se payer les écoles) et un tiers provenant des écoles d'officiers (plutôt moyenne bourgeoisie). Notons encore que la moitié des zouaves de la Garde ne sont pas d'anciens zouaves.

Les « régiments juifs », un mythe

Avec l'instauration progressive du service national obligatoire par la République entre 1872 et 1905, il devient illusoire de se livrer à une « sociologie des zouaves » ou encore à une « ethnographie régionale »,

même si, à partir des années 1880, une large proportion des appelés provient vraisemblablement de la population « française » d'Afrique du Nord. Sont-ils recrutés parmi les Juifs d'Algérie — qui ont obtenu la citoyenneté française en 1870 —, comme le prétend une légende populaire ? Il faudrait pour en être certain étudier la composition de la troupe jusqu'en 1962. Mais les éléments disponibles montrent que les « régiments séfarades » tiennent très probablement de la fable. Notons par exemple que Pierre Drieu la Rochelle (1893-1945), futur écrivain antisémite qui n'était certes pas juif, a combattu parmi les zouaves aux Dardanelles, tout comme le paysan auvergnat Michel Senectaire, arrière-grand-père maternel de ma compagne dont le portrait en grande tenue orne mon séjour. Pour la Seconde Guerre mondiale, je peux enfin citer le témoignage, rapporté par son fils, d'un pied-noir d'origine hispanique de l'Oranais, qui fait en 1943 la campagne d'Italie au 2^e zouaves : ayant entendu dire avant son incorporation qu'il y a « *beau-coup de juifs* » dans l'unité, il en voit, en fait, fort peu. Même si on admet un « effet de traîne » des lois antisémites de Vichy sur le recrutement pour la période novembre 1942-avril 1943, le fait est troublant. Pourquoi donc cette histoire ? Faut-il

voir la manifestation d'un antisémitisme petit-blanc postdreyfusien, liant le juif à un uniforme qui symbolise le régime honni de Napoléon III, tel que le présentent les instituteurs des III^e et IV^e Républiques ? Un historien des mentalités aurait fort à faire avec ces fantasmes. ■

Pour en savoir +

- *La France, la Nation, la Guerre, 1850-1920*, Stéphane Audoin-Rouzeau, Jean-Jacques Becker, SEDES, 1996.
- *Histoire de l'armée française en Afrique, 1830-1962*, Anthony Clayton, Albin Michel, 1994.
- *Histoire militaire de la France, tomes 2 (1715-1871) et 3 (1871-1940)*, André Corvisier (dir.), PUF, 1992.
- *Nouvelle histoire militaire de la France, 1789-1919*, William Serman, Jean-Paul Bertaud, Fayard, 1998.
- « Les premiers zouaves (1831-1841) », lieutenant-colonel Dutailly, in *Revue historique des armées*, n° 4-1978.
- « Les régiments de zouaves dans les guerres non-conventionnelles du Second Empire », Q. Chazaud, in *Revue historique des armées*, n° 3-2003.



Pour la vie sur Mars, on ne sait pas encore. Pour les cinq vies du papier, c'est sûr.

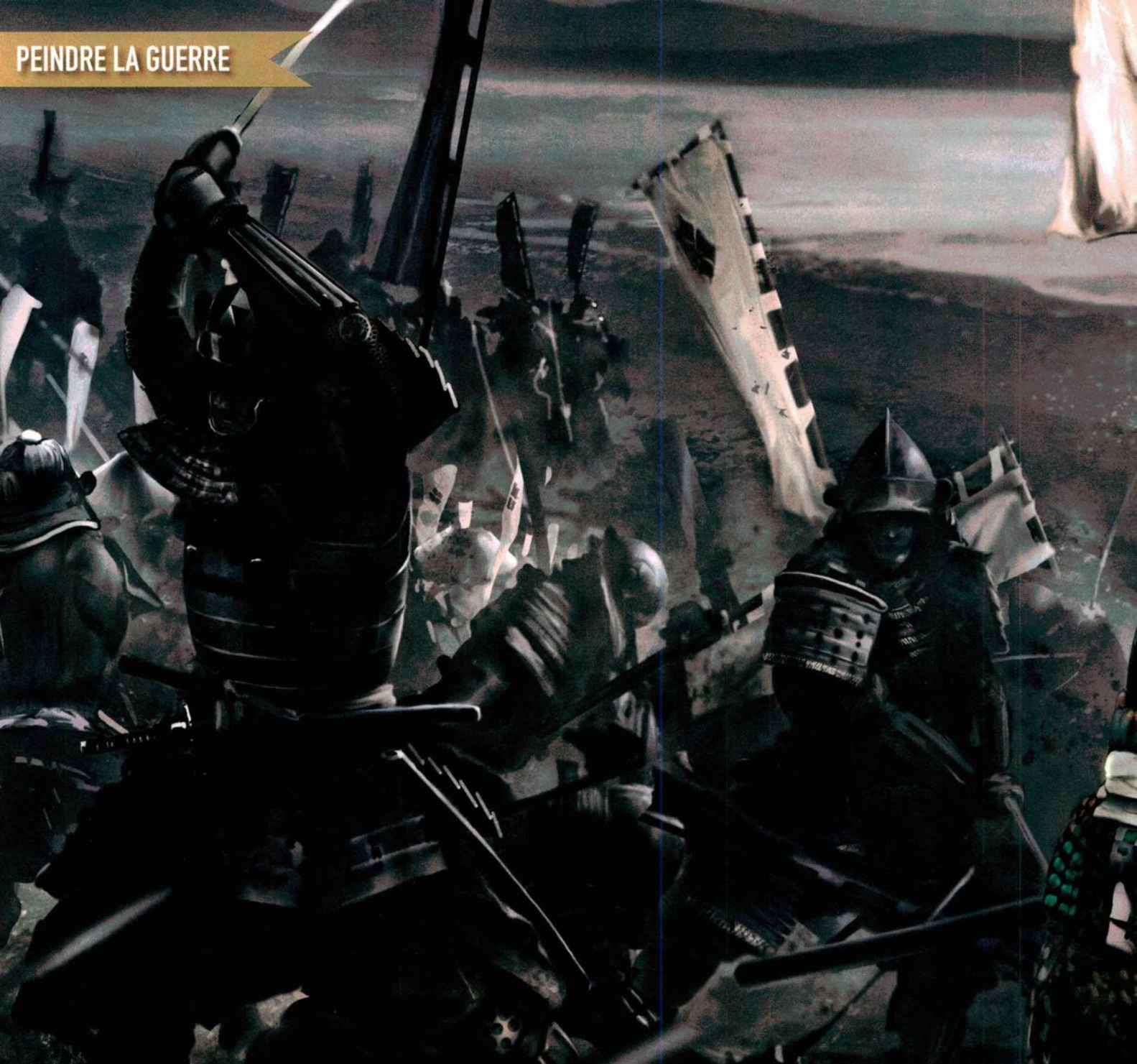
La force de tous les papiers, c'est de pouvoir être recyclés
au moins cinq fois en papier. Cela dépend de chacun de nous.

www.recyclons-les-papiers.fr

Tous les papiers ont droit à plusieurs vies.
Triions mieux, pour recycler plus !

Votre magazine agit pour le recyclage
des papiers avec Ecofolio.





Japon, XVI^e siècle : le réveil des *daimyô*

Par Julien Peltier

L'ŒUVRE

Ce travail à la tablette graphique a pour titre *Bataille pour Okitsu (hiver 1568-1569)*. Entre une toile sur les croisés et une illustration consacrée aux campagnes napoléoniennes et destinée à un jeu vidéo, l'auteur, gros contributeur des éditions Osprey (et souvent repris dans nos pages), explore l'un de ses champs favoris : le Japon médiéval.

L'ARTISTE

Mariusz Kozik est né à Lublin en 1973. De 1989 à 1994, il étudie les beaux-arts au lycée, puis rejoint en 1995 l'Académie des arts de Varsovie, dont il sort diplômé en 2000 après avoir reçu l'enseignement de Joseph Halas. L'œuvre de Mariusz Kozik, marquée par la passion du peintre pour l'histoire militaire, a fait l'objet de nombreuses expositions en Pologne. Dès 2006, l'artiste adopte la palette graphique, mêlant avec talent les méthodes picturales traditionnelles à la technologie numérique.

LE CONTEXTE

À la fin du XVI^e siècle, le Japon traverse une période troublée : le *Sengoku-jidai*, ou « âge des provinces en guerre ». À l'issue d'un processus de concentration domaniale, de grands féodaux, les *daimyô*, se sont taillé de vastes principautés. Les plus puissants d'entre eux lorgnent sur la capitale, où règne la dynastie shogunale décadente des Ashikaga. Mais aucun ne se décide à marcher sur Kyôto, craignant de prêter le flanc à l'attaque d'un rival. Aucun, jusqu'à Imagawa Yoshimoto. Mal lui en prend ! En dépit d'une écrasante supériorité numérique, ses troupes se font étriller, et lui-même meurt à la bataille d'Okehazama, livrée en mai 1560. Le vainqueur, Oda Nobunaga (1534-1582), entame son irrésistible ascension. Il va devenir le maître et le premier des trois unificateurs du pays.



L'ÉPISODE REPRÉSENTÉ

Dans la foulée d'Okehazama, plusieurs rivaux se disputent le fief des vaincus, établi sur l'axe de circulation stratégique du *Tôkaidô* reliant Kyôto à Edo (la future capitale Tôkyô), le long de la côte méridionale du Japon. Privé d'accès à la mer, Takeda Shingen, chef du clan Takeda, entend bien s'emparer des territoires situés autour de la baie de Suruga, province maritime également convoitée par le clan Hôjô. Shingen parvient à déloger l'ennemi, mais ce dernier lance une contre-offensive à l'hiver 1568 et débarque à Okitsu, près de l'actuelle Shizuoka. Les Takeda, portant sur leur bannière dorsale le blason aux quatre losanges, tentent ici vainement de rejeter les samouraïs Hôjô à la côte. Armes et armures sont fidèlement reproduites, à l'image de ce *nanban kabuto*, heaume évoquant le morion, très en vogue en ce temps d'ouverture aux influences européennes, qui coiffe le guerrier au centre. Après les salves d'arquebuses, les combats au corps à corps ont lieu à la lance, ainsi qu'au fameux sabre japonais. Fait rarissime dans une brillante carrière, Shingen est battu. Il se replie au nord, laissant 400 hommes sur le carreau... Mais il se remet de la défaite et parvient presque à stopper l'irrésistible ascension de Nobunaga quand il est tué en 1573 d'un coup d'arquebuse.

Essex : des porte-avions de grand

Par Benoist Bihan

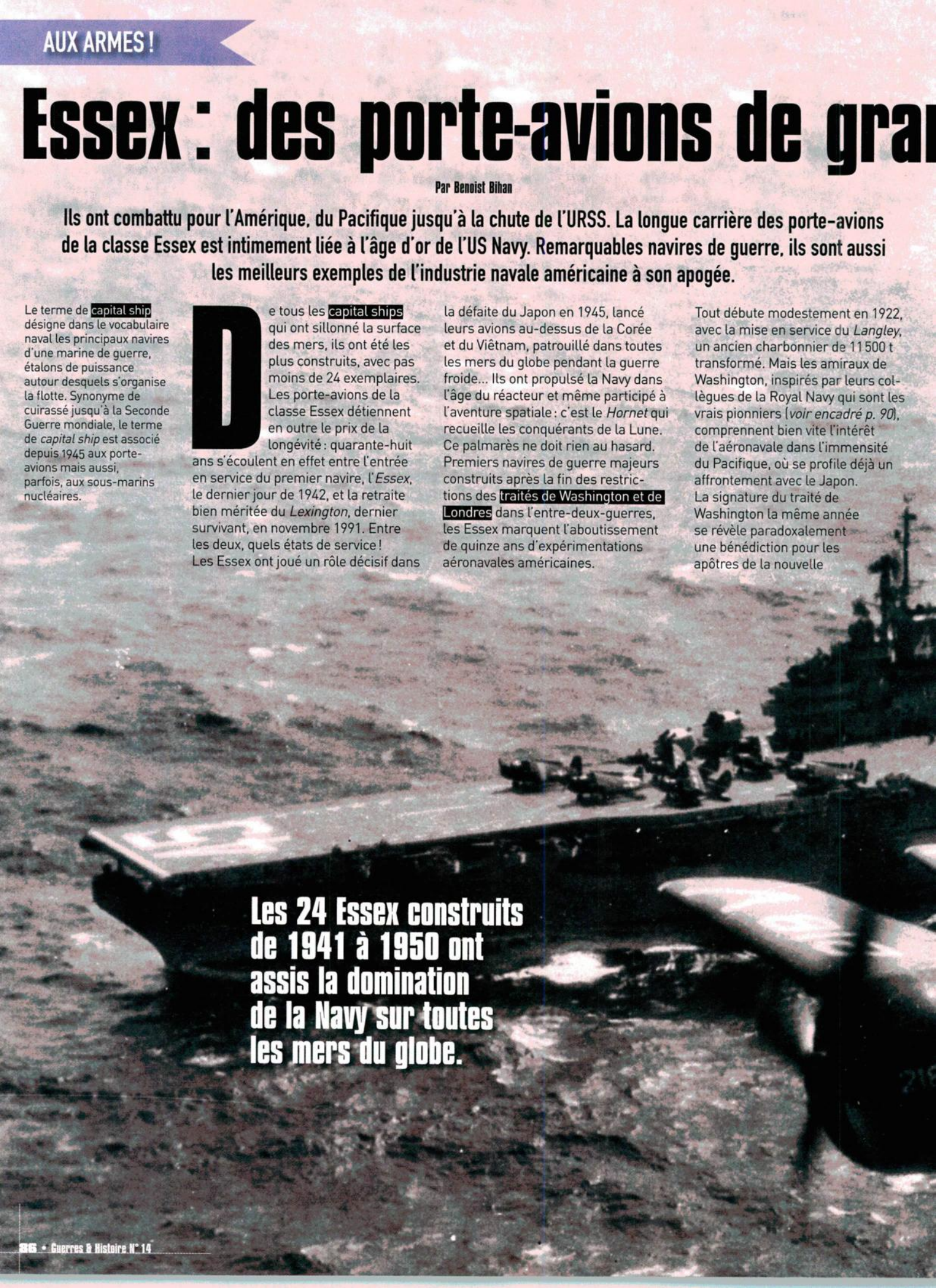
Ils ont combattu pour l'Amérique, du Pacifique jusqu'à la chute de l'URSS. La longue carrière des porte-avions de la classe Essex est intimement liée à l'âge d'or de l'US Navy. Remarquables navires de guerre, ils sont aussi les meilleurs exemples de l'industrie navale américaine à son apogée.

Le terme de **capital ship** désigne dans le vocabulaire naval les principaux navires d'une marine de guerre, étalons de puissance autour desquels s'organise la flotte. Synonyme de cuirassé jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le terme de *capital ship* est associé depuis 1945 aux porte-avions mais aussi, parfois, aux sous-marins nucléaires.

De tous les **capital ships** qui ont sillonné la surface des mers, ils ont été les plus construits, avec pas moins de 24 exemplaires. Les porte-avions de la classe Essex détiennent en outre le prix de la longévité : quarante-huit ans s'écoulaient en effet entre l'entrée en service du premier navire, l'*Essex*, le dernier jour de 1942, et la retraite bien méritée du *Lexington*, dernier survivant, en novembre 1991. Entre les deux, quels états de service ! Les Essex ont joué un rôle décisif dans

la défaite du Japon en 1945, lancé leurs avions au-dessus de la Corée et du Viêtnam, patrouillé dans toutes les mers du globe pendant la guerre froide... Ils ont propulsé la Navy dans l'âge du réacteur et même participé à l'aventure spatiale : c'est le *Hornet* qui recueille les conquérants de la Lune. Ce palmarès ne doit rien au hasard. Premiers navires de guerre majeurs construits après la fin des restrictions des **traités de Washington et de Londres** dans l'entre-deux-guerres, les Essex marquent l'aboutissement de quinze ans d'expérimentations aéronavales américaines.

Tout débute modestement en 1922, avec la mise en service du *Langley*, un ancien charbonnier de 11 500 t transformé. Mais les amiraux de Washington, inspirés par leurs collègues de la Royal Navy qui sont les vrais pionniers (*voir encadré p. 90*), comprennent bien vite l'intérêt de l'aéronavale dans l'immensité du Pacifique, où se profile déjà un affrontement avec le Japon. La signature du traité de Washington la même année se révèle paradoxalement une bénédiction pour les apôtres de la nouvelle



Les 24 Essex construits de 1941 à 1950 ont assis la domination de la Navy sur toutes les mers du globe.

de classe

arme. Si la Navy doit renoncer à construire les deux croiseurs de bataille géants que sont le *Lexington* et le *Saratoga*, elle a le droit d'adapter les coques en porte-avions. Immenses, spacieux et rapides, les deux jumeaux embarquent 78 avions et surclassent nettement le petit *Langley* lors des grands exercices menés au tournant des années 1930.

Priorité au groupe aérien embarqué

Il faut toutefois attendre la mise en service en 1934 du *Ranger*, premier porte-avions conçu comme tel, pour que les partisans de grands navires l'emportent. Avec 15 000 t contre 37 000 pour les énormes *Lexington*, le nouveau venu se révèle trop étriqué, d'autant que les petits biplans de bois et toile cèdent la place à de lourds

monoplans de métal. Les Américains comprennent à cette époque que l'emploi optimal d'un porte-avions impose de projeter son groupe aérien en masse contre la flotte adverse. À l'inverse des Britanniques, pour qui le porte-avions reste l'auxiliaire du cuirassé, les Américains (comme les Japonais) y voient une arme autonome, offensive, dont il faut multiplier la puissance de feu. Le porte-avions idéal doit embarquer un grand nombre d'avions variés : torpilleurs, appareils de reconnaissance et bombardiers en piqué, selon la doctrine des années 1930, mais aussi chasseurs, dont les manœuvres ont révélé l'importance pour contrer les attaques et escorter les raids amis. « *Priorité au groupe aérien-embarqué* » : tel est donc le nouveau credo, affiné avec les deux *Lexington*, que l'US Navy veut appliquer en

1935 pour les trois *Yorktown*. Mais les traités restent en vigueur, et les bâtiments, bien que réussis, voient leur tonnage bloqué à 20 000 t, ce qui restreint leur capacité. Ils fixent néanmoins la philosophie qui régira désormais la conception des porte-avions américains, avec un groupe aérien équilibré de 72 avions, divisé en quatre escadrons spécialisés de 18 appareils (sachant que reconnaissance et bombardement sont assurés par l'excellent Douglas SBD *Dauntless*, polyvalence qui augmente le punch disponible). Quand l'Italie et le Japon claquent en 1936 la porte de la seconde conférence de Londres, éliminant *de facto* toute limitation, les deux premiers *Yorktown* sont sur cale et il est trop tard pour modifier leur conception.

Les architectes auraient bien les coudées franches pour concevoir une

Le traité de Washington (1922) et les deux traités navals de Londres (1930 et 1936) qui suivent veulent limiter les armements marines mondiales (Royaume-Uni, États-Unis, Japon, France et Italie) en attribuant à chaque puissance signataire des limites de tonnage global et par catégorie de navire, ainsi que d'armements. Le Japon et l'Italie, jugeant ces limites injustes, en rejettent les termes en 1936, rendant les accords caducs.



Des chasseurs F8F Bearcat devant l'USS *Valley Forge*, de classe Essex, à la fin des années 1940. Le Bearcat, dernier chasseur à moteur à pistons de la Navy, ne reste en service que de 1945 à 1948, vite remplacé par des jets, les Essex refondus faisant sans mal la transition de l'hélice au jet.

Un **Task Group** est l'unité tactique fondamentale de l'US Navy pendant la guerre du Pacifique. Un **Task Group** aéronaval regroupe trois ou quatre porte-avions et leur escorte immédiate, et est apte à mener des raids de manière autonome. À partir du printemps 1944, la flotte du Pacifique dispose de quatre **Task Groups**, accompagnés d'un cinquième formés de cuirassés rapides, regroupés au sein de la **Task Force 38/58**, fer de lance de la victoire sur le Japon.

UNE CADENCE DE PRODUCTION IMBATTABLE

Fin 1943, sept **Essex** sont en service. Ils sont dix mi-1944 et dix-sept à l'automne 1945, dont quatorze participeront aux combats. À la fin de la guerre, vingt-deux ont été mis à l'eau, deux autres sont en cours de finition. Les chantiers américains réalisent des exploits de productivité : l'**Essex** est fini avec six mois d'avance, et l'**Intrepid**, commencé en retard, entre en service avec pas moins de dix-sept mois d'avance ! En comparaison, la production japonaise est mal organisée, se partage entre plusieurs classes de bâtiments, mêle navires convertis et dessins nouveaux sans réelle standardisation, avec des classes ne comptant parfois qu'un seul navire.

nouvelle classe ambitieuse si le temps ne venait à manquer : la situation internationale se dégrade et l'urgence force les chantiers à s'inspirer lourdement des plans existants.

Lorsque la Navy arrête le dessin final de l'**Essex**, en 1939, celui-ci peut être décrit comme un « super-Yorktown ». Plus lourd (27 000 t), plus spacieux, il est conçu autour d'un groupe aérien à cinq escadrons, un de plus (des chasseurs) que sur les **Yorktown**, soit un total théorique de 90 avions (plus 10 en réserve). Un pont d'envol élargi et amélioré, l'ajout d'un ascenseur latéral, permettent en outre de lancer en une seule fois un raid de quatre escadrons. Cette exigence et la nécessité d'emporter carburant et munitions en quantité suffisante dictent tout le reste. Le résultat est un navire de conception pragmatique, organisé autour de son cœur de métier : de la même manière qu'un cuirassé ne vaut que par les canons de sa batterie principale, les avions sont la « batterie » d'un porte-avions. Et l'**Essex** surclasse tous ses rivaux contemporains sur ce plan, sans se révéler pour autant vulnérable.

Les Essex, fer pointé sur le cœur du Japon

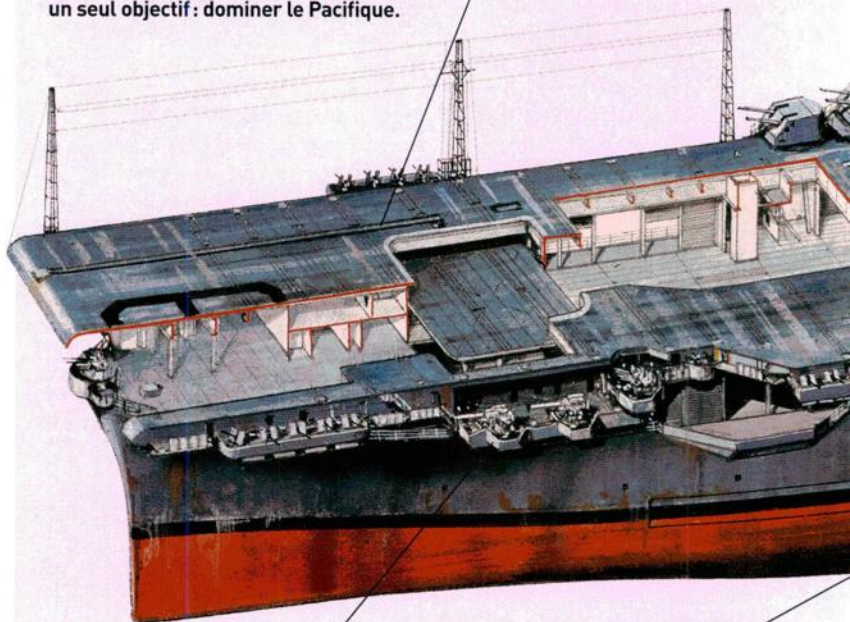
Admis au service le 31 décembre 1942, l'**Essex**, tête de série, arrive trop tard pour participer aux grandes batailles du début (mer de Corail, Midway, Guadalcanal...). Ces premiers chocs n'en valent pas moins les options prises pour les nouveaux navires. L'emploi de raids massifs fortement escortés se révèle en effet la seule manière de percer les défenses des porte-aéronefs nippons, tandis qu'est mise en évidence la faiblesse des défenses aériennes des **Yorktown** face aux attaques combinées en piqué et à la torpille, imposant une double couverture aérienne (et donc plus de chasseurs) à haute et basse altitude. Cette belle réussite est en outre reproductible

Classe Essex, la perfection faite

Concentrés de savoir-faire naval, les **Essex** sont des navires complexes : pas moins de 9 160 plans différents sont nécessaires à leur construction, 1 000 de plus que pour un cuirassé et 3 000 de mieux que pour un croiseur. Le résultat est un navire imposant (266 m sur 45 m, 33 000 tonnes en charge) armé par 268 officiers et 2 363 marins, capable de mettre en œuvre une centaine d'appareils de tous types et surtout intégrant l'ensemble des avancées faites par l'US Navy en matière d'aéronavale, avec un seul objectif : dominer le Pacifique.

DEUX CATAPULTES POUR LIMITER LES CONTRAINTES AU DÉCOLLAGE

Les **Essex** sont équipés d'une puis de deux catapultes pneumatiques qui permettent de faciliter le lancement des premiers avions d'un raid, qui ne disposent pas de toute la longueur du pont pour décoller. Une troisième catapulte, dans le hangar, est peu pratique et vite démontée.



154 CANONS DE DCA POUR L'AUTODÉFENSE

Sans cesse renforcée, en particulier pour lutter contre les kamikazes, l'artillerie antiaérienne d'un porte-avions de classe **Essex** est impressionnante. En 1945, elle s'établit à 12 canons de 127 mm dont huit en tourelles doubles de part et d'autre de l'îlot, 72 des très efficaces canons de 40 mm en affûts quadruples, 70 de 20 mm en affûts doubles. Auxquels s'ajoutent les feux des navires d'escorte. Une puissance de feu gigantesque, qui ne suffit pourtant pas à arrêter toutes les attaques.

L'ASCENSEUR LATÉRAL ACCÉLÈRE LES OPÉRATIONS

Les **Essex** disposent de trois ascenseurs : deux au centre du pont et un sur bâbord (une nouveauté par rapport aux navires d'avant guerre). Chacun peut monter ou descendre un avion toutes les quarante-cinq secondes permettant des opérations aériennes intensives.

à la chaîne (voir infographie ci-contre). Lors de l'attaque sur Pearl Harbor, en décembre 1941, trois **Essex** sont déjà sur cale. La commande initiale

de 11 navires est portée à 32, dont 24 seront achevés, la fin de la guerre annulant les derniers. Et la série n'est pas figée : elle ne cesse de profiter du retour d'expérience pour être améliorée. Les batteries antiaériennes sont renforcées, le radar intégré d'emblée, des catapultes ajoutées... Avec les deux vétérans d'avant guerre, le **Saratoga** (classe **Lexington**) et l'**Enterprise** (classe **Yorktown**) et les neuf porte-avions légers de classe **Independence** (croiseurs convertis d'urgence en 1942-1943), les **Essex** forment le cœur des **Task Groups** lancés à l'été 1943 à l'assaut du premier périmètre défensif japonais avec une nouvelle génération d'avions, robustes et puissants, bien supérieurs

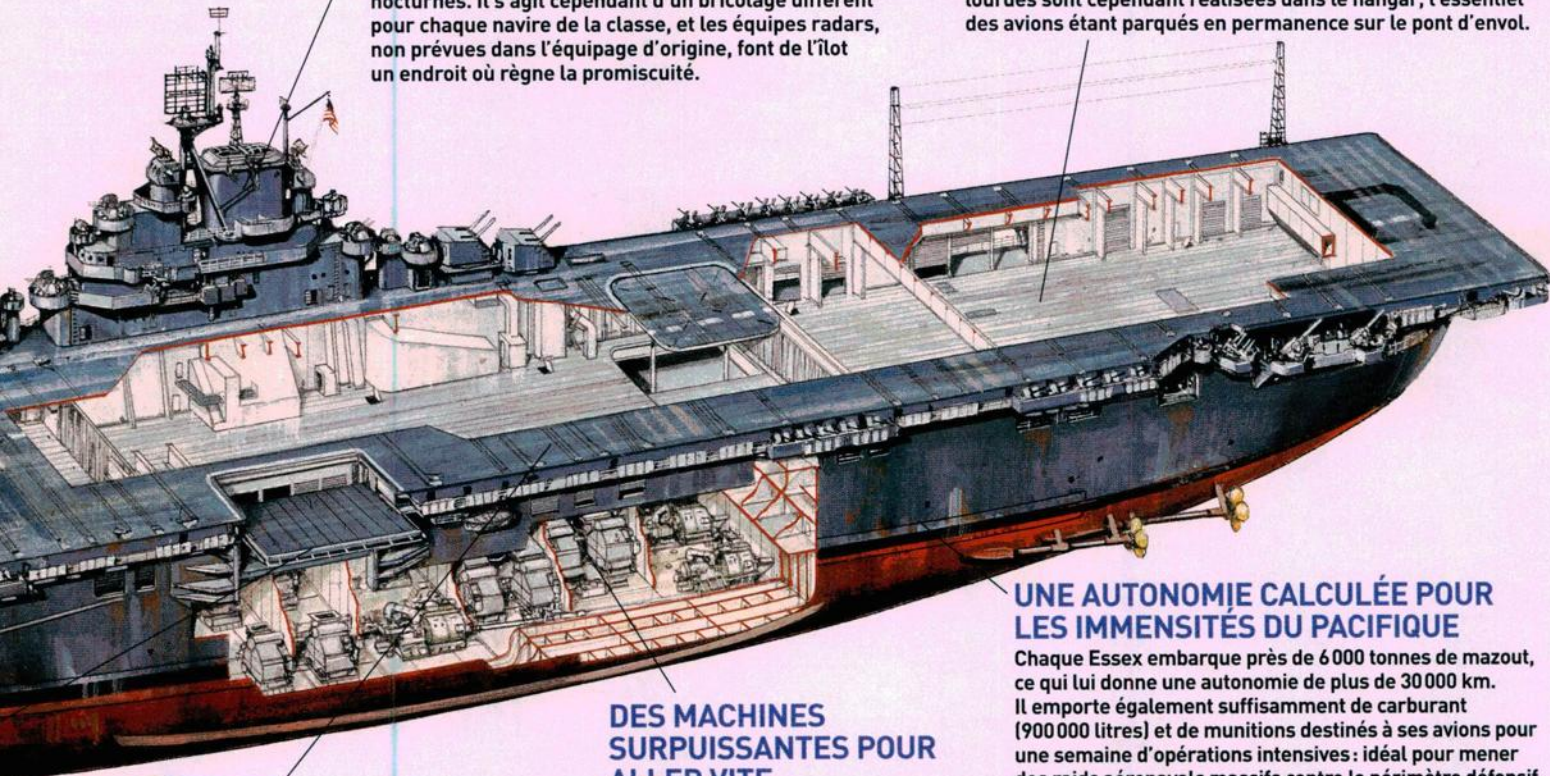
Calendrier de mise en service	Avant guerre	1942	1943	1944	1945	Total mis en service	Survivants
USA							
PA lourds avant guerre (perdus : en rouge)	7	-4	-	-	-	7	3
PA lourds classe Essex	-	1	6	7	3	17	17
PA légers	-	-	9	-1	-	9	8
JAPON							
PA lourds	6	2 / -4	-	2 / -6	-	10	0
PA légers	2	2 / -2	1	2 / -4	1 / -1	8	1
Total						33	28
Total						18	1

UN ÎLOT COMPACT ET BIEN ÉQUIPÉ

L'îlot est maintenu compact, pour empiéter le moins possible sur le pont d'envol. Il regroupe la passerelle de conduite du navire et celle des opérations aériennes, ainsi que la cheminée des chaudières. Ajouté en cours de construction, un mât radar regroupe jusqu'à quatre de ses appareils électroniques, capables de détecter les avions à plus de 200 km, puis de calculer leur altitude à 150 km, facilitant les interceptions mais aussi les opérations nocturnes. Il s'agit cependant d'un bricolage différent pour chaque navire de la classe, et les équipes radars, non prévues dans l'équipage d'origine, font de l'îlot un endroit où règne la promiscuité.

DES HANGARS OUVERTS SUR LA MER

Immense, le hangar des Essex est ouvert sur l'extérieur, ce qui permet d'y démarrer les avions avant de les faire monter, prêts à décoller, sur le pont d'envol. L'aération permet également d'évacuer rapidement les vapeurs dangereuses, notamment d'hydrocarbures, réduisant les risques d'explosion. Le pont du hangar est le véritable pont du navire, blindé pour résister à des impacts de bombe légère ou d'obus de croiseur. Seules les opérations de maintenance les plus lourdes sont cependant réalisées dans le hangar, l'essentiel des avions étant parqués en permanence sur le pont d'envol.



UN PONT D'ENVOL À LA FRAGILITÉ ASSUMÉE

Les Essex sont construits autour des dimensions de leur pont d'envol en bois. Celui-ci leur permet de lancer un raid complet de 72 appareils en une seule fois. Il est équipé de brins d'arrêt et d'une barrière – en fait un filet de câbles – pour l'appontage des appareils. L'appontage demeure cependant une phase critique, source de nombreux accidents particulièrement de nuit. L'absence de blindage est volontaire : il s'agit d'éviter de surcharger le navire en élevant son centre de gravité, ce qui limiterait le nombre d'appareils emportés. Si le pont peut du coup être facilement endommagé et transpercé, les dégâts restent légers et peuvent aisément être réparés à l'aide de planches embarquées à cet effet.

DES MACHINES SURPUISSANTES POUR ALLER VITE

Huit chaudières à vapeur, chauffées au mazout, alimentent quatre turbines actionnant chacune un arbre d'hélice, produisant 150 000 chevaux et propulsant les Essex à plus de 30 nœuds (environ 55 km/h). Cela fait des porte-avions des cibles difficiles à atteindre et leur permet surtout de créer un fort vent artificiel sur le pont d'envol, facilitant le décollage des appareils. Pour leur protection, les machines sont organisées en alternant turbines et chaudières de telle manière qu'un coup au but ne puisse pas mettre l'ensemble des machines hors d'action.

UNE AUTONOMIE CALCULÉE POUR LES IMMENSITÉS DU PACIFIQUE

Chaque Essex embarque près de 6 000 tonnes de mazout, ce qui lui donne une autonomie de plus de 30 000 km. Il emporte également suffisamment de carburant (900 000 litres) et de munitions destinés à ses avions pour une semaine d'opérations intensives : idéal pour mener des raids aéronavals massifs contre le périmètre défensif nippon dans le Pacifique.

DE PLUS EN PLUS DE CHASSEURS EMBARQUÉS

Conçus pour emporter 90 appareils (36 bombardiers en piqué, 36 chasseurs, 18 avions torpilleurs), les Essex en emportent plus de 100 à la fin de la guerre. L'élimination quasi totale de la marine japonaise, la menace kamikaze et l'apparition de puissants chasseurs bombardiers comme le F4U Corsair conduisent à renforcer la chasse : en 1945, un Essex embarque 73 chasseurs (dont quatre de nuit), 15 bombardiers en piqué et autant de torpilleurs, décuplant les capacités défensives mais aussi offensives du navire. Chaque groupe de porte-avions américain met ainsi en œuvre près de 500 appareils de tous types.

à ceux de l'adversaire. Après avoir achevé aux Mariannes, fin juin 1944, les restes de l'aviation embarquée japonaise, ils couvrent les grands débarquements qui menacent directement l'archipel nippon : Philippines (octobre 1944), Iwo Jima (février-mars 1945), Okinawa (mai-juin)... À l'été 1945, les avions envolés des ponts des Essex opèrent au-dessus de Tokyo, Osaka, Nagoya... Pas impunément, toutefois : si la suprématie aérienne de la Navy ne fait plus de doute, les Essex font des cibles de choix pour les kamikazes. Deux navires, le *Franklin* et le *Bunker Hill*, sont ainsi gravement endommagés. La robustesse de leur conception, mais aussi la compétence des équipes de lutte contre l'incendie,

les sauvent néanmoins — même si, vu le coût des dommages dans le contexte de l'après-guerre, le premier n'est pas réparé et qu'aucun ne reverra le service actif. Le bilan de la guerre est éloquent : sur les 14 Essex qui ont combattu dans le Pacifique, neuf ont été touchés, parfois plusieurs fois, mais aucun n'a été perdu.

L'Air Force, première ennemie après guerre

L'automne 1945 semble sonner l'heure de la retraite. Non seulement le Japon s'est rendu le 2 septembre mais la Navy vient d'admettre au service huit jours plus tard le *Midway*, tête d'une nouvelle série de navires

plus gros (45 000 t). Les huit derniers Essex commandés sont annulés et la classe est considérée comme déjà obsolète. Modifiés sans cesse pendant la guerre, ils se sont alourdis dans les hauts de mâts radars et de canons de DCA, mais aussi d'avions plus lourds et de marins en surnombre, nuisant à leurs qualités nautiques. Surtout, spacieux par rapport à leurs prédécesseurs, ils sont désormais jugés trop étriqués pour les missions radicalement nouvelles envisagées après guerre. Désormais maîtresse sans partage des océans du globe, la Navy n'a en effet qu'une rivale sérieuse : l'US Air Force créée en 1947 et qui prétend, avec ses bombes atomiques,



Début 1960, l'Essex affiche son pont oblique, une des principales innovations de l'aéronavale de l'après-guerre. Cette piste permet le catapultage (sur l'avant) et l'appontage simultanés, sans le risque de collision encouru avec un pont droit.

L'**îlot** désigne l'unique superstructure des porte-avions, un bloc intégrant passerelle de commandement, mâts et cheminée.

assurer seule la défense des États-Unis. Menacés dans leur existence, les marins décident logiquement de transformer leurs porte-avions en lanceurs de bombardiers nucléaires, tout en étudiant l'intégration sur leurs « ponts plats » de dérivés des V1 et V2 allemands capturés, ancêtres des missiles de croisière et balistiques actuels. Or, tout cela exige des navires plus grands, capables de mettre en œuvre des appareils deux à trois fois plus lourds que ceux en service en 1945. Cet impératif est renforcé en outre par le remplacement des avions à hélice par des appareils à réaction, plus performants en vol, mais plus lourds et plus exigeants en matériel : catapulte impérative faute d'une accélération suffisante au décollage, pont

agrandi pour une vitesse d'appontage plus élevée. Sans compter avec l'intégration d'appareils spécialisés dans la détection radar et la lutte anti-sous-marin. Le plus simple, donc, serait de développer une nouvelle classe de navires. Une arme décisive sauve cependant les « ponts plats » du Pacifique : le couperet budgétaire aiguisé à Washington. Récents (aucun n'a plus de trois ans de service en 1945), les Essex devront durer : ils formeront de fait le noyau de l'aéronavale américaine jusqu'à l'entrée en service en 1955 (et même au-delà, par leur seul nombre) du premier des quatre géants de la classe Forrestal (60 000 t), précurseurs des porte-avions actuels.

Une longue fin de carrière

Pour « tenir la ligne », 18 exemplaires de la classe Essex subissent jusqu'à trois refontes successives. La première, à partir de 1950, permet d'embarquer des armes atomiques. La plus importante, à la fin de la décennie, transforme totalement l'aspect des bâtiments. Le hangar est définitivement fermé, le pont d'envol de bois remplacé par un pont de métal à piste oblique doté d'ascenseurs agrandis et de catapultes plus puissantes, l'**îlot** refondu... Les canons antiaériens et leurs « baignoires », obsolètes, sont presque tous démontés, des systèmes électroniques plus récents installés. À leur sortie du chantier, plus lourds

de 10 000 t, les Essex sont des navires pratiquement neufs, comparables au *Clemenceau* français (armé en 1961) en dimensions et capacités. Grâce aux refontes, six vétérans de 1945 se maintiennent à la pointe du combat aéronaval jusqu'au milieu des années 1960, jusqu'à ce que l'arrivée de trop imposants avions de combat comme le F-4 Phantom (28 t de masse maximale au décollage, quatre fois plus qu'un F6F Hellcat de 1945) ne les condamne, faute de place, au retrait progressif. Huit Essex, dotés d'hélicoptères et d'avions spécialisés, se convertissent à la lutte anti-sous-marin, en prévision d'un conflit avec l'URSS dans l'Atlantique. Trois autres, enfin, se font porte-hélicoptères au profit des marines.

Finalement, la seconde carrière des Essex se révèle aussi riche que la première, dans le Pacifique. Pendant la guerre de Corée (1950-1953), ils sont les premiers à contrer les pointes nord-coréennes lors de l'invasion du pays en juin 1950, avant de se relayer au large des côtes pour lancer des raids, une fois la situation stabilisée. En 1958, les Essex croisent dans le détroit de Formose en appui des nationalistes chinois réfugiés à Taiwan, puis frappent le Nord-Vietnam entre 1964 et 1973. Placés en réserve dans la foulée, ils ont rendu de tels services qu'il est question dans les années 1980 d'en moderniser certains à nouveau, dans le cadre de la montée en puissance impulsée par Ronald Reagan. Contre vents, vagues et marées, le *Lexington* (deuxième du nom) reste en ligne, afin d'assurer l'entraînement des pilotes embarqués. Dernier représentant d'une lignée unique, il quitte le service en novembre 1991. Symbole et instrument pendant un tiers de siècle de la puissance aéronavale américaine, la classe Essex a assis la domination de l'US Navy sur toutes les mers du globe, et rodé sur ses ponts des procédures toujours appliquées. Devenus musées, quatre d'entre eux amarrés à quai combattent désormais pour la gloire. Les vieux guerriers ne meurent jamais. ■

Pour en savoir +

- *The United States Navy in the Korean War*, E. Marolda (dir.), Naval Institute Press, 2007.
- *U.S. Aircraft Carriers. An Illustrated Design History*, N. Friedman, Naval Inst. Press, 1983.
- *Aircraft Carriers. A History of Carrier Aviation and its Influence of World Events, Vol. I: 1909-1945 & Vol. II: 1945-2006*, N. Polmar, Potomac Books, 2006.
- *US Navy Aircraft Carriers, 1942-45. WWII-Built Ships*, M. Stille, Osprey, 2008.

■ Les Anglais, novateurs dépassés

En matière d'aéronavale, toutes les innovations viennent du Royaume-Uni. Première marine à adopter le porte-avions, en 1917, la Royal Navy en fixe également l'aspect général, désormais universel : pont continu avec un îlot à tribord, puis, après 1945, la piste d'appontage oblique permettant de dégager la plage avant. Les Britanniques perfectionnent en outre le système de brins et barrières destinés à arrêter les avions en quelques mètres, inventent un miroir servant à guider les appontages par tous temps, et sont les premiers, dès 1946, à embarquer des avions à réaction. Mais ces brillantes innovations interviennent alors que la Royal Navy est en plein déclin et qu'elle ne renonce pas à certaines idées périmées, notamment le blindage du pont d'envol opéré au détriment de la taille du groupe aérien (36 avions à l'origine, puis 72 – en serrant bien – pour les *Illustrious* contre 100 et plus aux Essex contemporains). En fait, dès les années 1930, c'est l'US Navy qui innove en matière de tactique aéronavale. Ce dernier point fait la différence, et les Américains se révèlent bien mieux capables d'utiliser les avancées techniques que leurs inventeurs britanniques.

RENTRÉE SUPER DISCOUNT !

Offre réservée aux lecteurs de

SCIENCE VIE **GUERRES**
& Histoire

12 magazines à prix cassés

Abonnez-vous vite !

jusqu'à
-43%
sur le prix kiosque



Mon magazine partout avec moi, sur tablette, smartphone ou ordinateur.

La version numérique OFFERTE !

-39%

Une foule d'idées et conseils déclencheurs d'idées créatives !

12 n° pour 16€
au lieu de 26,40€
soit 1,33€ le n° au lieu de 2,20€

-35%

Le news fashion magazine !

20 n° pour 19,50€
au lieu de 30€
soit 0,98€ le n° au lieu de 1,50€

-42%

Beaucoup plus que des recettes !

6 n° pour 12€
au lieu de 21€
soit 2€ le n° au lieu de 3,50€

+ de 2 mois GRATUITS

Le seul magazine télé glamour, complet et pratique !

52 n° pour 46€
au lieu de 57,20€
soit 0,88€ le n° au lieu de 1,10€

25,80€ D'ÉCONOMIE ! + 11 CD LES INDISPENSABLES

Le magazine leader de la musique classique et de la hi-fi

11 n° pour 57,50€
au lieu de 83,30€
soit 5,23€ le n° au lieu de 7,57€

-27%

Toute l'actualité et les conseils pour s'adonner à la photo

12 n° pour 43€
au lieu de 59,40€
soit 3,58€ le n° au lieu de 4,95€

-31%

Pour les curieux de 8-12 ans qui observent et explorent le monde

12 n° pour 42,90€
au lieu de 62,40€
soit 3,58€ le n° au lieu de 5,20€

-38%

Explorer, comprendre le monde qui entoure les 13-18 ans

12 n° + 6 HS pour 55,90€
au lieu de 90,60€
soit 2,96€ le n° au lieu de 4,80€
soit 5,09€ le HS au lieu de 5,50€

-39%

Un voyage inédit au cœur des splendeurs et mystères du passé

8 n° pour 29€
au lieu de 47,60€
soit 3,63€ le n° au lieu de 5,95€

-43%

Le 1er magazine européen de diffusion de la science

12 n° + 4 HS pour 39,90€
au lieu de 70,20€
soit 2,39€ le n° au lieu de 4,20€
soit 2,81€ le HS au lieu de 4,95€

22 n° GRATUITS

Le 1er Journal qui se met à la place du conducteur

52 n° pour 59€
au lieu de 103,48€
soit 1,13€ le n° au lieu de 1,99€

10 n° GRATUITS

Tous les plaisirs de l'automobile

26 n° pour 54€
au lieu de 91€
soit 2,08€ le n° au lieu de 3,50€

BULLETIN D'ABONNEMENT

A retourner à OPÉRATION RENTRÉE MONDADORI - B805 - 60643 CHANTILLY CEDEX

www.KiosqueMag.com

1 Je choisis mes abonnements et je coche les cases ci-dessous.

Magazine	Réf.	Durée de l'abonnement	Prix normal au numéro	Mon prix	Ma réduction
<input type="checkbox"/> Modes et Travaux	12	1 an - 12 n°	26,40 €	16 €	- 39%
<input type="checkbox"/> Grazia format poche	57	5 mois - 20 n°	30,00 €	19,50 €	- 35%
<input type="checkbox"/> Diapason + 11 CD les indis.	04	1 an - 11 n°	83,30 €	57,50 €	25,80€ d'économies
<input type="checkbox"/> Réponses Photo	05	1 an - 12 n°	59,40 €	43 €	- 27%
<input type="checkbox"/> 750g Le Mag	62	1 an - 6 n°	21,00 €	12 €	- 42%
<input type="checkbox"/> Science&Vie Découvertes	35	1 an - 12 n°	62,40 €	42,90 €	- 31%
<input type="checkbox"/> Science&Vie Junior + 6 HS	33	12 n° + 6 HS	90,60 €	55,90 €	- 38%
<input type="checkbox"/> Science&Vie + 4 HS	30/31	12 n° + HS	70,20 €	39,90 €	- 43%
<input type="checkbox"/> Les Cahiers de Science&Vie	36	1 an - 8 n°	47,60 €	29 €	- 39%
<input type="checkbox"/> Télé Star	51	1 an - 52 n°	57,20 €	46 €	+ de 2 mois gratuits
<input type="checkbox"/> Auto Plus	40	1 an - 52 n°	103,48 €	59 €	22 n° GRATUITS
<input type="checkbox"/> L'Auto-Journal	42	1 an - 26 n°	91,00 €	54 €	10 n° GRATUITS

Nombre total d'abonnements TOTAL DE MA COMMANDE _____ €

2 Adresse(s) de livraison des abonnements : 738401

Mes coordonnées (à remplir dans tous les cas) pour recevoir les abonnements

références : _____

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Pour recevoir mes codes d'accès à la version numérique de mon(ou mes) magazines, je note :

Email _____

J'accepte d'être informé(e) des offres commerciales du groupe Mondadori France et de celles de ses partenaires.

Coordonnées de la personne à qui j'offre des abonnements

références : _____

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

EXCLUSIF

www.KiosqueMag.com

+ rapide et - cher !

Et en plus à partir de 2 abonnements **-10% supplémentaires**

3 Mon règlement : Le montant total de ma commande est de : _____ €

Je joins mon chèque à l'ordre de Mondadori Magazines France.

Et pour tout règlement par carte bancaire rendez-vous sur www.KiosqueMag.com

Offre réservée aux nouveaux abonnés en France Métropolitaine jusqu'au 30/09/2013.

En application de l'article 27 de la loi du 6 janvier 1978, les informations ci-contre sont indispensables au traitement de votre commande. Elles peuvent donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification auprès de Mondadori Magazines France. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres organismes. En cas de refus de votre part, il vous suffit de nous prévenir par simple courrier.

Alexandre Svietchine, le Clausewitz du XX^e siècle



Propos recueillis par Laurent Henninger

Par l'ampleur de sa vision, sa compréhension globale d'une guerre intégrant opérations militaires, politique mais aussi mobilisation économique et sociale, Alexandre Svietchine continue le sillon tracé par le Prussien Clausewitz. Son œuvre n'a pas pris une ride et devrait lui valoir, enfin, la reconnaissance qu'il n'a jamais eue, explique Benoist Bihan.



Membre du comité éditorial de *G&H* et contributeur régulier,

Benoist Bihan est chercheur en études stratégiques. Il est, aujourd'hui en France, le meilleur spécialiste de l'art opératif. Il poursuit sur la genèse de celui-ci une thèse de doctorat d'histoire à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Carl von Clausewitz

(1780-1831) est un général et théoricien militaire prussien. Son ouvrage majeur, *De la guerre*, paraît de manière posthume édité par sa femme Maria et pose les bases de la réflexion contemporaine sur la guerre, qu'il considère avant tout comme un fait politique.


Qui était Alexandre Svietchine ?

Un officier supérieur de l'armée russe, puis de l'Armée rouge après 1918 (voir *biographie* p. 95), qui a le mérite de combiner formation théorique, expérience du terrain et d'état-major. Il se rallie dès 1918 aux bolcheviks où son grade de général et son expérience le destinent rapidement à de très hautes fonctions. Mais il est vite écarté des tâches opérationnelles pour devenir enseignant au sein des nouvelles écoles d'officiers d'une Armée rouge qui a alors un immense besoin de cadres compétents. Svietchine est aussi, parallèlement, le plus important et le plus injustement méconnu des penseurs militaires du XX^e siècle. À mon avis, il est même le plus grand penseur militaire depuis **Clausewitz**.

Affirmation qu'il va falloir étayer ! Qu'a-t-il écrit ?

Il est surtout connu pour trois ouvrages : le premier, en trois volumes et sorti en 1922-1923, est une histoire de l'art militaire, des origines à son époque. En 1927-1928, il publie une *Évolution de l'art militaire*, concentrée sur l'histoire de la pensée militaire : une histoire intellectuelle des théories et des doctrines.





« Svietchine se rallie
tôt au bolchevisme, qu'il
voit comme un moyen
de moderniser la Russie
et son armée. »

En 1920, l'Armée rouge célèbre le succès remporté en Crimée sur les « blancs » de Wrangel. Sa victoire, elle la doit à beaucoup d'officiers tsaristes comme Svietchine, déçu par le conservatisme du commandement et son incapacité à tirer les leçons des échecs.

L'historien allemand **Hans Delbrück** (1848-1929) est le père de l'histoire militaire contemporaine. Il est le premier à la replacer dans son contexte politique, social et économique dans sa magistrale *Histoire de la guerre dans le cadre de l'histoire politique* en quatre volumes, qui demeure une référence. Il se heurte avant 1914 à l'état-major allemand, qui ne lui pardonne pas de critiquer à travers Frédéric II la doctrine offensive du moment.

Il reste peu de photos du discret Svietchine. Mais son rival, le maréchal Toukhatchevski (1893-1937), est l'étoile militaire du régime. Commandant de l'Armée rouge de 1925 à 1928, il modernise sa doctrine et son matériel dans les années 1920 et 1930. Staline, jaloux, le fait fusiller en 1937 et s'acharne sur sa famille. Sa femme Nina (au centre) est exécutée en 1941, sa fille Svetlana déportée.

Entre les deux, il publie son œuvre maîtresse, *Stratégie* (1926) qui est, selon moi, l'ouvrage théorique le plus important depuis *De la guerre* de Clausewitz, dont il publie une biographie en 1935, son dernier ouvrage. Arrêté une première fois en 1931, probablement à cause des manigances de son rival Toukhatchevski (voir photo ci-dessous), il ne réchappe pas à la grande purge de 1938.

Svietchine s'intègre donc dans le grand bouillonnement intellectuel qu'est l'école de pensée militaire soviétique de l'entre-deux-guerres.

C'est bien plus que ça. À l'intérieur de l'URSS, il est le « pont » entre la pensée militaire de la fin de l'époque tsariste et celle de la jeune Armée rouge, qu'il va contribuer à forger. Mais il est aussi un « pont » avec l'héritage militaire occidental — celui de Clausewitz et **Delbrück**. Il faut d'ailleurs rappeler qu'il maîtrise parfaitement l'allemand : il traduit en russe Clausewitz, Moltke, l'étude de Schlieffen sur la bataille de Cannes, **Ludendorff**... Et il lit de même Marx et Engels. Lequel était, rappelons-le, un commentateur avisé des événements

militaires de son temps. Svietchine jette donc également un pont entre l'art de la guerre « bourgeois », pour reprendre la terminologie alors en vigueur en URSS, et un art de la guerre proprement soviétique. Ce qui lui sera d'ailleurs reproché, y compris lors de ses premières controverses avec Toukhatchevski.

Il est donc aussi l'héritier de la vieille tradition germanophile de l'armée russe, qui dure depuis le XVIII^e siècle...

Tout à fait. Depuis Pierre le Grand, au XVIII^e siècle, la pensée militaire russe a toujours oscillé entre deux extrêmes : l'un que l'on pourrait qualifier d'occidental, et qui va parfois jusqu'à l'imitation servile de l'Europe de l'Ouest, et l'autre, que l'on pourrait qualifier de slavophile ou de « russomane », qui prône le rejet de toute influence extérieure et le repli sur des traditions jugées plus authentiquement nationales. Svietchine se situe dans une position équilibrée entre les deux, mais qui penche quand même un peu plus vers l'Occident.

Comment un bon officier tsariste peut-il passer aussi rapidement au bolchevisme ?

Au sortir de la guerre russo-japonaise, il fait partie d'une commission chargée d'étudier le conflit et d'en tirer les leçons. Il acquiert alors la conviction qu'une réforme en profondeur de l'armée est nécessaire, car elle a été dirigée de façon catastrophique durant ce conflit. Or, le régime tsariste va très mal accueillir les rapports produits par cette commission et va ainsi s'aliéner l'appui de nombreux officiers, généralement les plus intelligents et les plus progressistes. Nombre d'entre eux passeront plus tard au bolchevisme, qu'ils verront alors comme un moyen de moderniser la Russie et son armée.

En quoi consiste la controverse avec Toukhatchevski ?

Elle a été résumée en prenant les termes posés auparavant par Delbrück, mais que l'on trouve déjà avant chez Clausewitz : stratégie de destruction fondée sur la recherche d'une grande bataille d'anéantissement contre stratégie d'attrition fondée sur l'usure lente de l'adversaire. Certains présentent Toukhatchevski comme le partisan de la première option et Svietchine comme celui de la seconde. En réalité,

la controverse ne se résume pas à cette opposition simpliste. Le désaccord fondamental entre les deux hommes porte d'abord sur la grande stratégie — ou stratégie nationale — pour se manifester ensuite dans la manière de penser la stratégie militaire. Nous sommes alors à la fin des années 1920. Tous deux sont d'accord pour dire que l'URSS est industriellement inférieure aux puissances capitalistes mais ils divergent très rapidement quant aux conclusions à tirer de ce constat. Si Toukhatchevski en conclut que l'Armée rouge doit alors vaincre très vite ses adversaires, un peu comme l'Allemagne de 1914, Svietchine, lui, pense que ses adversaires intellectuels ne comprennent pas les logiques économiques qui sous-tendent les guerres modernes. Pour lui, l'important, c'est la mobilisation des ressources, humaines comme matérielles. Si nous ne sommes pas très bons au début du conflit, dit-il, nous dispo-

sons de ressources immenses ; voilà pourquoi l'URSS doit commencer la guerre dans une position défensive afin d'avoir le temps de mobiliser la nation et, dans un deuxième

temps, user progressivement ses adversaires. Pour lui, cette phase pourrait durer jusqu'à deux ans. Toukhatchevski pense de son côté que, dans ce laps de temps, l'URSS serait vaincue. Le déroulement de la guerre germano-soviétique de 1941 à 1945 montre que Svietchine a vu juste.

De ce débat dépend la forme à donner à l'Armée rouge...

En effet. Toukhatchevski pense que, pour mener une guerre courte, il faut une armée offensive — largement mécanisée — pour prendre l'ennemi de vitesse. Svietchine, lui, privilégie la défensive dans le cadre d'une guerre longue, mais avec des capacités offensives ; une fois de plus, sa position est plus équilibrée. Il y a chez lui l'idée d'une dialectique défensive/offensive, qui est quasiment absente chez Toukhatchevski et dans une grande partie de la direction de l'Armée rouge où, pour des raisons purement idéologiques, on refuse l'idée même de défensive, jugée incompatible avec l'idéal révolutionnaire. Cette controverse s'accompagne enfin de considérations économiques. Comme Jacques Sapir l'a montré dans son ouvrage

« Il prône une phase défensive, utile pour mobiliser les ressources. »





Embryonnaire pendant la guerre contre la Pologne en 1920 (ici, un extrait du film *La Bataille de Varsovie* sorti en 2011), l'arme blindée soviétique grandit au prix d'effort que Svietchine juge démesurés.

La Mandchourie oubliée (voir bibliographie p. 96), Toukhatchevski est alors avec Staline un partisan de l'industrialisation du pays à marche forcée, ne serait-ce que pour permettre de constituer de très nombreuses unités blindées. Svietchine, lui, rappelle que l'économie soviétique n'en a alors pas les moyens.

Clairement, Svietchine est un penseur qui refuse le dogmatisme.

C'est probablement la première caractéristique de sa pensée. Il refuse que l'art de la guerre puisse être soumis à une doctrine *a priori*, qu'il soit question de « l'offensive » ou de la « défensive ». Pour lui, il s'agit de partir des faits, puis d'adapter la doctrine. À noter toutefois que cette opposition entre offensive et défensive se situe dans la continuité des débats qui précèdent — et suivent — la Première Guerre mondiale, notamment en France ou en Allemagne. Svietchine est d'avis que l'art de la guerre n'a pas à être « idéologisé » ; la stratégie est la discipline de la pratique raisonnée de la guerre avec ensuite des adaptations aux situations et aux « conditions objectives ». Par ce pragmatisme et ce refus du dogmatisme, il forme donc un autre pont, entre Clausewitz et la pensée marxiste.

Quelles sont donc les idées forces de la pensée de Svietchine ?

D'abord, dans le domaine de la stratégie. Pour lui, la guerre moderne

est industrielle, mécanisée et engage l'ensemble de la nation et de ses forces vives. Elle est l'affrontement de deux systèmes politico-économiques qui produisent des appareils militaires pour les servir. La stratégie consiste donc avant tout à penser cette production avant de penser son emploi. D'où cette approche équilibrée des dialectiques attrition/destruction et offensive/défensive. En outre, la stratégie ne peut à ses yeux être que globale, en ce sens qu'elle intègre à la fois l'ensemble des moyens militaires (terrestres, navals, aériens, lesquels ne peuvent être autonomisés les uns par rapport aux autres) et non-militaires (économie, politique, démographie, société, médias, etc.) d'une nation. Il est ainsi le premier à expliquer comment on mène une guerre avec une stratégie que nous qualifierions aujourd'hui d'intégrale. Il réclame ainsi la création d'un « grand état-major économique », qui serait le pendant du grand état-major militaire.

Est-il vraiment le premier à penser la stratégie globale ?

En tout cas, il est le premier à la théoriser avec autant de profondeur. Prenons les théoriciens français d'avant 1914 : lorsqu'ils parlent de la conduite de la guerre, ils parlent en réalité de la conduite des opérations — au mieux, car ils la pensent en réalité comme conduite de la « bataille » ! *Idem* chez les Allemands. En dehors de Delbrück, qui est rejeté par l'état-major.

Et pourtant un Ludendorff se pose en théoricien de la « guerre totale »...

C'est une imposture ! Lorsqu'il parle de « guerre totale », il pense à la façon dont l'armée pourrait utiliser l'État pour combattre, et non pas à la façon dont l'État pourrait utiliser tous ses outils — dont l'armée — pour faire la guerre... Ludendorff viole complètement Clausewitz en soumettant le politique au militaire. Rien de tel chez Svietchine, pour lequel le militaire est un outil à la disposition du politique. Autre point très important dans les conceptions stratégiques de

Erich Ludendorff (1865-1937), « quartier-maître général » de l'armée allemande d'août 1916 à la fin de la Grande Guerre et à ce titre à la tête des opérations menées par celle-ci, instaure avec son supérieur Hindenburg une tutelle militaire de fait sur toute l'Allemagne jusqu'à l'armistice. Il en tirera l'idée que dans une guerre « totale » les besoins de la nation sont soumis à ceux de l'armée.

■ Une pensée mûrie sur le terrain

Né en 1878 à Odessa, Andreï Mikhaïlovitch Svietchine passe en 1895 par l'école militaire des cadets de Saint-Petersbourg, puis, après l'école d'artillerie, achève son apprentissage en 1903 à l'Académie militaire de l'état-major général. Il participe à la guerre russo-japonaise (1904-1905) comme commandant de compagnie puis à l'état-major du 16^e corps d'armée. Pendant la Grande Guerre, Svietchine commande le 5^e régiment d'infanterie finlandais puis la 7^e division d'infanterie, avant de devenir chef d'état-major de la 5^e armée. En 1916, il accède au grade de major-général. En mars 1918, il rejoint l'Armée rouge dont il devient chef d'état-major général. Il se heurte cependant avec le commandant suprême, Ioakim Vatsetis, et se trouve transféré à l'Académie militaire. Nommé doyen, il dirige la chaire d'histoire de l'art militaire et de la stratégie. Chef de la commission pour l'étude de la guerre mondiale et civile, il tire les enseignements théoriques de ces deux conflits. Svietchine reste à l'académie jusqu'à février 1931. Il est alors arrêté dans le cadre de l'opération « Printemps » (purge de 3 000 anciens officiers de l'armée tsariste organisée par Staline) et condamné à cinq ans de prison. Libéré en février 1932, il reprend son poste à l'académie jusqu'en 1937. À nouveau arrêté dans le cadre des grandes purges, il est fusillé fin juillet 1938 (en même temps que son vieil adversaire, Vatsetis). Terrible ironie : en 1928, Staline lui-même avait recommandé son maître ouvrage, *Stratégie (Strategiia)*, pour le prestigieux prix Frounze de littérature militaire.



L'Armée rouge en 1935, au sommet de sa forme « toukhatchevskienne ». Deux ans plus tard, Staline la décapite brutalement, éliminant la quasi-totalité de ses hauts cadres et penseurs. Dont Svietchine, fusillé en juillet 1938.

Svietchine : l'idée que la guerre n'est qu'un moment dans un conflit plus large et permanent. Il exprime là le fait que l'URSS se considère comme un pays assiégé par des puissances hostiles. Pour lui, la « guerre froide » débute en 1917.

L'autre immense apport de Svietchine, c'est l'art opératif.

S'il n'est pas véritablement le premier à le pressentir, il est le premier à le théoriser comme une authentique discipline intellectuelle intermédiaire entre la stratégie et la tactique. Il explique que, si la frontière entre les deux disciplines se situait auparavant à l'engagement général au sens clausewitzien du terme, c'est-à-dire cette vue de l'esprit qu'est la « grande bataille décisive », les conditions contemporaines de la guerre rendent impossible cette liaison directe entre stratégie et tactique. D'abord parce que la stratégie ne se limite plus à la conduite des armées : elle s'étend désormais à la conduite de l'État et de tous les moyens à sa disposition. Ensuite, parce que, pour remporter un affrontement, il ne suffit plus d'un seul engagement tactique, aussi grandiose soit-il, mais d'une multitude. Il faut également que ces engagements tactiques soient coordonnés entre eux. Svietchine reconnaît ainsi la **résilience** des armées modernes, mais aussi le fait que la destruction de l'ennemi en rase campagne n'est jamais que la destruction d'une partie — même significative — de la puissance de cet ennemi. Il faut donc réitérer cette destruction à de multiples reprises pour obtenir la victoire. D'où la nécessité d'une discipline intellectuelle dont l'objet est de combiner ces différentes actions tactiques pour en faire quelque chose de cohérent,

et surtout pour les faire contribuer à l'objectif général.

Svietchine, encore une fois, s'oppose à Toukhatchevski.

Oui, car pour le second, le but de l'opération dans la profondeur, c'est la destruction de l'armée ennemie. Chez Svietchine, la destruction de l'armée ennemie ou d'une de ses parties n'est qu'un *moyen* de réaliser l'objectif de l'opération, qui *peut* être la destruction de l'armée ennemie, mais pas forcément : cela peut être la capture d'un gage territorial, d'un objectif politico-économique important, etc. Chez Svietchine, les finalités de l'emploi de la force sont bien plus variées. De même, l'opération n'est qu'un moyen d'atteindre les buts de la stratégie. La tactique comme l'opération ne sont que des moyens, pas des buts en soi. Svietchine pense aux façons de faire marcher l'outil militaire au service d'une stratégie globale.

Svietchine mérite-t-il pour autant le titre de « Clausewitz du xx^e siècle » ?

Absolument. D'abord pour sa très nette filiation avec le théoricien prussien, essentiellement pour sa parfaite compréhension des liens entre la guerre et la politique. Ensuite, comme c'est le cas avec Clausewitz, on peut lire Svietchine aujourd'hui et s'apercevoir que la substantifique moelle de l'œuvre est intemporelle. C'est la marque d'un penseur exceptionnel — et c'est rare chez les penseurs militaires. Relire le maréchal de Saxe ou même Foch, aujourd'hui, ne présente aucun intérêt autre qu'historique.

Et puis Svietchine est le premier à penser et à conceptualiser les bouleversements de la guerre à son époque, tout comme Clausewitz avait donné les clés de la guerre napoléonienne. Pour moi, il est le penseur militaire majeur du xx^e siècle.

Il reste pourtant totalement méconnu...

C'est vrai qu'il a été très peu lu en dehors de l'URSS. On l'a redécouvert dans les années 1980, avec la première traduction en anglais, mais aussi dans son propre pays : il y est alors beaucoup lu et commenté car la direction militaire soviétique

de l'époque cherche à s'adapter à la gravissime crise socio-économique que traverse l'URSS. Il faut cependant reconnaître ce paradoxe : c'est le penseur militaire le plus important de tout le xx^e siècle, mais pas celui qui a eu le plus

« Il est le premier à penser les bouleversements de la guerre à son époque. »

d'influence et encore moins la plus grande postérité. Je persiste toutefois à penser que quiconque s'intéresse à la guerre devrait l'avoir lu : je ne vois personne au xx^e siècle qui embrasse aussi large et, en même temps, creuse autant en profondeur que lui. En outre, *Stratégie* n'a pas pour objet d'être un manuel pratique, mais un traité théorique, donc une œuvre qui vise à l'universel et n'est pas prisonnière de conditions historiques ou nationales particulières. En l'écrivant, Svietchine n'a pas cherché à doter l'Armée rouge d'une doctrine, mais à l'amener à penser intelligemment la guerre. Toutes les armées — et les nations ! — en ont besoin. ■

La **résilience** est la capacité d'un individu ou d'une organisation à continuer à fonctionner et agir normalement même soumis à des chocs violents ou traumatiques. Pour une armée, il s'agit de sa capacité à encaisser les pertes humaines et matérielles tout en restant capable de mener des opérations.

Pour en savoir +

- *Strategy*, Aleksandr Svechin, East View Information Services, 1992.
- *The Russian Way of War: Operational Art 1904-1940*, Richard Harrison, University Press of Kansas, 2001.
- *Soviet Military Operational Art: In Pursuit of Deep Battle*, David Glantz, Routledge, 1991.
- *La Mandchourie oubliée. Grandeur et démesure de l'art de la guerre soviétique*, Jacques Sapir, Éditions du Rocher, 1996.

Une croisière d'exception Vietnam - Cambodge 13 jours au fil du Mékong

Places limitées
réservez vite !

à partir de **2295€** au lieu de **2739€**
PAR PERSONNE
13 jours/10 nuits **TOUT COMPRIS**
vol, pension complète, visites...
PRIX SPECIAL LECTEURS !
Jusqu'à **444€** de réduction

Les points forts



- Un programme original : 9 jours de croisière et 3 à terre
- **TOUTES** les visites et les spectacles inclus
- Un tarif **TOUT COMPRIS**, spécial lecteurs
- Un bateau 4* de 24 cabines, habillé de bois exotique.

Renseignements : 01 44 32 06 60 (Prix d'un appel local)

Hô-Chi-Minh (Saigon) - Phnom Penh - Temples d'Angkor

Découvrez les hauts lieux classés au patrimoine de l'Unesco au rythme des flots du Mékong.

Cette croisière fluviale offre un angle idéal et un confort de voyage pour comprendre le Vietnam et le Cambodge d'hier et d'aujourd'hui.

Guerres & Histoire Voyages vous propose ce programme de 13 jours pour découvrir : La chaleureuse et trépidante **Hô-chi-Minh-Ville**, les majestueux temples **d'Angkor**, Phom Penh la coloniale et sa pagode d'argent, **le fascinant spectacle des danses khmères**.



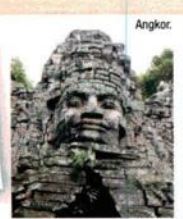
DATES DE DÉPART DES CROISIÈRES

Août 2013	Septembre 2013	Octobre 2013	Novembre 2013	Décembre 2013	Janvier 2014	Février 2014	Mars 2014	Avril 2014
27	6 - 22 - 28	8 - 14 24 - 30	9 - 15 - 25	1 - 11 - 17* - 27*	2 - 12 - 28	3 - 13 - 19	1 - 7 - 17 - 23	2 - 8 - 18

Tarifs selon les dates : • 2 295€ • 2 439€ • 2 545€ • 2 685€ *Supp. Fêtes/pers. : 340€ (non inclus)

Pré/post acheminement de votre région Supp./pers. pont supérieur : 200€

Avec Guerres & Histoire Voyages tout est compris dans le tarif à partir de 2 295€ :
Le vol Paris / Hô-Chi-Minh Ville et Siem Reap / Paris - les transferts aéroport / hôtel et bateau / aéroport ou inverse - la croisière selon la catégorie de cabine choisie - l'hébergement en hôtel 4* NL en chambre double à Siem Reap - la pension complète pendant tout le circuit - les transferts, les visites et excursions mentionnées au programme - les services d'un guide national francophone pour les visites - des guides locaux pendant la croisière - les services de notre directeur de croisière CroisiEurope à bord - les boissons à tous les repas (1 soda ou 1 bière ou 1 eau minérale et café et thé par personne et par repas) - thé, café et eau à volonté pendant la croisière - l'assurance assistance / rapatriement - les pourboires (pour le personnel pendant la croisière). (NB : visas et taxes aéroport non inclus).



Informations - réservation : 01 44 32 06 60 (Prix d'un appel local)

Nom _____ Prénom _____
 Adresse _____
 Code postal [] [] [] [] [] Ville _____
 Téléphone : [] E-mail : _____

Passé la période stalinienne d'exaltation forcenée du patriotisme soviétique, le cinéma a fait de la guerre sur le front de l'Est une curieuse synthèse, mélange de combats réalistes et de portraits d'individus tout en nuances. Dans ces tableaux, une constante unique dans les films de guerre sur la Seconde Guerre mondiale : la figure de l'enfant. Incarnations de l'innocence sacrifiée, mais aussi du courage héroïque d'un peuple, ces gosses brillent plus que les personnages de leaders. Leur destin – toujours tragique, ainsi d'ailleurs que celui des femmes – sert de leitmotiv, curieusement repris par tous, Russes, Allemands et Américains. Pas toujours avec la retenue et le bon goût qui s'imposent, hélas... ■

1959 **Ballade du soldat**

De Grigori Tchoukhraï – Avec Vladimir Ivachov, Janna Prokhorenko – DVD N&B VOST (n° 5 de la collection G&H).

Tchoukhraï redéfinit le héros soviétique tout au long du voyage d'Aliocha, soldat en permission parti rendre visite à sa mère. C'est à travers les yeux du jeune homme, rongé par la peur de mourir et tenu par le devoir d'aider sa mère plus que sa patrie, que le spectateur découvre une société tout entière affectée par une guerre totale. Aux peurs d'Aliocha répondent celles de Shura, jeune femme en errance, ou encore les angoisses de ce soldat mutilé, terrifié à l'idée que sa femme puisse le rejeter... Superbe galerie d'humanité que le cinéaste se garde bien de juger.

1975 **Ils ont combattu pour la patrie**

De Sergueï Bondartchouk – Avec Vassili Choukchine, Sergueï Bondartchouk, Youri Nikouline – DVD VOST.

Juillet 1942, steppe du Don, chaleur écrasante et moral au plus bas chez les Soviétiques en pleine retraite. Cette phase peu glorieuse de la guerre, jusqu'ici occultée, Bondartchouk la montre à travers de beaux portraits d'hommes en proie au doute. Le film, lent, prend parfois des allures de documentaire sur le quotidien du soldat soviétique : c'est là qu'il est le plus touchant. Les scènes de combat, spectaculaires, sont d'un réalisme moyen (on voit passer des jets dans le ciel...). Mais les images des robots-chars allemands écrasant les corps dans un paysage lunaire sont glaçantes : l'humanité, à n'en pas douter, est communiste exclusivement.

1957 **Quand passent les Cigognes**

De Mikhaïl Kalatozov – Avec Tatiana Samoilova, Alexei Batalov – DVD N&B VOST (n° 14 de la collection G&H).

Palme d'or du Festival de Cannes en 1958, ce film est une révélation pour le public français qui découvre enfin la guerre vue par les Soviétiques. À la belle histoire d'amour entre deux jeunes moscovites succède le récit d'une période de douleur, de deuil, mais aussi, nouveauté dans le cinéma soviétique, de trahison... Point rarement évoqué : l'odyssée des millions de Soviétiques qui ont migré plus à l'est, dans des conditions effroyables, pour poursuivre l'effort de guerre. Entre expressionnisme des années 1920 et nouvelle vague européenne, Kalatozov signe en outre une œuvre marquante sur le plan esthétique.

1962 **L'Enfance d'Ivan**

D'Andreï Tarkovski – Avec Nikolai Bourliaïev, Valentin Zoubkov – DVD N&B VOST.

Un voyage sous acide, un film de guerre sans combats où l'ennemi reste invisible : un cauchemar dans lequel Ivan, 12 ans, brave tous les dangers avec une détermination farouche. Évoluant dans une nature sombre, fantastique, une Russie de contes sanguinaires, Ivan représente tous les gamins, mais aussi tous les civils détruits par la guerre. Premier long-métrage de Tarkovski, ce chef-d'œuvre hallucinant à l'image extrêmement travaillée se regarde encore et encore, avec la même émotion. Le plus beau film de cette sélection.

1977 **Croix de fer**

De Sam Peckinpah – Avec James Coburn, Maximilian Schell, James Mason – Blu-ray et DVD VOST.

Plus que de la retraite allemande de la péninsule de Kouban en 1943, *Croix de fer* parle en fait du Vietnam, évoquant M.A.S.H, avec moins de bonheur. Réalisé comme un feuilleton, oscillant entre comique lourdingue (pets mélodieux et vannes idiotes) et grand-guignol (corps déchiquetés au ralenti), ce film n'est pas du meilleur Peckinpah. Au-delà du message simpliste (tous les Allemands ne sont pas nazis et la guerre est affaire de survie, ah...), on retrouve là les deux constantes : pauvre gosse adopté par les gentils Allemands, pauvres femmes jetées en pâture à une guerre ignoble... La gueule du sous-officier James Coburn sauve malgré tout les meubles.



L'INNOCENCE ASSASSINÉE

1993

Stalingrad

De Joseph Vilsmaier – Avec Dominique Horwitz, Thomas Kretschmann – DVD VOST.

Ce film allemand, un des rares, jette une section de pionniers d'assaut dans le chaudron de Stalingrad : ruines fumantes, usines déchiquetées... Le manque de mise en contexte et les personnages stéréotypés nuisent à un film dont les scènes se succèdent sans vraiment raconter une histoire. À moins que cette absence de lien ne vienne illustrer la rupture de communication entre les troupes de la Wehrmacht et leur commandement ? Pourtant, le combat est remarquablement filmé et très crédible. À noter, là encore, les figures du petit Russe adopté et de la femme victime.

2004

Les Nôtres

De Dimitri Meskhyiev – Avec Bogdan Stoupka, Constantin Khabensky, Sergueï Garmash – DVD VOST.

En août 1941, Tolya, commissaire tchékiste, Lifshits, communiste juif, et Mytia, soldat sniper, sont capturés par les Allemands. Ils s'enfuient et trouvent refuge dans la ferme familiale de Mytia, dont le père fait partie de la *polizei* locale. *Les Nôtres* marque le renouveau du cinéma de guerre russe avec un questionnement sur la collaboration et les allégeances. Un regard inhabituel pour un film russe : ici les héros sont faits prisonniers et les pères sont collabos ! Beau travail sur l'image, excellents interprètes et combats magnifiquement mis en scène. La scène d'ouverture vaut le détour à elle seule.

2010

Battle for Honor – La bataille de Brest-Litovsk

D'Alexandre Kott – Avec Andreï Merzlikine, Pavel Derevianko, Aliocha Kopachov – Blu-ray et DVD VOST.

21 juin 1941, tout est calme dans la région de Brest (Biélorussie). Comment croire les déserteurs allemands venus prévenir que la guerre va éclater à 4 heures du matin ? Proche de la vérité historique, le film raconte de façon prenante le combat d'une armée abandonnée. Les scènes de combat, nombreuses et détaillées, sont réalistes et riches en émotion (avec, encore et toujours, une grande place faite aux enfants et aux femmes). Malgré son ton résolument patriotique, le film rappelle la discrimination dont seront victimes après la guerre les soldats soviétiques capturés par les Allemands.

Que ce soit dans *Quand passent les cigognes*, palme d'or à Cannes en 1958 (ci-contre), ou dans le *Stalingrad* de Vilsmaier, sorti en 1993 (à gauche), une constante, fil rouge de la filmographie sur le front de l'Est : la figure de la jeunesse prise dans la tourmente de la guerre.

OFFRE SPÉCIALE G&H N°3

Les plus grands films de guerre réunis pour vous !

Et 5 livrets collector replaçant l'œuvre dans son contexte historique, avec articles et interviews exclusifs, réalisés par la rédaction de *Guerres & Histoire*.

LE PACK « DVD + LIVRET COLLECTOR » - 9,90 €
Collection « *Les chefs-d'œuvre du film de guerre* »

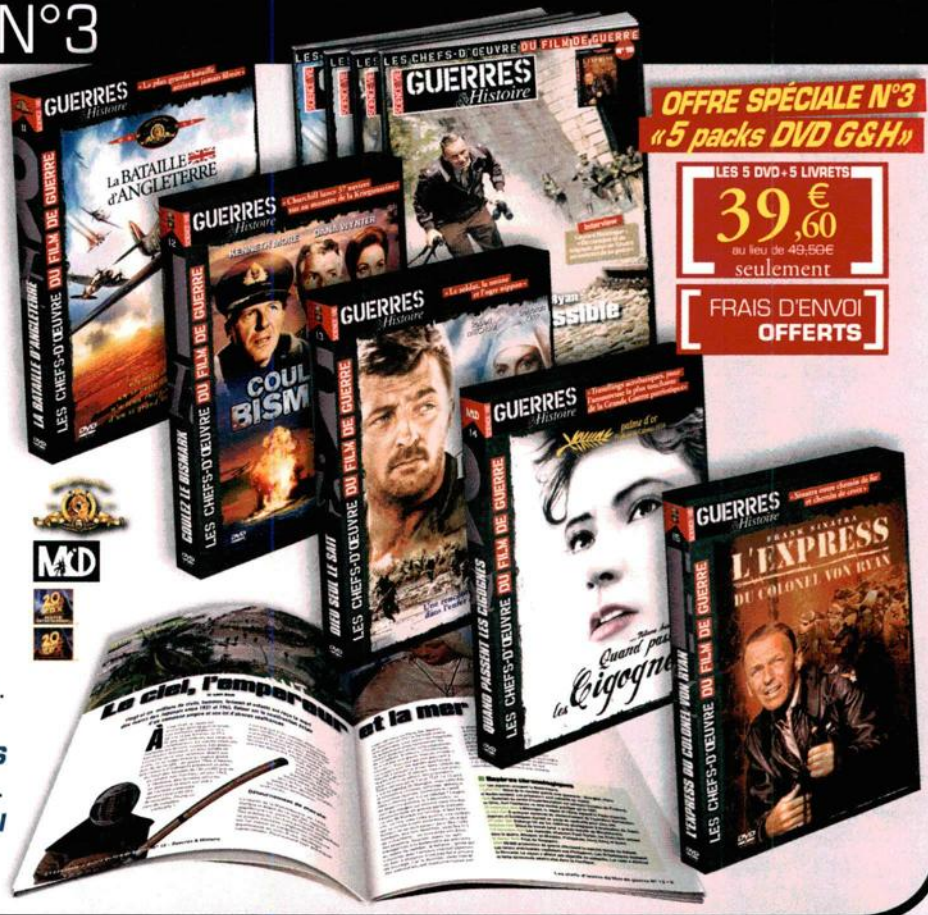
PACK G&H N°11 LA BATAILLE D'ANGLETERRE
« La plus grande bataille aérienne jamais filmée ». Couleur. 2h07. Film britannique.

PACK G&H N°12 COULEZ LE BISMARCK
« Churchill lance 37 navires sus au monstre de la Kriegsmarine ». N&B. 1h33. Film américain et britannique.

PACK G&H N°13 DIEU SEUL LE SAIT
« Le soldat, la nonne et l'ogre nippon ». Couleur. 1h42. Film américain.

PACK G&H N°14 QUAND PASSENT LES CIGOGNES
Une perle du cinéma soviétique. N&B. 1h37 Film russe.

PACK G&H N°15 L'EXPRESS DU COLONEL VON RYAN
Frank Sinatra dans un très beau rôle! Couleur. 1h52. Film américain.



OFFRE SPÉCIALE N°3
« 5 packs DVD G&H »
LES 5 DVD + 5 LIVRETS
39,60 €
au lieu de 49,50 €
seulement
FRAIS D'ENVOI OFFERTS

OFFRE SPÉCIALE G&H N°4

OFFRE SPÉCIALE N°4
« 5 packs DVD G&H »

LES 5 DVD + 5 LIVRETS
39,60 €
au lieu de 49,50 €
seulement

FRAIS D'ENVOI OFFERTS

Retrouvez un florilège de succès cinématographiques...
dans ces 5 films de guerre avec pour chacun, un livret collector illustré de 16 pages.

LE PACK « DVD + LIVRET COLLECTOR » - 9,90 €
Collection « *Les chefs-d'œuvre du film de guerre* »

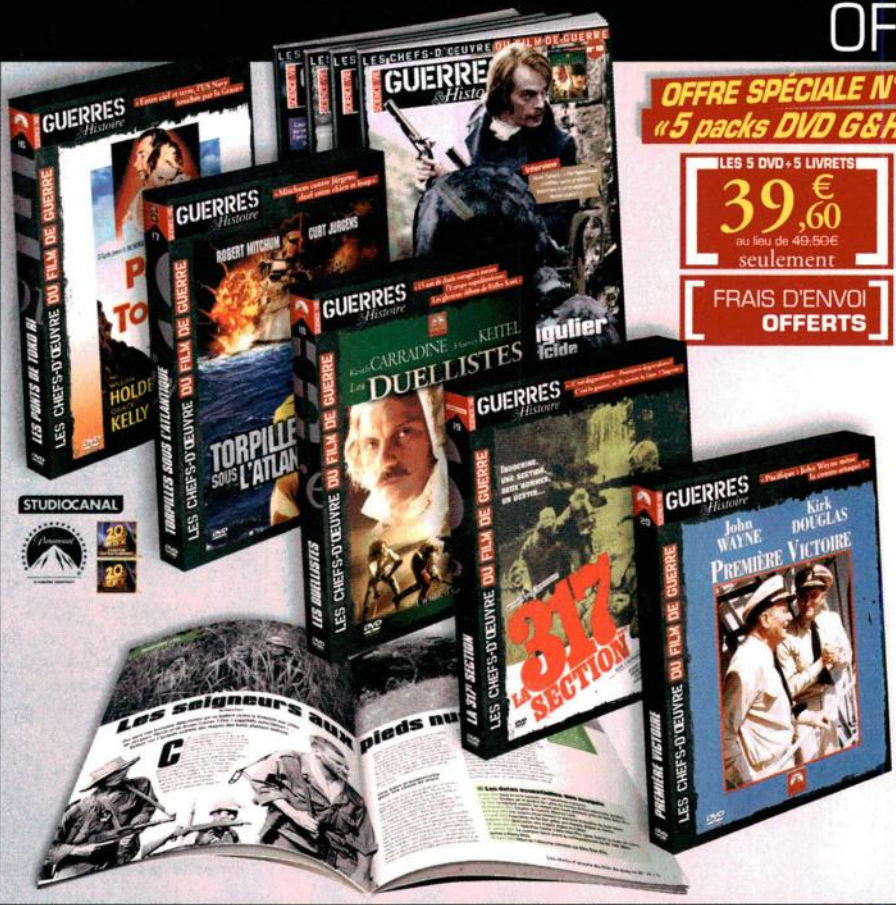
PACK G&H N°16 LES PONTS DE TOKO-RI
Les combats aériens de la Guerre de Corée. Couleur. 1h43. Film américain.

PACK G&H N°17 TORPILLES SOUS L'ATLANTIQUE
Robert Mitchum et Curt Jurgens... Couleur. 1h33. Film américain.

PACK G&H N°18 LES DUELLISTES
L'honneur jusqu'au boutisme. Couleur. 1h36. Film britannique.

PACK G&H N°19 LA 317° SECTION
Les maquis des haut plateaux laotiens. N&B. 1h30. Film français.

PACK G&H N°20 PREMIÈRE VICTOIRE
L'héroïsme américain à Pearl Harbor. N&B. 2h40. Film américain.



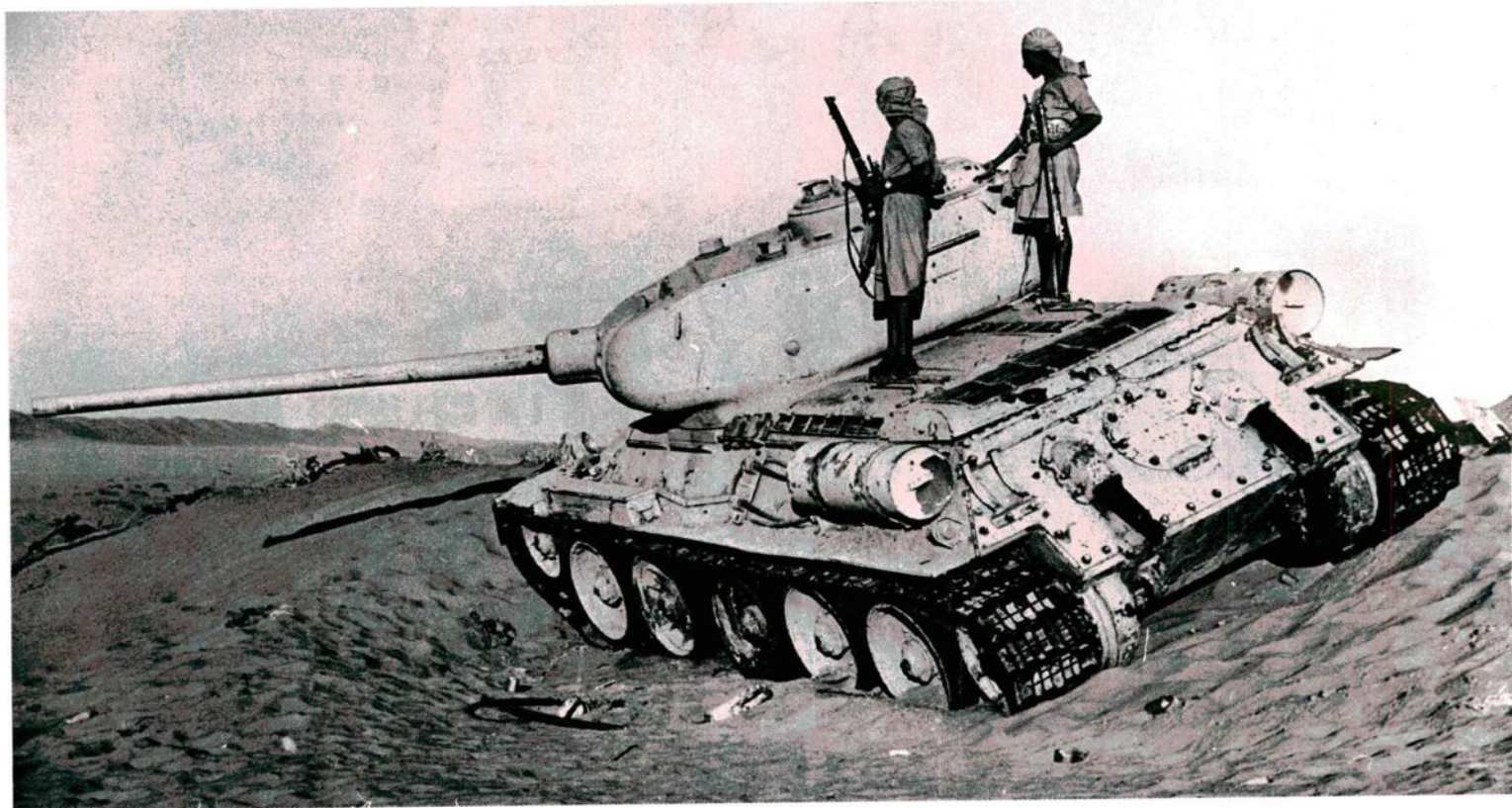
INTERVIEW

A LIRE A VO

« La guerre des Six Jours a éclaté au Yémen »

Propos recueillis et traduits de l'anglais par Yacha Maclasha

Nasser croyait qu'une victoire facile au Yémen du Nord lui donnerait la clé du monde arabe contre les monarchies conservatrices. Mais il a été mis en échec et sa tentative de sauver la face contre Israël s'est retournée contre lui : il a perdu la guerre des Six Jours... et avec elle sa partie contre les Saoudiens, souligne l'historien Jesse Ferris.



Un T-34/85 égyptien abandonné en avril 1964 est gardé par deux guérilleros royalistes, armés de fusils britanniques Lee Enfield. Dotée d'une doctrine de guerre conventionnelle et lourdement mécanisée, l'armée égyptienne est incapable de s'adapter à la contre-insurrection et subit de lourdes pertes.

G&H: Pourquoi vous êtes-vous intéressé à la guerre du Yémen ?

Jesse Ferris : Parce qu'elle a eu des conséquences inattendues qui ont précipité en 1967 la guerre des Six Jours. Pour comprendre cela, il faut rappeler que, pendant la guerre froide, le monde arabe a également été divisé en deux camps : d'une part, des républiques révolutionnaires, Égypte en tête, soutenues par l'URSS ; de l'autre, des monarchies conservatrices emmenées par l'Arabie Saoudite, avec l'appui des Américains et des Britanniques. De la fin des années 1950 au milieu des années 1960, une lutte acharnée se livre au Moyen-Orient pour la légitimité politique et le remodelage de

l'ordre politique tel qu'il était sorti de la Seconde Guerre mondiale.

Nasser joue dans cette affaire un rôle clé...

Oui, c'est lui qui a déclenché en 1952 le mouvement « antimonarchique », quand il renverse le roi Farouk et évince les Britanniques d'Égypte. Depuis, il est le champion d'une idéologie transnationale, le panarabisme, qui pèse comme une épée de Damoclès sur les monarchies arabes. En 1956, la monarchie jordanienne échappe de peu à l'effondrement et le débarquement franco-anglais à Suez, bien que défaite militaire égyptienne, propulse Nasser au premier plan de la lutte contre l'impérialisme,

le colonialisme et le sionisme. En 1958, l'Égypte et la Syrie se fondent en une République arabe unie (RAU), qui renforce encore le prestige de Nasser. Et en juillet, la révolution irakienne entraîne la chute de la monarchie hachémite. Les jours des monarchies arabes survivantes paraissent alors comptés...

Et pourtant, elles vont sauver leur peau. Comment ?

En septembre 1961, Nasser reçoit une claque quand la Syrie sort de la RAU. Et puis en 1962, au Yémen du Nord, éclate une révolution qui plonge le pays dans la guerre civile. Nasser saisit l'occasion de secourir les « forces révolutionnaires » contre

IR A JOUER

les « forces réactionnaires ». Mais le Yémen du Nord est considéré par les Saoudiens comme leur arrière-cour, et ils commencent à armer et financer les forces du roi renversé. C'est là un combat vital pour les monarchies : si l'Égypte gagne, une réaction en chaîne peut se produire dans les pays du Golfe et même peut-être au Maghreb.

Au pic du conflit, l'Égypte engage quatre divisions, soit 70 000 hommes. Mais, à la fin, c'est un énorme fiasco, d'où Nasser sort vaincu et humilié... A-t-on une idée du prix payé ?

Les archives militaires d'Égypte sont toujours verrouillées et il est donc impossible aujourd'hui de savoir combien d'hommes le pays a perdus dans cette guerre. Mes calculs me permettent d'avancer un chiffre très prudent de 15 000 à 20 000 morts sur une période de cinq ans. La guerre a eu en outre un énorme impact économique. D'abord, parce que l'Égypte y a consacré des dépenses énormes, mais aussi indirectement. Il faut savoir qu'avant la guerre du Yémen, Nasser se trouvait

« Pour regagner le prestige perdu au Yémen, Nasser cherche une victoire diplomatique. »

dans la situation unique de percevoir une aide économique considérable des deux camps, de Moscou comme de Washington. Mais au Yémen, l'Égypte affronte l'Arabie Saoudite et la Grande-Bretagne, deux alliées des États-Unis. Et, les Américains, qui étaient le principal fournisseur de l'Égypte en blé, réduisent puis arrêtent totalement leur aide. De plus, en 1966, l'Égypte s'enfonça dans une crise diplomatique profonde. Elle n'a plus alors de relations diplomatiques avec la Grande-Bretagne, ni avec l'Allemagne, partenaire importante. L'armée égyptienne, qui est enlisée au Yémen, devient de plus en plus dépendante de l'URSS. Or, en 1964, Khrouchtchev, le grand ami de Nasser, a été renversé par Brejnev, bien moins disposé à fournir une aide économique à l'Égypte sans contrepartie.

De quelle contrepartie s'agit-il ?

En 1964, les Américains ont armé la 6^e flotte, celle de Méditerranée, avec de nouveaux sous-marins nucléaires équipés de missiles Polaris. Ce qui leur donne

la possibilité d'une première frappe [une attaque nucléaire surprise interdisant une riposte efficace, NDLR] sur l'épicentre de l'économie soviétique. Pour les contrer, les Soviétiques ont besoin d'une base navale permanente en Méditerranée orientale, en Égypte ou en Syrie. Moscou presse Nasser de la lui fournir, ce qui le met en porte-à-faux : après avoir évincé en effet les Britanniques au nom de la souveraineté égyptienne et avoir dénigré les monarchies comme des marionnettes de Londres, il ne tient pas à apparaître lui aussi comme une marionnette du Kremlin.

Mais comment faire le lien avec la guerre des Six Jours ? Pourquoi s'en prendre à Israël ?

Quand l'ambassadeur soviétique faisait pression sur lui pour qu'il signe le traité de paix avec Israël à la fin des années 1950, Nasser a eu cette phrase révélatrice : « *L'antisionisme est un clou auquel est suspendue l'unité arabe.* » Pour redorer son blason terni, Nasser joue son joker : il remilitarise la péninsule du Sinaï et impose le blocus du détroit de Tiran.

Pour Israël, c'est presque un casus belli. Nasser veut-il la guerre ?

Je ne pense pas. Il veut juste mettre le monde devant le fait accompli. Selon ses calculs, les Soviétiques devraient soutenir son action, les Américains ne pourraient pas l'arrêter et, du coup, les Israéliens seraient forcés d'accepter. Nasser ne cherche sur le front israélien qu'une victoire diplomatique lui garantissant tous les bénéfices : il regagnerait ainsi le prestige perdu au Yémen et rappellerait aux Américains sa capacité de nuisance. Après quoi, ces derniers reprendraient leur aide économique à l'Égypte.

Quel rôle jouent les Soviétiques ?

Les Soviétiques informent les Égyptiens [qui ont signé en 1966 un accord de soutien mutuel avec Damas, NDLR] que des forces israéliennes ont concentré près de douze brigades près de la frontière syrienne, contre quatre à peine en réalité... Mais cela ne veut pas dire que les Soviétiques veulent mobiliser l'Égypte

Le 17 janvier 1964, le roi Saoud rend visite à Nasser au Caire. En bons termes dans les années 1950, les deux hommes luttent alors à couteaux tirés au Yémen. Saoud meurt en novembre, léguant la victoire à son frère Fayçal qui lui succède.

contre Israël. Leur seul objectif est d'obtenir, comme je l'ai dit, des bases permanentes en Méditerranée orientale. La plupart des historiens ont vu dans tout cela une volonté de Moscou de pousser Nasser à la guerre contre Israël, mais c'est un non-sens : depuis la crise de Cuba, en 1962, Moscou veut éviter la confrontation directe avec Washington, ce qui pourrait provoquer une guerre entre Égypte et Israël.

Mais le 5 juin 1967, Tsahal attaque préventivement et Nasser est écrasé. Les monarchies arabes doivent une fière chandelle à Israël...

La défaite égyptienne au Yémen a déjà renforcé l'Arabie Saoudite. Mais après la défaite contre Israël, Nasser est encore plus humilié. Il est obligé de retirer ses forces de la péninsule arabique et d'accepter l'aide financière saoudienne. C'est un point qui a échappé aux historiens, mais l'épisode yéménite a vraiment joué un rôle essentiel dans le déclin du nassérisme et du nationalisme panarabe. ■



Éduqué en Israël, Jesse Ferris est parti étudier aux États-Unis,

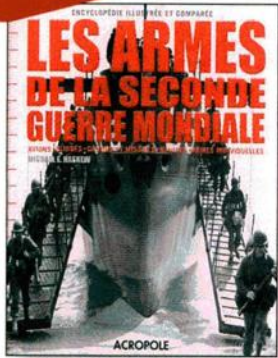
son pays natal, où il a fondé une société de logiciels, avant de se rediriger vers l'histoire, sa première passion. Après une thèse à l'université de Princeton, Jesse Ferris rejoint en 2008 l'Israel Democracy Institute, un organisme de réflexion politique indépendant dont il est vice-président en charge de la stratégie. *Nasser's Gamble* est son premier livre.

Nasser's Gamble, How Intervention in Yemen Caused the Six-Day War and the Decline of Egyptian Power

Jesse Ferris - Princeton University Press, 356 p., 35 €.

En 1962, un coup d'État progressiste dépose le roi Muhammad al-Badr. Mais ce dernier, réfugié en Arabie Saoudite, ne manque pas de partisans. Et Nasser, qui intervient contre lui dans la guerre civile en 1963, s'en aperçoit à ses dépens... Bien pensée stratégiquement mais tactiquement inapte, l'expédition égyptienne aboutit à un fiasco aussi retentissant que méconnu. C'est tout le mérite de cet excellent ouvrage, fruit de longues recherches dans les archives américaines, arabes, allemandes, israéliennes et russes, que de redonner à ce conflit sa dimension fondamentale : en sabordant le progressisme panarabe, Nasser a ouvert la voie à la montée de l'Arabie Saoudite et de l'islam politique. À lire... et à traduire d'urgence! ■ Y. McL.

LIVRES



Les Armes de la Seconde Guerre mondiale

Michael E. Haskew

Acropole, 224 p., 25 €.

L'ouvrage présenté par Acropole aborde 500 armes et systèmes d'armes utilisés pendant le conflit, classés en cinq chapitres : avions, blindés, canons et missiles, navires et sous-marins, pistolets et fusils. Cette encyclopédie illustrée est une traduction de l'anglais. Elle est remarquable par les dizaines et dizaines d'infographies comparées qu'elle contient. En voici quelques exemples : effectif, armement et puissance de feu instantanée d'une Infantry Squad américaine et d'un Schützengruppe allemand ; plafond et cadence de tir des blindés antiaériens (Flakpanzer, M16, Crusader III A) ; autonomie et cadence de tir des automoteurs et chars d'appui rapproché ; distance franchissable et bombardement en piqué des avions embarqués de l'US Navy, etc. Un régal de clarté pour 25 € seulement. ■ J. L.

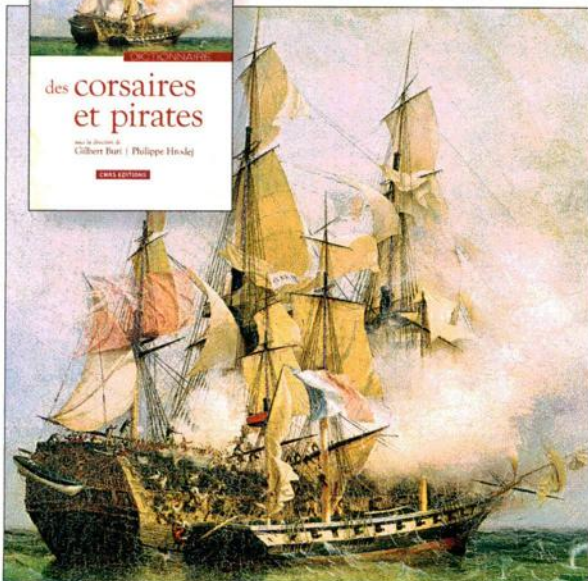
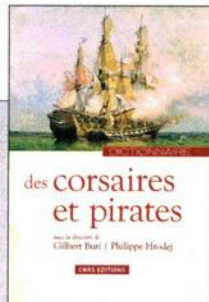
Dictionnaire des corsaires et pirates

Gilbert Buti et Philippe Hrodej (dir.)

CNRS Éditions, 990 p., 39 €.

Ce gros pavé s'ouvre comme le coffre au trésor :

page après page s'alignent comme des perles les personnages légendaires : Störtebeker, Edward « Barbe noire » Teach, La Buse, Surcouf, Morgan, Nau dit l'Olonnais, Laffite, Rackam et Ann Bonny... Mais l'ouvrage va plus loin que le dictionnaire : on y trouve des cartes, des données sur l'économie, les lieux géographiques, les bases, les grands commanditaires politiques, le tout rédigé par le gratin des historiens spécialistes. Une monumentale bibliographie couronne le tout. Une impasse notable : rien sur l'écrivain britannique Daniel Defoe, pourtant fondateur majeur du mythe de la piraterie, ni sur Misson et sa république utopique de Libertalia (très probablement fictifs, mais n'empêche). En attendant la « fresque historique de la piraterie et la course » annoncée pour bientôt en préface par Buti et Hrodej, le pillage de ce coffre-là est autorisé, sinon fortement recommandé, à tous les passionnés d'aventure, de mer et d'histoire. ■ P. G.



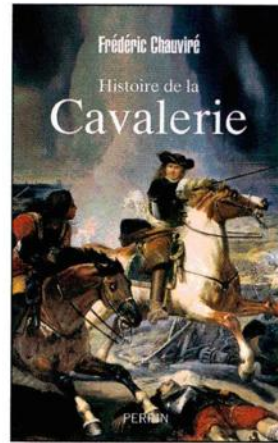
Von Manstein, le stratège du III^e Reich

Pierre Servent

Perrin, 259 p., 19,95 €.

Difficile de trouver une qualité rédemptrice à ce livre de Pierre Servent, qui colporte sur l'ambigu maréchal Erich von Manstein – tacticien brillant, mais exemple quasi parfait de la compromission des élites militaires allemandes pendant la Seconde Guerre mondiale – les images qui fleurissent bon l'historiographie dépassée des années 1960-1970. Guère étonnant si l'on se réfère à la mince bibliographie uniquement en français... Comme si les trente dernières années, riches en publications, n'avaient pas existé. Non seulement l'auteur ne traite de la relation Manstein-Hitler qu'à travers les mémoires du premier, dont on peut douter de l'objectivité, mais les opérations ne sont envisagées que du point de vue allemand, rendant difficile toute réelle évaluation de la performance du tacticien. Plus grave, l'auteur laisse planer un doute (pourtant levé grâce aux travaux de Benoît Lemay)

sur la compromission de Manstein dans les crimes commis à l'Est, laissant le mot de la fin à l'hagiographe Liddell Hart. Avant de conclure sur la classique ligne de « l'homme d'honneur égaré »... Propos consternant qui achève cet ouvrage vivement déconseillé. ■ B. B.



Histoire de la cavalerie

Frédéric Chauviré

Perrin, 380 p., 24 €.

La cavalerie emplit les tableaux de bataille, mais moins les ouvrages consacrés à l'art de la guerre à l'époque moderne, qui marginalisent cette arme au profit de l'infanterie, de l'artillerie ou de la guerre de siège. Partant de ce constat, Frédéric Chauviré se concentre sur l'Europe de l'époque moderne mais avec des mises en perspectives allant de l'Antiquité jusqu'à la mécanisation de l'arme au xx^e s. Attention, toutefois : plus qu'une histoire de la cavalerie, le livre est plutôt une histoire de la charge, c'est-à-dire de l'emploi tactique de la cavalerie lourde. À partir de cet angle restreint, l'auteur expose, avec talent et de manière détaillée, les évolutions de l'emploi de la cavalerie, au croisement entre manœuvre, choc et feu. Espérons qu'un ouvrage de même tenue

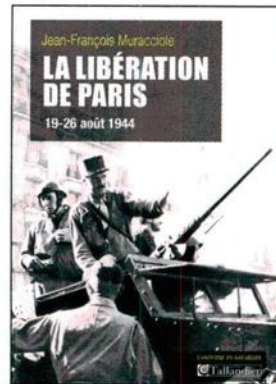
sera bientôt consacré à la cavalerie légère et aux nombreux emplois de la cavalerie en dehors des champs de bataille. ■ B. B.

La Libération de Paris

Jean-François Muracciole

Tallandier, 297 p., 20,90 €.

Bataille tout autant politique que militaire, la libération de Paris est ici clairement explicitée tant dans ses enjeux que dans son déroulement. Sans véritablement apporter de révélation, Jean-François Muracciole propose un récit bien construit de l'événement fixé dans le marbre (et la pellicule) de *Paris brûle-t-il?*, légende d'une France soulevée et autolibérée. Ici, chaque acteur français, allemand ou américain voit son rôle réévalué, son action remise en contexte et surtout ramenée à sa juste proportion. L'influence d'Eisenhower, qualifié à juste titre de *deus ex machina* sur les événements, s'en trouve ainsi grandie,



tandis que le récit des combats rend à la 2^e DB de Leclerc les lauriers que l'historiographie américaine lui retire au profit de la 4^e DI US. ■ B. B.

Histoire du débarquement

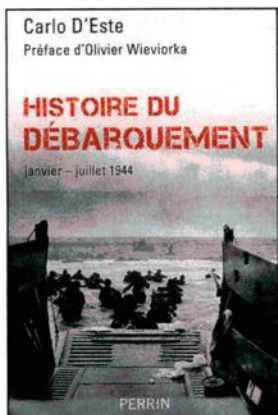
Carlo D'Este

Perrin, 556 p., 26 €.

L'officier et remarquable biographe américain Carlo D'Este reste un inconnu

IR A JOUER

en France. Il a publié, il y a trente ans, une thèse, *Decision in Normandy*, que Perrin traduit enfin. Cette *Histoire du débarquement* se focalise sur l'action de Bernard Montgomery. En 1983, D'Este veut en finir avec la querelle entre Anglo-Saxons autour de la réussite d'Overlord : qui de Monty ou de Bradley et Patton mérite les lauriers de la victoire ? En tant que concepteur du plan puis commandant des forces terrestres alliées, le succès est revendiqué par le Britannique. Ce que conteste D'Este qui, armé d'un appareil documentaire remarquable, dresse un brillant tableau des affrontements au sein de la coalition. Convaincant quand



il énumère les raisons des déboires anglais à Caen, l'auteur n'évite pas cependant le réquisitoire orienté, escamotant les tâtonnements américains. Cet ouvrage partisan n'en est pas moins indispensable pour l'historiographie du Débarquement. ■ **N. Aubin**

Les Réseaux de résistance de la France combattante

Nathalie Genet-Rouffiac, Stéphane Longuet (dir.)
Economica, 1080 p., 39 €.
Un long et précieux travail d'archiviste a été mené par le bureau Résistance et Seconde Guerre mondiale

du Service historique de la Défense (SHD). Le résultat en est ce premier dictionnaire historique qui recense les 268 réseaux homologués après guerre



comme forces françaises combattantes et les 309 autres non homologués. Chaque notice donne un historique succinct – noms des chefs de réseaux, principales missions, effectifs, pertes, cartographie des zones d'action – accompagné de fac-similés d'ordres et de rapports de missions, d'actes d'engagement, de télégrammes secrets... Grâce à la présence des cotes des archives du SHD, il est possible à l'étudiant ou au chercheur de creuser plus avant. L'ambition n'est ici pas encyclopédique – ce serait impossible – mais plutôt de donner un aperçu des sources conservées au SHD. « *Les réseaux restent aujourd'hui encore les parents pauvres de la recherche scientifique* », souligne l'historien Olivier Wiewiorka dans la préface. Ce dictionnaire devrait faire naître des vocations. ■ **G. E.**

Mémoires, Espagne et Portugal

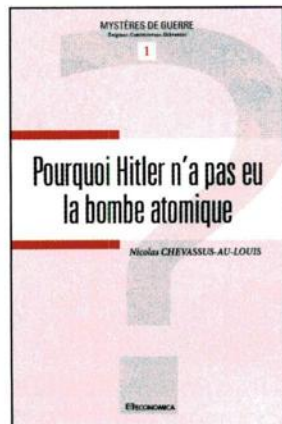
Maréchal Soult
Belles Lettres, 405 p., 23 €.
Les mémoires du maréchal enfin réédités par Les Belles Lettres (on les attendait depuis 1955) n'abordent que les campagnes du Portugal

et d'Espagne, guerres terribles où Soult est le seul, avec Suchet, à gagner du prestige militaire. Envoyé fin 1808 dans la péninsule suite à « *l'infâme capitulation du général Dupont* », il y bat Wellington en juillet 1809. La suite (achevée devant Toulouse en avril 1814) n'est pas exempte de revers, mais Soult parvient toujours à retomber sur ses pieds. Sa résistance en Andalousie, qu'il gère en proconsul alors qu'il est cerné par une guérilla féroce, fait toujours référence dans les écoles militaires. Cet homme, dont les pires ennemis étaient français (Ney le déteste et fait tout pour le salir), trouve avec ces mémoires l'occasion de restaurer sa réputation. Très bien écrit – Soult est aidé dans la rédaction par son fils, puis, après sa mort, par son neveu, le comte de Mornay –, ce récit d'une campagne sanglante apporte un passionnant témoignage de première main sur le guêpier espagnol où sont morts plus de 100 000 soldats français. ■ **P. Guy**

Nos collaborateurs ont écrit

Pourquoi Hitler n'a pas eu la bombe atomique

Nicolas Chevassus-au-Louis
Economica, Coll. Mystères de guerre n° 1, 130 p., 19 €.



Nous avons reçu mais n'avons pas lu ou avons juste parcouru...

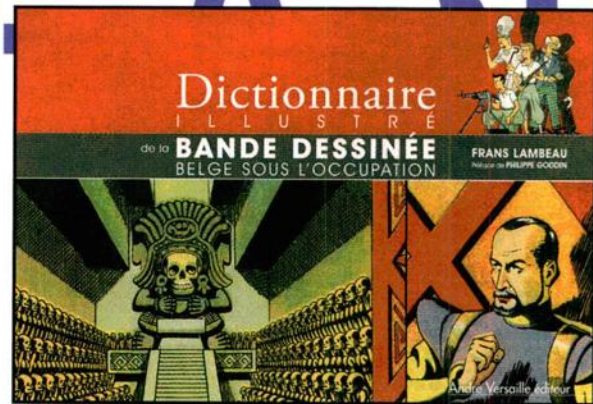
- **La Grande Guerre des gendarmes**, Louis N. Panel, Nouveau Monde Éditions, 610 p., 26 €. Raccourci d'une thèse d'un ancien officier de gendarmerie.
- **À la barre de l'Indochine**, amiral Jean Decoux, Soukha Éd., 416 p., 25 €. Long plaidoyer autojustificatif de l'homme de Vichy à Hanoi. Peu convaincant, mais important pour l'histoire des colonies dans la guerre.
- **Guerre de Syrie, juin-juillet 1941, bataille de Damour**, Jacques Favreau, Economica, 230 p., 27 €. Dû à un général en retraite, l'ouvrage détaille la bataille de Damour, menée en juillet 1941 entre forces françaises du Levant, fidèles à Pétain, et troupes australiennes.
- **Journal des Français dans la guerre, 1939-1945**, Philippe Faverjon, Acropole, 336 p., 25 €. Classique éphéméride très illustrée.
- **Géopolitique de l'Arctique**, Thierry Garcin, Economica, 186 p., 27 €.
- **Raid sur Saint-Nazaire. L'incroyable récit d'une opération commando légendaire**, Robert Lyman, Ixelles Éditions, 365 p., 23,90 €. Traduction d'un ouvrage anglais.
- **Les Batailles de Bullecourt en 1917. Les diggers du 1^{er} corps de l'Anzac dans la bataille d'Arras**, Editions des régionalismes, 228 p., 22,95 €.
- **Du bataillon de choc au Mirage**, Roland Glavany, Éditions Pierre de Taillac, 255 p., 21 €. Mémoires d'un des plus grands pilotes d'essai français.
- **Paul Roques, le général de Clausewitz**, Éditions Astrée, 157 p., 18 €. ■

Au menu de ce premier opus de la nouvelle collection « Mystères de guerre » lancée par Economica (et dirigée par Jean Lopez, directeur de la rédaction de *G&H*), un sujet à fantôme : en 1939, l'Allemagne part dans la course à l'atome avec les meilleurs physiciens, les labos les mieux équipés... Elle dispose en outre des mines d'uranium. Et pourtant, Hitler n'aura pas la bombe, au contraire des Américains. Pourquoi ? L'enquête journalistique minutieuse de Nicolas Chevassus-au-Louis répond, ouvrant un chapitre ignoré de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Où l'on apprend, entre autres, avec effarement que les nazis ont certainement procédé à... un essai nucléaire ! ■ **Y. McL.**

Douze mythes de l'année 1914

Jean-Claude Delhez
Economica, Coll. Mystères de guerre n° 2, 130 p., 19 €.
Ce livre décape bien des idées reçues sur le début de la Grande Guerre. Les taxis de la Marne, une idée décisive ? Pas du tout. L'armée française n'avait que des baïonnettes à opposer aux mitrailleuses allemandes ? Archifaux ! Elle était bien équipée. Le roi des Belges, Albert 1^{er}, a aidé la cause alliée ? Oh que non : contraint d'entrer en guerre, il ne fait pas grand-chose à part se plaindre. L'armée française est partie en guerre avec des pantalons rouges pour complaire aux producteurs de teinture garance du Midi ? Absolument pas : le rouge vient d'Allemagne ! En douze tableaux, une tout autre image de la terrible année 1914. ■ **Y. McL.**

BD



Dictionnaire illustré de la bande dessinée belge sous l'Occupation

Frans Lambeaux

André Versailles, 340 p., 34,50 €.

En 270 entrées et autant d'illustrations, Frans Lambeaux dresse un portrait passionnant de la Belgique en guerre à travers sa bande dessinée. L'auteur présente les auteurs célèbres (Hergé, Jijé, J.-M. Charlier, Fred Funcken, Tenas, Tillieux...) ou moins connus en pointant leur parcours, les évolutions de leur propos replacés dans les

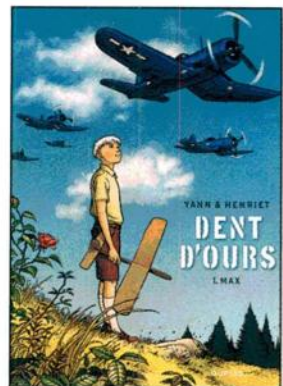
courants politiques de la Belgique occupée. Il fait aussi la liste exhaustive des éditeurs, des albums, des histoires publiées pendant ces cinq années. Des entrées thématiques transversales (censure, papier, alimentation, *Propaganda-Abteilung...*) complètent le tout.

Le contexte particulier de la guerre, l'importance des contraintes politiques et économiques mais aussi un certain mépris pour la bande dessinée – qui lui laisse, au début, de grandes plages de liberté –, permettent à de nombreux auteurs de continuer l'œuvre débutée avant guerre. Toute une école éclôt alors : c'est ainsi que naissent *Tif et Tondu*,

Le Rayon U, *Le Secret de la Licorne*, *L'Étoile mystérieuse*, *Le Journal de Spirou*, *Le Journal de Tintin*, les éditeurs Casterman et Dupuis... Travail d'érudition et ouvrage historique majeur, ce volume devrait précéder un dictionnaire aussi passionnant sur la BD française. ■ S. D.

Dent d'ours – Max (tome 1)

Alain Henriët, Yann Dupuis, 50 p., 13 €.



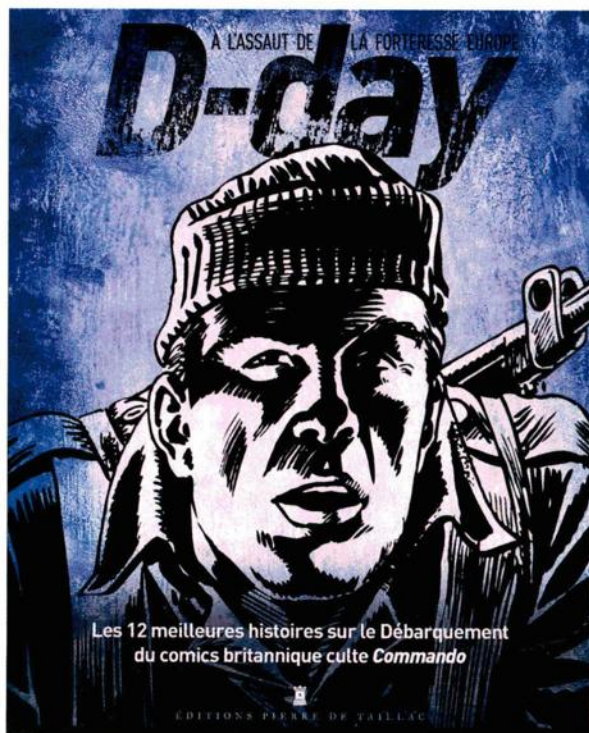
Au début des années 1930, en Silésie, où Allemands, Polonais et Tchèques vivent encore en bonne intelligence, trois enfants (Max, Werner et Hanna) partagent le même rêve obsédant : voler. Or, seuls les enfants inscrits à la *Hitlerjugend* (jeunesse hitlérienne) ont le droit d'apprendre à piloter un planeur... et Max est juif. L'heure du choix pour chacun d'eux est venue et va bouleverser leur vie au moment où l'Europe s'embrase. Histoire haletante dont nous avons hâte de connaître le dénouement. ■ P. Q.

D-DAY, les 12 meilleures histoires de Commando sur le Débarquement

Collectif

Pierre de Taillac, 800 p., 24 €.

Pierre de Taillac, éditeur original et exigeant, surprend encore avec ce gros recueil consacré à une publication légendaire de la bande dessinée britannique : *Commando*, né en 1961 et riche de plus de 4500 numéros. Le succès de ces histoires épiques, pleines d'actions, originales, conduites par des héros positifs est immédiat. Certains mois, les éditeurs mettent sur le marché jusqu'à huit livraisons différentes. Douze histoires autour du Débarquement et de la libération de la Normandie sont réunies dans cette anthologie. Les scénarios sont invraisemblables mais le dessin, classique, est efficace, et l'album se lit d'une traite. Le format réveillera la nostalgie des amateurs de Blek le Roc ou de Zembla. ■ S. D.



Les 12 meilleures histoires sur le Débarquement du comics britannique culte *Commando*

ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC



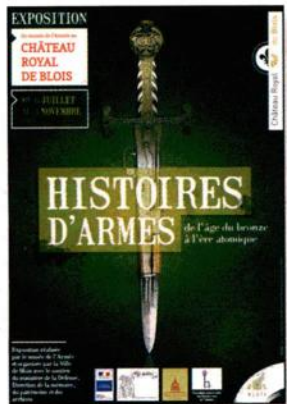
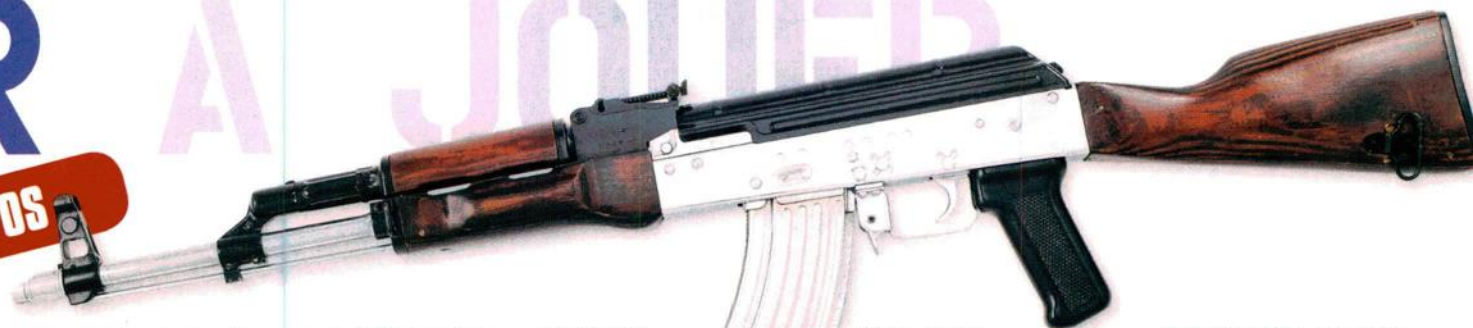
Temudjin

Antoine Ozanam, Antoine Carrion

Éditions Daniel Maghen, 104 p., 18,50 €.

Le shaman Ozbeg avait tout vu, les esprits lui ont donné les clés pour voir le destin de cet enfant né d'une femme et d'un esprit de la forêt... Voici l'histoire légendaire de Gengis Khan racontée dans un album magnifique, fable où le chef de guerre n'est pas (encore ?) le guerrier sanguinaire de la légende occidentale mais un enfant tiraillé entre la recherche spirituelle, les esprits du Loup, des Arbres et la violence qui s'annonce. Cette quête envoûtante et maîtrisée est mise en scène par le dessin onirique et doux d'Antoine Carrion. On ne s'en lasse pas. ■ S. D.

EXPOS



Histoires d'armes, de l'âge du bronze à l'ère atomique
 Jusqu'au 3 novembre, château royal de Blois (41), www.chateaublois.fr
 En introduction aux Rendez-vous de l'histoire (du 10 au 13 octobre) consacrés à la guerre, le château de Blois offre une des meilleures expositions sur les armes

récemment réalisées. Peu de pièces, une quarantaine seulement. Mais le choix est précis et la scénographie, astucieuse et élaborée, place chaque objet dans une perspective historique d'autant plus enrichissante que les commentaires fournissent toutes les données attendues : techniques, statistiques, humaines, économiques, culturelles... Ainsi, il est intéressant de comprendre comment le souci de standardisation de fabrication des fusils en France a conduit au développement de l'industrie américaine. Ou de voir comment la kalachnikov, arme imparfaite, devient par sa diffusion une icône politique (ci-contre, fusil d'assaut AKM chromé offert en 1975 à Bigeard

par l'Arabie Saoudite). Cerise sur le gâteau de cette exposition intelligente, une belle collection de pièces exceptionnelles... ou curieuses : l'épée de François 1^{er} (capturée avec lui à Pavie), un canon suédois jetable en corde et cuir, le slip pare-balles des pilotes d'hélicoptère au Viêt Nam... Ne manquez pas ça ! ■ S. D.

Xavier Josso, un artiste combattant
 Jusqu'au 29 sept., Musée de la Grande Guerre du pays de Meaux (77), site : www.museedelagrandeguerre.eu
 Mobilisé à 20 ans en 1914, Xavier Josso (1894-1983), jeune diplômé des Arts

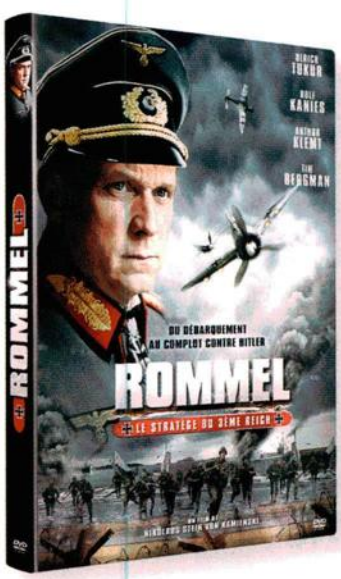
décos, passe quatre ans dans l'enfer des tranchées. Pendant lesquels il ne cesse de dessiner, saisissant la vie des poilus au bout du crayon. Les 200 œuvres inédites présentées sont singulières, attachantes et poignantes : dessins sur le vif, aquarelles, carnets de croquis et gravures, mais aussi correspondances,

photographies, souvenirs... Josso, dans le style des illustrateurs de l'époque, montre la guerre en couleur, ce qui la rend à la fois familière et (inhabituellement) belle. Cette exposition est l'occasion de découvrir le travail de cet artiste unique et méconnu, loin des modes et des grands courants artistiques. ■ S. D.



DVD

Rommel
 De Niki Stein, avec Ulrich Tukur
 Filmédia, DVD et Blu-ray VF/VOST, 12 et 20 €. Ce n'est pas le Rommel nazi victorieux de 1940 ou le Renard du Désert mais le maréchal en proie au doute de l'été 1944. Ce loyal serviteur du Reich doit-il tremper dans le complot contre Hitler ? Qu'en sait-il exactement, d'ailleurs ? Ulrich Tukur, étrangement ressemblant, campe un personnage hanté par la défaite qu'il pressent et par ce qu'il sait des crimes nazis, mais sans avoir le courage moral



pourtant validé par le gratin de l'historiographie allemande, Sönke Neitzel et Rolf-Dieter Müller (voir G&H n° 12 p. 100) en tête. Sans doute à cause de ce souci de vraisemblance (dont on ne se plaint pas), le film refuse de simplifier le mécanisme complexe du complot contre Hitler. Parfois difficile à suivre, il n'est pas moins recommandable pour autant. ■ P. G.

Alias Caracalla
 D'Alain Tasma avec Jules Sadoughi, Éric Caravaca.
 France Télévisions Distr., double DVD, 20 €. Comment un gamin maurrassien et antisémite devient le bras droit de Jean Moulin, démocrate

et unificateur de la Résistance... L'histoire, tirée de l'autobiographie de Daniel Cordier, constitue un matériau magnifique auquel le film fait honneur. Plus question d'occulter le côté obscur



de la lutte : querelles de pouvoir, basse politique, ambitions personnelles... La statue de quelques personnages, comme Frenay ou d'Astier de la Vigerie, en sort égratignée. Autre aspect intéressant : pas un Allemand en vue, sinon une silhouette. Ni arrestation, ni torture... L'angoisse, pourtant, est parfaitement palpable, parallèlement aux obsessions du quotidien : manger, dormir, aimer (ou pas), trouver de l'argent. Le film, malgré des dialogues parfois peu spontanés, marque une rupture avec la légende. Comme, en son temps, *L'Armée des ombres* de Melville. Ce n'est pas peu dire. ■ P. G.

JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet



Navy Field 2

Support : PC

Éditeur : Nexon

Prix : Gratuit. À télécharger sur <http://fr.navyfield2.nexoneu.com>

Six ans. Il aura fallu attendre six longues années avant que le studio SD Eternet propose une suite à l'excellent *Navy Field*. Et comme on ne change pas une équipe qui gagne, le développeur coréen conserve ce qui a fait la force du premier opus : d'immenses batailles navales où jusqu'à 64 joueurs peuvent participer simultanément, à 32 contre 32.

Impressionnant ! Première chose à faire avant de se lancer en mer, télécharger le jeu sur le disque dur de son PC. Il est gratuit et pèse seulement 1,1 Go.

Une fois installé, reste à créer votre capitaine et choisir votre nation parmi l'Allemagne, les États-Unis, le Japon et le Royaume-Uni. Quatre nations, c'est moitié moins que dans le précédent épisode, mais, soyez rassuré, le jeu ne perd pas pour autant en intensité et en intérêt. Comme dans l'excellent *World of Tanks* (voir G&H n° 12, p. 109), les parties se limitent à un quart d'heure. Quinze minutes intenses où le but du jeu est soit de capturer la base de votre adversaire, soit de détruire l'intégralité de sa flotte. On déplace ses unités et on désigne les cibles simplement en cliquant avec la souris. Simplicité, efficacité. Mais attention, pas de précipitation : évitez

les raids solitaires, ils se soldent généralement par la perte de votre navire. Non, *Navy Field 2* est avant tout un jeu d'équipe et une excellente coordination entre les joueurs est essentielle pour parvenir aux différents objectifs imposés en début de mission. Une tâche d'autant plus compliquée que, pendant les batailles, on trouve de tout. Navires de combat, cuirassés, ravitailleurs, croiseurs, porte-avions, destroyers et même des sous-marins. Difficile de coordonner autant de monde ! Quant aux équipes, c'est un véritable melting-pot : les joueurs de tous niveaux sont mélangés les uns aux autres. Capitaines confirmés ou marins



d'eau douce, tout le monde est dans le même panier ! Une fois que le temps imparti s'est écoulé, l'ordinateur attribue un certain nombre de points et d'argent aux joueurs en fonction de leurs victoires ou de leurs défaites. Des points qui viennent gonfler l'expérience du joueur (qui peut ainsi monter dans les niveaux), et de l'argent pour procéder à des modifications sur

la structure de ses unités (blindage, armement, etc.) mais aussi, pourquoi pas, engager un équipage plus expérimenté à bord de ses navires. Sachez enfin que jeu « gratuit » ne signifie pas jeu « complètement » gratuit. Une boutique en ligne permet d'acheter des navires plus puissants que ceux proposés en début de partie sans devoir livrer de longues batailles pour grimper dans les niveaux. Allez, on fait chauffer la carte bleue ! ■

A JOUER

Forge of Empires

Support : PC
Éditeur : InnoGames

Prix : Gratuit.

Dans la série Free to Play, je cherche un jeu de stratégie en temps réel qui ressemble à *The Settlers Online*. Ça tombe bien, *Forge of Empires* est de cette trempe. Contrairement à *Navy Field 2* (lire plus haut), *Forge of Empires* ne demande aucun chargement sur votre disque dur puisqu'il est jouable directement sur votre navigateur Internet Explorer, Firefox ou Safari.

Le but du jeu consiste à faire évoluer la petite tribu qui vous est proposée en début de partie en une gigantesque mégapole. Bien évidemment, tout comme Rome ne s'est pas faite en un jour, le développement de votre village se fera lentement, au gré des siècles.

Au joueur d'agrandir sa cité avec l'or qu'il récolte et d'ériger des bâtiments pour faire croître sa population. Problème, la zone dévolue en début de partie est assez limitée. Il faut donc optimiser au maximum l'espace disponible. S'offrir une plus large surface constructible est possible, mais cela exige de mener bataille. Pour l'occasion, on dirige ses unités au tour par tour sur une grande grille hexagonale en respectant la topographie des lieux. Par exemple, les marais

sont infranchissables pour les chevaliers, les forêts offrent un bonus défensif non négligeable. Au joueur de s'adapter à chaque situation. Quant au modèle économique, *Forge of Empires* ne propose rien de bien original : déboursier de l'argent pour débloquer plus rapidement de nouvelles technologies, augmenter votre production ou accéder à des bâtiments plus performants qui vous rapporteront plus d'or et de marchandises. Bref, un jeu gratuit où l'on peut dépenser beaucoup. ■

Metro : Last Light

Supports : PC, PS3 et Xbox 360

Éditeur : Koch Media

Prix : 50 € environ.

Trois ans après l'excellent *Metro 2033*, le studio Ukrainien 4A Games fait à nouveau parler de lui avec la suite de son jeu de tir : *Metro : Last Light*. Ce titre plonge le joueur au cœur d'un univers post-apocalyptique plutôt effrayant où les survivants vivent reclus dans le métro moscovite et s'entre-tuent pour s'accaparer la moindre ressource. Autre problème, et de taille, ils doivent aussi faire face aux mutants de la surface dont les intentions ne sont pas franchement amicales. Un jeu de tir très classique mais plutôt bien réalisé malgré quelques défauts de jouabilité. ■

Call of Juarez : Gunslinger

Supports : PC, PS3 et Xbox 360

Éditeur : Ubisoft

Prix : 15 € environ, à télécharger sur les plates-formes légales.

D'accord, ce jeu de tir n'est pas strictement militaire puisqu'il se déroule au cœur du XIX^e siècle en plein Far West. Il n'en reste pas moins très agréable à prendre

en main et fort bien réalisé. Il mérite en tout cas le coup d'œil, surtout à 15 €. L'histoire, car il y en a une, est racontée par un vieux chasseur de primes. À travers ses souvenirs, comme autant de chapitres dans le jeu, le joueur revit les exploits passés de l'homme et ses rencontres avec Jesse James, Pat Garrett ou encore Billy the Kid.

Le tout assaisonné à la sauce spaghetti. ■



A venir...

Et de quatre

C'est cet automne qu'est attendu le quatrième opus de la saga *Europa Universalis*. A la fois jeu de gestion, de stratégie et wargame, ce titre vous permettra de diriger la nation de votre choix à travers quelque 300 années et plusieurs milliers d'événements historiques. Les aspects économiques, diplomatiques et militaires seront aussi au rendez-vous.

03/09/13

Le nouveau jeu de Creative Assembly, *Total War Rome II* débarquera dans les états le 3 septembre prochain. Après avoir revisité le XIX^e siècle ou le Japon féodal, le studio anglais revient à ses premières amours : la Rome antique. Comptez sur nous pour faire le point sur ce

jeu très attendu par tous les amateurs du genre dans le prochain numéro.

Viêtnam, 1965

Dans *Air Conflicts Vietnam*, le joueur suit l'histoire de Joe Thompson, pilote de l'US Air Force, durant l'année 1965, en pleine guerre du Viêtnam donc. Un simulateur de vol très typé arcade dans lequel il sera amené à piloter une vingtaine de modèles d'avions de chasse et hélicoptères de l'époque. La sortie du jeu est prévue cet automne. ■

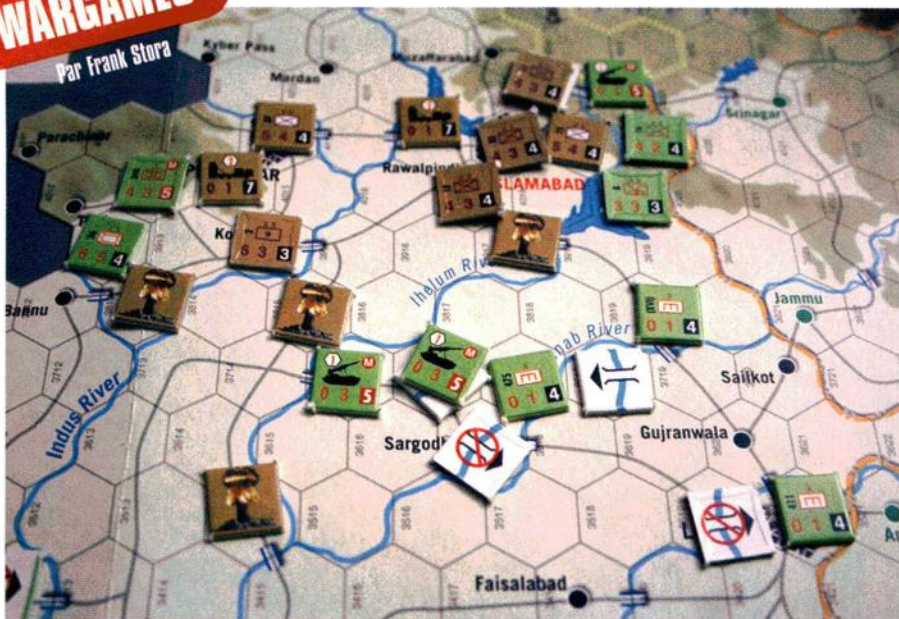


KOCH MEDIA - UBISOFT

A JOUER

WARGAMES

Par Frank Stora



Deux guerres hypothétiques

L'un des exercices intellectuels qu'autorisent les jeux de guerre est d'envisager le déroulement d'un conflit qui n'a pas eu lieu dans

le Pakistan, et *DMZ - The Next Korean War* simule une invasion de la Corée du Sud par son voisin du Nord. Les gesticulations récentes du dictateur nord-coréen ont montré, sinon la probabilité, du moins la possibilité d'une telle guerre.

Ces deux jeux font partie de la série des *Folio Games*, catégorie *Modern Battles*. Ce sont des jeux simples, trop simples peut-être pour certains, mais cette simplicité n'empêche pas le réalisme des situations et n'enlève rien à l'intérêt des parties, surtout si l'on préfère la jouabilité à la technicité.

Sur une carte de format 55 x 40 cm environ évoluent 100 à 150 pions portant les classiques symboles OTAN (un peu triste, mais plus économique que des dessins...). Le système de jeu est tout aussi classique, avec quelques originalités très bienvenues cependant. Chaque joueur a droit à une phase de mouvement et une phase de combat pour l'ensemble de ses unités, puis une phase de mouvement et une de combat pour les unités dites mobiles qui n'ont pas

bougé et/ou pas combattu auparavant. Lors de chaque combat, chaque joueur peut choisir dans une réserve de marqueurs un ou deux pions d'appui (artillerie ou aviation) dont la force va s'ajouter à celle de ses unités – bien entendu, la puissance de ces pions n'est révélée à l'adversaire qu'une fois les décisions prises.

DMZ (pour *Demilitarized Zone*) est donc dans l'actualité. Les forces du Nord sont très puissantes (elles totalisent beaucoup plus de points de combat que leurs adversaires, Sud-Coréens et

Américains).

Mais le temps joue contre les armées de

Kim Jong-un : si Séoul ne tombe pas avant la fin des 20 tours, le joueur du Nord perd. Or, si ce dernier néglige de garder ses villes, une contre-offensive du Sud à l'opposé du front peut réduire le nombre des tours de jeu. À noter qu'une simulation bien plus fouillée de ce conflit hypothétique existe : *Next War : Korea* (GMT Games), mise à jour de *Crisis : Korea 1995*. Elle conviendra aux joueurs

« sérieux » [et disposant de beaucoup de temps]. *Showdown* envisage un conflit qui semble bien moins probable depuis qu'Inde et Pakistan sont devenus des puissances nucléaires. Mais sait-on jamais ? Le jeu explore l'éventualité que l'Inde

attaque le Pakistan pour s'emparer de plusieurs villes afin de négocier en position de force. Des règles sont prévues pour simuler l'utilisation de bombes atomiques tactiques, qui a d'ailleurs pour effet de réduire le nombre de tours. ■

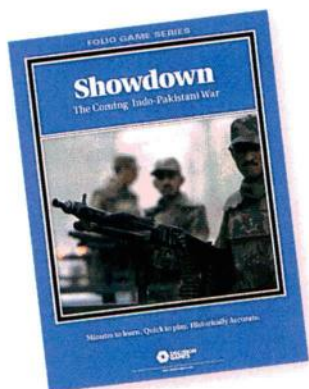


Sécession sur mer

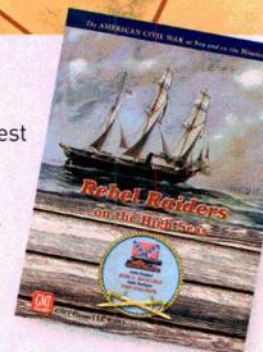
La guerre de Sécession – la *Civil War* des Américains – est évidemment l'un des thèmes favoris des éditeurs de wargames d'outre-Atlantique. Sa facette navale est cependant très méconnue. GMT Games a décidé de combler ce manque avec deux jeux complémentaires, l'un stratégique, l'autre tactique.

Le premier, *Rebel Raiders on the High Seas* (Mark McLaughlin), décrit la lutte de l'imposante flotte du Nord contre les raiders et les forceurs de blocus du Sud. Le matériel est bien sûr d'excellente qualité, associant à la carte géographique (côte Est des États-Unis, Atlantique, ports européens etc.) de nombreux pions (navires, amiraux, batteries côtières...) et surtout 110 cartes-événements à jouer, qui font beaucoup pour l'évocation vivante des personnages et des exploits de l'époque. L'ensemble du conflit peut être simulé, avec des tours de quatre mois.

Le second, *Iron and Oak* (James Day), évoque au niveau tactique 13 batailles historiques et une hypothétique, sur mer... ou sur le Mississippi. Le titre – « De fer et de chêne » – symbolise bien le fait que la guerre de Sécession, sur l'eau comme sur terre, a marqué une charnière. Les vaisseaux utilisent le plus souvent à la fois la voile et la vapeur tandis que quelques-uns des premiers navires blindés se heurtent à des voiliers qui n'auraient pas surpris Nelson. Des règles relativement simples laissent espérer des parties animées. Enfin, il est possible d'utiliser *Iron and Oak* pour résoudre les batailles générées par *Rebel Raiders*. ■



le passé, ou d'un conflit qui n'a pas eu lieu mais pourrait bien avoir lieu dans le proche avenir, même si les probabilités semblent faibles – tant il est vrai que « la guerre est la conséquence d'erreurs de calcul » [dixit l'historienne américaine Barbara Tuchman]. Deux de ces conflits peut-être à venir sont simulés par deux jeux de Decision Games : *Showdown - The Coming Indo-Pakistani War* décrit une guerre – qui serait loin d'être la première – entre l'Inde et



QUIZ

Connaissez-vous

la conquista espagnole ?

Par Jean Lopez

Ces conquistadors portent encore bourguignotte, morion et cabasset, casques typiques du début du XVI^e s., ainsi que les armes tant redoutées des Aztèques : épée, pique et arquebuse. Le soldat de droite s'est déjà acclimaté : il a adopté la cuirasse locale en coton matelassé et abandonné le port des chausses.



1 pt
1) Hernán Cortés et Francisco Pizarro partagent une même origine sociale. Laquelle ?

- a) La petite noblesse pauvre d'Estrémadure.
- b) La finance catalane.
- c) L'administration royale espagnole.

1 pt
2) L'empire aztèque s'étend sur...

- a) Le Mexique et l'Amérique centrale.
- b) Le Mexique, les Andes et l'Amérique centrale.
- c) Le Yucatán et l'Amazonie.

2 pts
3) Lequel de ces couples de personnages a servi d'interprète à Cortés ?

- a) Antonio López de Sepúlveda et Manqu Qhapaq.
- b) Cieza de León et Sayri Thupa.
- c) Jerónimo de Aguilar et la Malinche.

1 pt
4) Que fait Cortés en arrivant à Cempoala ?

- a) Il fait ériger une croix géante.
- b) Il brûle ses vaisseaux.
- c) Il extermine les populations côtières.

1 pt
5) Quelle est la première ville fondée par les conquistadors sur le continent américain ?

- a) Carthagène.
- b) Tampa.
- c) Veracruz.

1 pt
6) Quel est l'adversaire principal de Cortés ?

- a) Moctezuma II.
- b) Xipe Totec.
- c) Moctezuma Ilhuicamina.

2 pts
7) Pour prendre Tenochtitlán, Cortés a bénéficié de l'alliance...

- a) Des Tlaxcaltèques.
- b) Des Tototepec.
- c) Des Navajos.

1 pt
8) Comment appelle-t-on l'évacuation de Tenochtitlán par les Espagnols suite à la révolte aztèque, le 30 juin 1520 ?

- a) La Espantada sangrienta.
- b) La Noche triste.
- c) La Luna oscura.

1 pt
9) Par qui l'expédition espagnole qui détruit l'empire inca est-elle commandée ?

- a) Vicente de Valverde.
- b) Francisco Pizarro.
- c) Antonio Toledo.

2 pts
10) Quel est le nom du demi-frère d'Atahulapa, que celui-ci soupçonne de vouloir servir les Espagnols et qu'il fait assassiner ?

- a) Manqu.
- b) Sayri.
- c) Waskar.

2 pts
11) Quel petit royaume inca résistera encore quarante ans aux Espagnols ?

- a) Vilcabamba.
- b) Cuzco.
- c) Chavin.

2 pts
12) L'armée inca était formée...

- a) De soldats de métier, les Aigles.
- b) D'esclaves.
- c) De conscrits fournis par les peuples soumis à l'Inca.

1 pt
13) Quel matériau domine dans la fabrication des armes incas ?

- a) La pierre – b) Le fer.
- c) L'os.

2 pts
14) Quelle est la capitale du dernier royaume maya indépendant, qui ne tombera qu'en 1697 ?

- a) Palenque – b) Nojpetén (Tayasal).
- c) Chichén Itzá.

Total : / 20 points

Si vous totalisez moins de 10 points, nous vous conseillons *Histoire de l'Amérique latine*, de Pierre Chaunu (PUF, collection *Que sais-je?*, rééd. 2009). Une merveille de synthèse.

Réponses : 1a : 2a ; 3c ; 4b ; 5c ; 6a ; 7a ; 8b ; 9b ; 10c ; 11a ; 12c ; 13a ; 14b.

LA BATAILLE DUBLÉE

Tempête sur les Grands Lacs africains

De Charles Lyden, avec un résumé de Jean-Pierre

Entre 1914 et 1916, les Allemands mènent une guerre sans merci aux troupes anglo-belges pour le contrôle des lacs Victoria et Tanganyika, au cœur de l'Afrique. Une bataille méconnue dans laquelle les vaincus furent transformés en corsaires de fortune par des bricoleurs de génie.



Le général de division Charles Lyden, commandant en chef des troupes britanniques en Afrique de l'Est pendant la Première Guerre mondiale. Ici, il est en tenue de campagne.

Pour les Allemands, le contrôle des lacs Victoria et Tanganyika était une priorité absolue. Ces lacs, situés dans l'Est de l'Afrique, étaient une source d'eau douce précieuse pour les troupes et les animaux. De plus, ils étaient une voie de communication importante pour les troupes allemandes. Les Britanniques, quant à eux, voulaient contrôler ces lacs pour empêcher les Allemands de recevoir des armes et des munitions. C'est ainsi qu'éclata la bataille de la région des Grands Lacs africains, entre 1914 et 1916. Cette bataille fut l'une des plus sanglantes de la Première Guerre mondiale en Afrique. Les Allemands, commandés par le général Paul von Lettow-Vorbeck, menèrent une guerre de guérilla contre les troupes britanniques et belges. Ils réussirent à contrôler une grande partie de la région pendant plus de deux ans. Cependant, ils furent finalement vaincus en 1916. Les Allemands furent expulsés de la région et les Britanniques et Belges reprirent le contrôle des lacs.

L'embarquement européen de 1914 gagne les colonies allemandes, anglaises et belges d'Afrique.

Les askaris du Kaiser

À propos des Grands Lacs africains (voir G&H n° 11 p. 90), je puis vous apporter quelques détails émouvants. Quand en 1953 Lettow-Vorbeck revint ses anciens askaris, ceux-ci l'accueillirent par leur vieux chant de marche, *Heia Safari!* (que l'Afrikakorps avait d'ailleurs repris en 1941). Et quand Lettow mourut, en 1964, deux de ces vétérans vivrent en Allemagne pour veiller son cercueil. La même année, la Bundesrepublik décida de payer aux askaris leurs arriérés de solde. Les 350 survivants présentèrent leurs vieux carnets militaires ou des lambeaux



Un escadre lacustre.

Une escadre lacustre
Pour abriter sa flotte lacustre, l'Allemagne construisit à Tabora, dans le sud-ouest de la région des Grands Lacs, une escadre lacustre. Cette escadre était composée de plusieurs croiseurs et torpilleurs. Elle était commandée par le capitaine Hans von Seeckt. Cette escadre joua un rôle important pendant la bataille des Grands Lacs africains. Elle réussit à contrôler une grande partie de la région pendant plus de deux ans. Cependant, elle fut finalement vaincue en 1916. Les Allemands furent expulsés de la région et les Britanniques et Belges reprirent le contrôle des lacs.



Un soldat allemand pendant la bataille des Grands Lacs africains.

d'uniforme. À défaut, on leur demanda d'exécuter le manieement d'armes prussien. Pas un n'échoua au test ! ■

Ch. van den Eynde, Belgique

Les guérilleros du commandant Royo

En sautant sur le terrain « Pamplemousse », le 8 août 1944, pour coordonner les maquis de l'Ariège, les cinq parachutistes de la mission alliée Aube (nom de guerre de Marcel Bigeard) s'attendaient à être accueillis par des Français et se retrouvent entourés par les guérilleros du commandant « Royo ». Les républicains espagnols sont bien organisés et disciplinés, leur chef est compétent. Bigeard et ses compagnons restent avec eux.

Ensemble, ils forment le fer de lance de la libération du département. L'intervention éclair de la mission Aube et des guérilleros qui, le 19 août, libèrent Foix, contrarie les projets des FTPF. Marcel Bigeard, Royo et le major anglais Bill Probert sont érigés en héros (la presse locale les baptise « Les trois mousquetaires alliés »). Tout cela crée des tensions politiques et des jalousies que le chef guérillero paiera de sa vie. Il existe une brochure centrée autour de Pascual Gimeno « Royo », assassiné en Espagne dans le cadre de la lutte antifranquiste et dont la mémoire est injustement bafouée. Cette brochure a permis sa réhabilitation à l'occasion de la cérémonie d'hommage annuelle aux

LE SONDAGE

Sur notre page www.facebook.com/guerresethistoire, vous avez été près de 300 à répondre à un sondage sur l'extermination des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Il s'agissait d'estimer le degré de priorité qu'a eu ce crime de masse dans le programme politique de Hitler. Quatre réponses vous étaient proposées. Quasiment personne (1 %) ne pense que l'extermination des Juifs était l'objectif de guerre numéro un d'Hitler. À l'opposé, 10 % estiment que la Shoah n'est pas un point central du programme hitlérien. Les gros bataillons se rassemblent sur les deux autres options. Un gros tiers

place l'extermination en second lieu, après la conquête d'un « espace vital » à l'Est. Un peu plus de la moitié s'en tient à la proposition majoritaire dans la communauté des historiens : Shoah et conquête de l'espace vital à l'Est sont profondément inséparables. Concernant la première réponse, un certain nombre d'historiens, dont l'Allemand Sebastian Haffner, estiment que la Shoah est devenue le premier but de guerre d'Hitler dès lors qu'il a compris qu'il ne pouvait plus l'emporter, c'est-à-dire à partir de l'échec devant Moscou dans l'hiver 1941-1942.



guérilleros espagnols au monument national de Prayols. ■
Roland Delicado

L'on peut se procurer la brochure d'Ange Alvarez, Ivan et Roland Delicado « Frère d'armes de Marcel Bigeard pendant la libération de l'Ariège, Royo le guérillero éliminé » en écrivant à ivan.delicado@hotmail.fr ou à Delicado - 3A rue François-1^{er} - 30900 Nîmes.

La Russie, terre pour généraux étrangers

Une courrier reçu de notre auteur navaliste Roberto Barrazutti. Vous avez répondu à la question posée par un de vos lecteurs concernant la présence de généraux étrangers à la tête des armées du tsar, à l'instar des Wittgenstein, Barclay de Tolly, Ungern-Sternberg ou Rennenkampf (voir G&H n° 12, p. 28). Il faut se rappeler que dès la fin du xv^e siècle des militaires étrangers trouvent un emploi en Russie. À côté d'ingénieurs italiens, on croise des artilleurs allemands. Au xvii^e siècle, de nombreux Anglais et Écossais servent comme officiers dans l'armée des Romanov tels que Patrick Gordon ou Alexander Leslie. En 1696, un recensement des officiers étrangers de l'armée dénombre 47 colonels de cavalerie et 77 colonels d'infanterie, 435 majors, capitaines et lieutenants de cavalerie et d'infanterie. Parmi les recrues du début du règne de Pierre I^{er}, signalaient le Suisse Lefort, l'Italien Giorgio Lima ou le Français Balthazard de l'Osière. Cependant, à la suite des réformes des tsars Michel, Alexis I^{er}

et Pierre I^{er}, la part des officiers et sous-officiers russes ne cesse de croître, d'autant qu'il existe une certaine méfiance vis-à-vis des étrangers. En 1711, un oukase limite leur part dans l'encadrement de l'armée au tiers du total. C'est moins le cas à cette époque dans la marine : selon un rapport de décembre 1725, près des trois quarts des officiers ne sont pas russes. Parmi eux, le Danois Vitus Béring, le Néerlandais-Norvégien Cornélis Cruys ou les Français Chapuizeaux et François Guillemot de Villebois. La Russie continue tout au long du xviii^e siècle d'attirer des étrangers, notamment à la suite des révolutions américaine et française. Ainsi le corsaire John Paul Jones se retrouve-t-il



officier dans la marine russe. Mais il y a bien plus surprenant encore. Autour de 1791-1792, la tsarine Catherine II, qui a ouvert le service russe aux émigrés français, reçoit une liste de 130 individus désireux de lui proposer leurs services. Parmi ceux-ci, un obscur artilleur corse, dont elle rejette l'offre : Napoléon Bonaparte. Le motif est que la tsarine n'aime pas les républicains ni les prétentieux : or ce jeune lieutenant ne demande pas moins qu'une intégration dans

l'armée avec le grade de major ! On retrouvera sous l'Empire d'autres Français en Russie comme Langeron et Traversay. ■ **Roberto Barrazutti**

Le canon de Mimoyecques

Dans votre article sur « Joseph Kennedy » écrit par Jean-Dominique Merchet (voir G&H n° 13, p. 79), je suis surpris d'y lire que la base V3 de Mimoyecques abritait un « obusier lourd » qui devait tirer sur Londres. En fait « d'obusier lourd » – terme qui laisse à penser au lecteur ne connaissant pas la base V3 qu'il s'agit d'un obusier tirant de gros obus –, le canon de Mimoyecques est un canon de 127 m de long et de 150 mm de diamètre (donc pas aussi lourd qu'il est écrit) sur lequel étaient disposées 32 chambres auxiliaires destinées à accroître la poussée du projectile au moment de son passage... Et pour être encore plus précis, ce n'est pas un mais 25 canons qui devaient être installés à Mimoyecques... ■ **Christophe Desbonnet**

Oui, c'est vrai, le qualificatif d'« obusier lourd » peut induire en erreur. Si nous étions de mauvaise foi, nous pourrions noter

toutefois qu'un engin à tir courbe expédiant un obus à longue portée peut légitimement être qualifié d'« obusier » (voir G&H n° 10 p. 30). Aucun doute non plus sur le fait que l'arme, longue de 127 m, soit lourde, même si nous n'avons pas retrouvé son poids exact (si vous l'avez... donnez-le nous). À noter, enfin, que si le calibre était bien de 150 mm, l'obus était sous-calibré mais allongé et d'un poids de 140 kg, soit environ trois fois celui d'un obus de 155 mm de l'époque. ■ P. G.

La stratégie à l'épreuve des jeux vidéo

Fidèles lecteurs, mon fils et moi, de G&H, nous souhaitons vous contacter pour vous informer que votre magazine est le « papa » (très légitime) du site absolute-wargames.com/fr/ En effet, mon fils (encore lycéen) est passionné de jeux vidéo, d'histoire (et d'anglais comme vous pourrez le constater si vous visitez son site web). L'idée de la création du site est venue juste après la lecture du premier exemplaire de votre revue. Et comme souvent, tout a commencé sur une discussion « ce serait bien

si... » et, de fil en aiguille, Absolute Wargames est né. La thématique du blog est de traiter de l'application des tactiques et stratégies militaires dans les jeux vidéo, très souvent de type wargame réaliste... mais pas seulement, certains jeux de type fantasy peuvent également apparaître. L'idée est donc de présenter une stratégie militaire et de voir son efficacité dans plusieurs wargames et d'en tirer une conclusion. À ce jour, « l'ordre oblique » et « la guerre en profondeur » ont fait l'objet d'une analyse approfondie. En gestation, « l'importance du terrain » et une nouvelle rubrique qui testera les jeux vidéo wargames non pas sur leurs qualités graphiques, sonores ou gameplay, mais sur le réalisme de ces derniers : par exemple, gestion des ressources, logistique, moral des unités etc. ■

Marc Rigaud

Sur les traces du Merlin de Mallory

J'aimerais féliciter la rédaction pour l'article sur les fameux moteurs Merlin (voir G&H n° 12, p. 62). Dans les années 2000, professeur au lycée de Briançon (05), nous avons avec plusieurs collègues fait étudier à nos élèves



suivante, nous avons pu amener au musée britannique de Duxford [l'Imperial

en première technologique le vol puis la chute de l'appareil du maréchal de l'air Leigh Mallory dans les Alpes. Nous nous sommes rendus sur le lieu de l'accident (novembre 1944) et avons fait étudier des pièces des fameux moteurs Merlin qui équipaient l'Avro York qui équipaient l'Avro York du maréchal. L'année

War Museum Duxford, musée aéronautique, NDLR) la roulette de queue de l'appareil. Encore actuellement, il existe au village du Rivier d'Allemont sur la route du col du Glandon, un petit musée à la mémoire de ces aviateurs alliés. ■ **Jean-Louis Flandin**

Errata

- **Éric Teyssier**, maître de conférences HDR à l'université de Nîmes, relève à juste titre une erreur à la page 30 de G&H n° 13 : « Éric Tréguier fait participer César à la campagne de Pompée contre Mithridate, ce qui est faux. Entre 66 et 63, César est bien à Rome où il commence à faire parler de lui sur le plan politique. Édile en 65, puis préteur et *Pontifex maximus* en 63, il est soupçonné de connivence envers Catilina cette année-là. Non seulement César n'est pas aux côtés de Pompée en Orient, mais il profite de l'absence du conquérant pour se rapprocher de sa femme Mucia Tercia. Celle-ci accorde en effet ses faveurs au "séducteur chauve" alors que Pompée le Grand vole de victoire en victoire. Tout cela est précisé dans l'ouvrage que j'ai consacré à *Pompée. L'anti-César* aux éditions Perrin (2013). »
- **Gérard Lecoer**, lecteur de Paris, signale que deux erreurs se sont glissées dans deux illustrations du dossier Napoléon, 1813 (G&H n° 13) : page 42, un sabre-briquet avec la poignée à contresens et page 49 un officier d'artillerie qui est bien de la Garde... mais du Second Empire. ■

Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : **Ernesto Mauri**.

RÉDACTION – 8, rue François-Ory – 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour correspondre avec la rédaction : **courrier.SVGH@mondadori.fr**
 Directeur de la rédaction : **Jean Lopez**, assisté de **Mireille Liebaux** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen**,
Davy Lopez (par intérim) • Première secrétaire de rédaction : **Guillemette Echalié** • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**.

Comité éditorial : **Benoist Bihan**, **Laurent Henninger**, colonel **Michel Goya**, **Yacha MacLasha**.

Ont collaboré à ce numéro : **Nicolas Aubin**, **Benoist Bihan**, **Quentin Chazaud**, **Nicolas Chevassus-au-Louis**, **Jean-Claude Delhez**, **Isabelle Delpech**, **Nicolas Gavet**, **Pascal Guy**,
Laurent Henninger, **Yacha MacLasha**, **Jean-Marc Mendel**, **Jean-Dominique Merchet**, **Julien Peltier**, **Thierry Noël**, **Maurin Picard**, **Frank Stora**, **Éric Tréguier**, **Charles Turquin**.

DIRECTION ÉDITION – Directrice du Pôle : **Carole Fagot** • Directeur délégué : **Vincent Cousin**.

DIFFUSION – Site : **www.vendezplus.com** • Directeur : **Jean-Charles Guérault** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.

MARKETING – Responsable : **Giliane Douls** • Chargée de promotion : **Michèle Guillet**.

ABONNEMENTS – Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.

PUBLICITÉ – Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directrice commerciale : **Caroline Soret** • Directrice de la publicité adjointe : **Virginie Commun**
 Directeur de clientèle : **Lionel Dufour** • Assistante : **Christine Chesse** • Planning : **Stéphanie Guillard**, **Angélique Consoli**, **Sabrina Rossi-Djenidi** • Trafic : **Stéphane Durand**.

Opérations spéciales : **Jean-Jacques Benezech**, **Anne-Sophie Chauvière**, **Grégory Gounse**.

FABRICATION – Chefs de fabrication : **Marie-Hélène Michon** et **Johann Gaisser**.

Directeur financier : **Hervé Godard** • Finance manager : **Guillaume Zaneskis**.

ÉDITEUR – Mondadori Magazines France. Siège social : 8, rue François-Ory – 92543 Montrouge Cedex. Directeur de la publication : **Carmine Perna**.
 Actionnaire principal : Mondadori France SAS • Imprimeur : Mondadori Printing SpA, via Luigi e Pietro Pozzoni, 11 – 24034 Cisano Bergamasco – Italie

N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0513 K 90842 • Dépôt légal : août 2013.

Relations avec les **ABONNÉS** Par courriel : **relations.clients@mondadori.fr**

Tarifs d'abonnement France 1 an (6 numéros) : 29 euros • Relation clientèle abonnés par téléphone : **01 46 48 47 88** du lundi au samedi, de 8 heures à 20 heures ;
 par courrier : **Guerres & Histoire Abonnements – B400 – 60643 Chantilly Cedex**. Vous pouvez aussi vous abonner sur **www.kiosquemag.com**.

L'anabase de Bigophon

Par Charles Turquin

C'est un récit antique, qui jadis me fut conté par un marin grec. J'ai perdu toute trace de cet homme, mais l'histoire est trop belle pour rester sous la poussière des souvenirs. Je vous la restitue de mémoire, avec quelques retouches de peinture.

Bataille de l'Hydaspe, en 326 avant notre ère. Saoulé de vin de palme et de chanvre indien, le colossal éléphant du roi Porus sème le désarroi dans les rangs macédoniens. D'une javeline bien dardée, un jeune peltaste désarçonne le mahout. Désorienté, l'éléphant tourne en rond, écrase quelques distraits et finalement s'effondre en sanglotant. Porus capitule.

Alexandre survient sur Bucéphale encore tout fumant :

— C'est toi qui as neutralisé cette grosse bête ?

— Oui, mon stratège.

— Nom, matricule, unité ?

— Bigophon, 56-33895, auxiliaire de la 2^e taxe, 3^e phalange, à vos ordres !

— Tu es un brave. Je te nomme éléphantarque, aux appointements d'un statère par an. C'est toi qui vas ramener cet animal pour le montrer aux Athéniens, en témoignage de mes victoires. Va... et ne traîne pas en route.

Cet épisode héroïque nous a valu l'*Anabase* de Bigophon. Au fond d'une amphore de vin de Chio, nous en avons retrouvé des fragments, à vrai dire contestés par quelques spécialistes grincheux. Voici ce texte précieux, traduit de l'ionien par nos soins.

* * *

Comment vais-je bien conduire ce pachyderme ? Je n'ai pas le permis ! Fort heureusement on m'a retrouvé son mahout, qui n'était que légèrement blessé. C'est un gentil petit noiraud qui se nomme Toomai.

— Et ton éléphant, tu l'appelles comment ?

— Kyrano, sahib. C'est le prince des éléphants, le plus grand, le plus fort et le plus sage de tous. Il descend en droite ligne de Ganesh ! Mais il est très chipoteux pour sa nourriture, il exige des bananes au curry et du ghee. C'est une question de caste.

— Ce proboscidién est bête à pleurer.

Il s'essouffle sur les pentes, il panique dans les défilés de Khyber, il dérape sur les verglas.

— C'est un éléphant des plaines, sahib. Lui pas habitué.

— Et moi, qui suis natif d'Halicarnasse ? Il a bien fallu que je m'habitue à ce foutu pays !

Tout au long de la route, on se fait rançonner par des peuplades faméliques, qui voient circuler cet énorme tas de viande et voudraient

s'y tailler des steaks ! Alex aurait dû nous donner une solide escorte pour refouler ces bandits. N'en ayant pas, je dois leur acheter le droit de passage. Toute ma solde va y passer !

— Pourquoi refuse-t-il de marcher, ce matin ? Il a encore mal aux pieds ?

— C'est parce qu'il veut son bain, sahib.

— En plein désert de Gédrosie ? Ça ne va pas, non ?

— Quand lui veut son bain, lui toujours faire comme ça.

— Oh, par Héraclès, j'en ai plein les phalanges de cette sale bête !

— Pas te fâcher, sahib ! Si tu peux être dur sans jamais être en rage...

Si tu peux rencontrer triomphe après défaite et recevoir ces deux menteurs d'un même front...

— Oui, je sais : je serai un homme, mon fils. Épargne-moi ta sagesse indienne. Allons, faut continuer. Dis-lui qu'il prendra des bains dans le Tigre et l'Euphrate.

— Comment, il est encore malade ?

— Il a un rhume, sahib. Et quand Kyrano enrhumé, ça très grave, vu la longueur de sa trompe. C'est tout bouché ! Faudrait lui faire des inhalations d'eucalyptus...

— Où veux-tu que je trouve ça, à mi-chemin de Babylone et d'Antioche ?

— Si vous me passez votre chlamyde, sahib, je pourrai le moucher. Y'a beaucoup de morve mais ça ne prendra qu'une heure ou deux.

— Mais je croyais qu'il aimait l'eau ?

— Tant qu'il a pied, oui. Mais passer le Bosphore, ça lui fait peur. Comment dites-vous en grec ? Ah oui : il est hydrophobe.

— Il a fait chavirer le radeau !

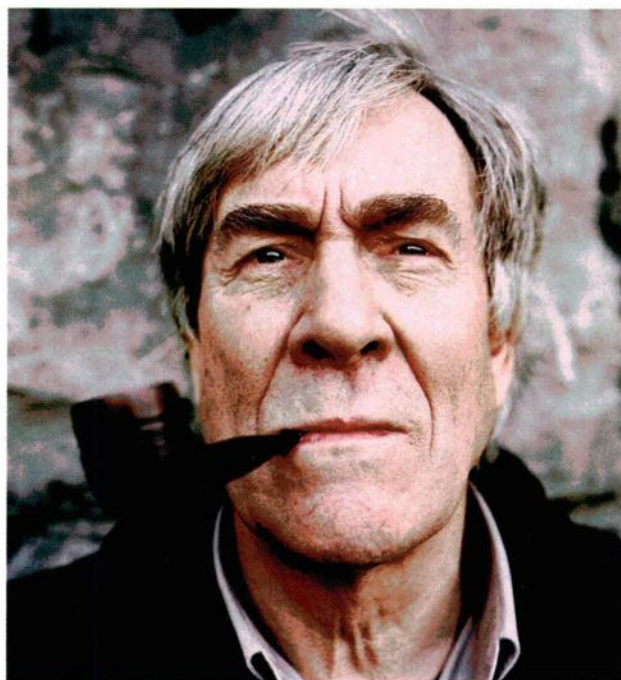
— Il nagera jusqu'à la rive, sahib. Voyez, sa trompe lui sert de schnorkel.

— Le sno... le chno... C'est quoi ce truc ?

— C'est une sorte de tuba, une invention des brahmanes de la swastika. Mais dites-moi : c'est encore loin, Byzance ?

— Tais-toi et nage !

* * *



« Je te nomme éléphantarque. C'est toi qui vas ramener cet animal pour le montrer aux Athéniens, en témoignage de mes victoires. »

Au bout de la route, voici enfin Athènes ! D'un naturel très tendre, Kyrano s'est attaché à Bigophon. Ce que considérant, l'aréopage lui en confie la garde permanente et le soin de le nourrir... à ses frais bien entendu. L'édit est proclamé à son de trompe. Dans un premier temps, Bigophon essaiera de survivre en écrivant des chroniques. Plus tard, fort heureusement, il obtiendra un poste d'huissier au ministère de la Défense. On perd sa trace à partir de ce moment. ■